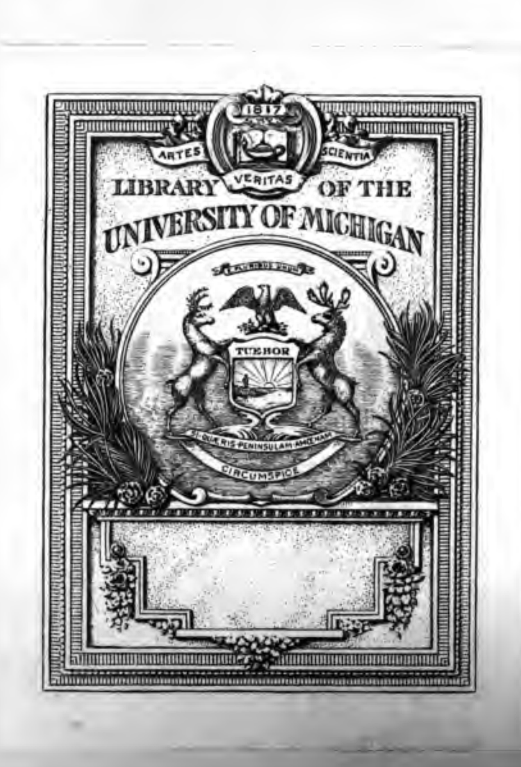



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MONSIEUR NICOLAS

TOME XIV

Nic. Ed. RESTIF, Fils-EdME.

1785.

Son esprit libre et fier, sans guide, sans modèle,
Même alors qu'il s'égare étonne ses rivaux,
Amant de la nature, il lui dut ses pinceaux
Et fut simple, inégal et sublime comme elle

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edme

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

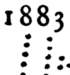
TOME XIV

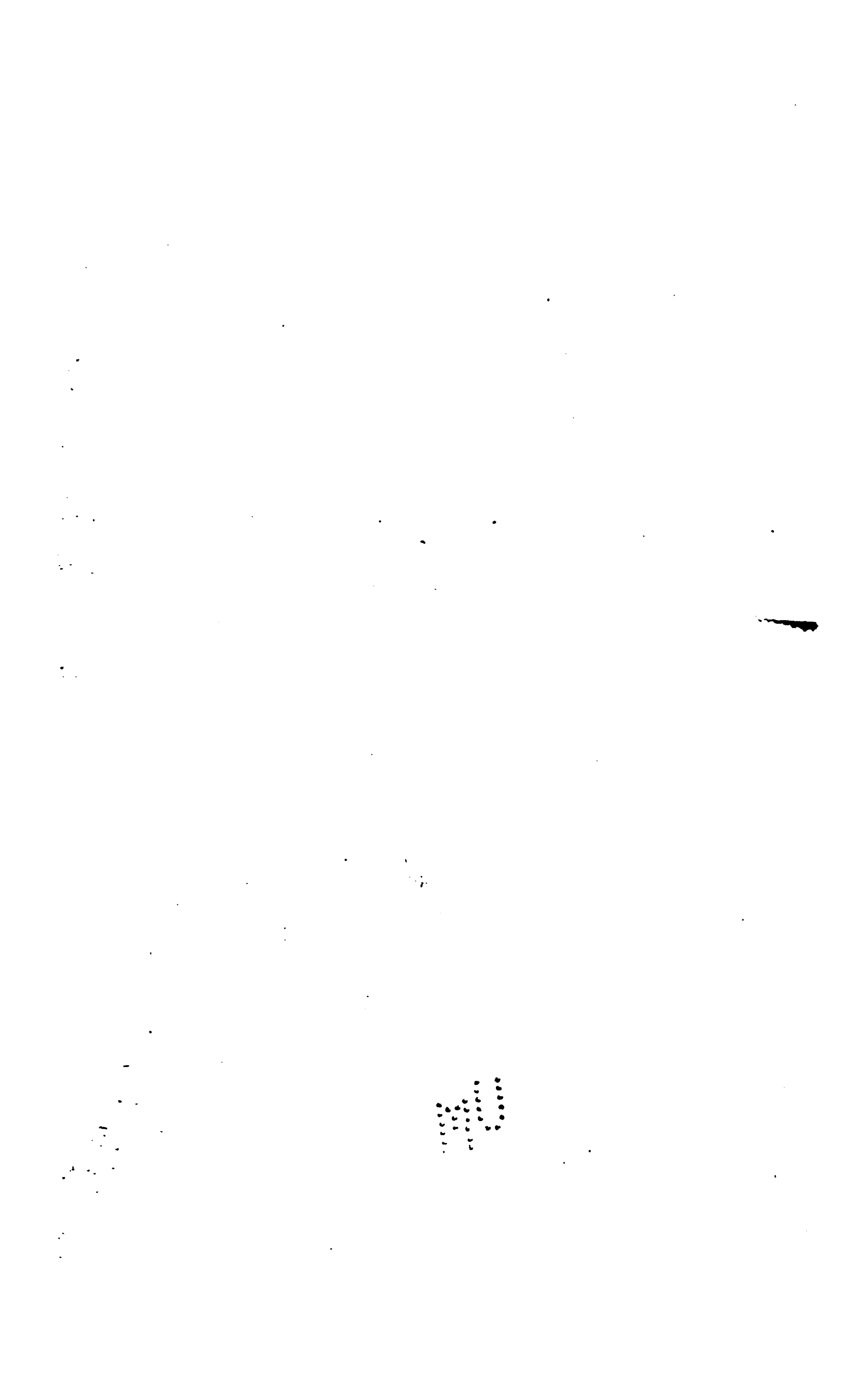


PARIS

Isidore LISEUX, Éditeur

1883





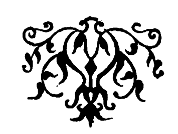


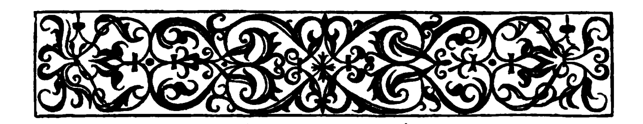
AVIS

—

Ce dernier des Volumes qui me restent à imprimer, doit être le plus intéressant de tous, soit pour moi-même, soit pour mes Lecteurs; puisque la vie d'un Auteur consiste principalement dans ses Ouvrages. C'est donc particulièrement ma vie littéraire qu'on va lire. Je donnerai cependant moins l'histoire de mes Ouvrages, que je n'en détaillerai le fond. Ce n'est pas que cet historique ne fût intéressant : on y verrait ce qui a produit cette immense quantité d'histoires ou d'historiettes, toutes fondées sur la vérité. La FAMILLE VERTUEUSE, *par exemple, a une double base : un Récit de* Bonne Sellier, *qui me raconta l'*Histoire u Henriette, *et une rencontre que je fis chez une marchande de modes du Quai* de Gèvres, *alors brillant; le tout, amalgamé avec mon aventure de* Rose Bourgeois, *alors toute récente, forma le Roman. Je tâcherai de donner un aperçu de ces bases, à mesure que je détaillerai mes Ouvrages. Mais il en est un où l'analyse deviendra un véritable Ouvrage très abrégé : c'est le* GLOSSOGRAFE,

OU L'ORTOGRAFE ET LA LANGUE RÉFORMÉES, *parce que cet Ouvrage n'est pas fait, et ne doit jamais être imprimé. J'en ferai donc sentir l'importance d'une manière claire, précise, etc.*





MONSIEUR NICOLAS

MES OUVRAGES

Scripta placent a morte fere, quia lædere vivos,
Livor, et injusto carpere dente solet.

Ovid.
III, De Ponto, Eleg. 4, v. 73.



PRÈS avoir rapporté tout ce qui m'est arrivé pendant le cours de ma vie; après avoir fait l'histoire de mon corps, de mon âme et de mon cœur, il me reste à faire spécialement celle de mon esprit. Je vais poser ici l'origine, le motif de mes Ouvrages : je les jugerai, pour le mérite du fond, en donnant mes raisons. Ces Ouvrages sont tous plus importants qu'on ne pense : ils contiennent chacun une

HISTOIRE DU CŒUR HUMAIN, scrupuleusement vraie. Je ne conçois pas comment Diderot a choisi de faire sa *Religieuse* absolument d'imagination! la vérité aurait été plus saillante. Mais c'était la paresse de la chercher. Diderot d'ailleurs était un égoïste, comme les deux qui me trompent, un homme vicieux, et par conséquent, un homme médiocre. Ha! si Diderot était un homme médiocre, qu'est donc S....d, plus égoïste et plus vicieux que Diderot?

I. LA FAMILLE VERTUEUSE; quatre Parties. J'étais amoureux de M[lle] Rose Bourgeois, et ce fut elle qui me donna le courage d'écrire. J'avais des matériaux, comme on sait, et l'idée de faire un bon Ouvrage qui me tirât de ma nullité, aux yeux des parents de Rose. Elle n'en fut cependant point la principale héroïne : elle n'y a qu'un rôle d'amie de *Léonor,* mais sous son propre nom. Elle est en outre la première héroïne de la jolie aventure des *Filles de Mounk,* calquée sur celle de mes Lettres à Rose. Mais le fond du Roman, qui est l'histoire de la mère de *Léonor du Lisse,* a une origine différente. Je la dois à Bonne Sellier et à sa sœur Sophronie. Cependant, encore sans usage, je ne savais comment l'amener et l'employer. Le hasard me servit.

Un soir, passant pour la première fois sous le *Quai de Gèvres,* j'aperçus une jolie personne qui achetait dans une boutique de modes. L'élégance de sa taille me frappa; je revins plusieurs fois sur mes pas, pour la considérer. C'était une demoiselle de

Lyon, à ce que j'appris, et la même dont Bonne et Sophronie m'avaient fait l'histoire. Un homme riche, M. *du Lisse,* s'en était épris, l'avait épousée, et lui avait fait sa fortune. D'après cela, je ne vis plus le quai comme une double galerie marchande : il me parut un palais enchanté. Une foule de jolies filles garnissaient les boutiques ; l'éclat des lumières les rendait encore plus belles : on aurait dit qu'on était à la fête que l'Empereur de la Chine donne dans son palais, et où toute la Cour deguisée vend ou achète. Je me trouvai dans une ivresse d'exaltation inconcevable : j'avais un insurmontable besoin d'écrire. Je ne connaissais pas, comme aujourd'hui, cet état d'effervescence, sans lequel il n'y a ni auteurs, ni poètes ; j'en étais à mon premier Ouvrage ; mais combien en est-il, parmi ceux qui se mêlent d'écrire, qui n'ont jamais éprouvé ce feu divin, qui force à être auteur!... J'étais prote alors. A mon arrivée chez moi, rempli du feu qui me dévorait, je mis la main à la plume, et j'esquissai le commencement d'un roman, qu'on trouvera dans la *Femme infidèle,* à la fin de la première Partie, et au commencement de la seconde. J'y travaillai cinq à six jours. Mais je ne fus pas content de cet essai, que j'abandonnai plus de six mois. Ce ne fut que l'année suivante, 1766, qu'humilié de la scène qui m'était arrivée chez M. Bourgeois, père de Rose, je voulus me relever, en me faisant honneur. Une vive énergie me fit surmonter les premiers dégoûts et cette lassitude de travail qui

accompagne les commencements de l'art d'écrire. J'avais la belle Rose toujours présente; elle était ma Muse, et j'avançais l'ouvrage. J'y pris goût enfin, et quelques pensées m'ayant ébloui, comme il arrive à tant de petits auteurs, je crus produire un chef-d'œuvre : ce qui m'encouragea. Je me rappelle que les jours de fête, particulièrement consacrés à mon *auteuromanie,* je passais fièrement dans les rues, l'air pensif, et me disant tout bas : « Qui croirait, » en me voyant, que je viens d'écrire les belles » choses de ce matin!... » Et ces belles choses, à l'exception de quelques pensées fines, étaient du boursouflage à la *Du Rozoy*. Mon style, dans cet Ouvrage, n'est pas encore à moi; je m'efforçais d'imiter celui des livres que j'avais lus, surtout ceux de Mme *Riccoboni*.

Je ne répéterai pas ce qu'on a vu dans la *IXe Partie,* comment peu sûr de moi, j'allai consulter un petit auteur... Enfin j'allai lire quelque chose de l'histoire de *Mounk* et de ses filles à mon ami *Renaud,* qui en fut enchanté!... Je repris courage, et je recommençai. L'Histoire du Jésuite *Llamas* intéressa vivement Renaud. Je fis quatre Parties, au lieu de deux; à l'histoire de *Léonor,* fille d'Henriette, et véritable héroïne de l'Ouvrage, j'ajoutai plusieurs épisodes, destinés à faire connaître tous mes personnages. J'introduisis dans mon Ouvrage une *Miss Cecily,* jeune, jolie et méchante; caractère mal choisi; mais je ne pouvais me résoudre à mettre une femme laide dans ma *Famille vertueuse :* cette

fille persécute invraisemblablement Léonor mon héroïne, et Sir *Blaker*, son amant. Les épisodes sont au nombre de sept à huit dans ce roman; car on peut regarder comme tels : 1° l'Histoire du *Comte du Lisse* et de *Miss Henriette;* 2° L'*Union malheureuse* est une imitation faible du *Marquis de Cressy* de Mme Riccoboni : ainsi que dans cet Ouvrage, c'est une épouse trahie par un mari qu'elle adore, et qui s'empoisonne. Je me traînais alors sur les pas de tous les romanciers que j'avais présents; mais il le fallait, afin que je me dégoûtasse de cette imitation servile, de cette trivialité d'aventures. Ce fut ce qui arriva bientôt. 3° *Adelaïde, ou la Noirceur découverte ;* 4° *Mlle de Magnan, ou l'Avocat généreux; 5° Histoire de Mounk et de ses filles, anecdote curieuse; 6° Les Belles Filles, ou Établissement propre à encourager la vertu dans les deux sexes; 7° Jenny Dirker, ou l'Épouse exemplaire; 8° Histoire de Sir Kirch et de Laurenza Llamas, ou l'Amour naturel :* cette histoire extraordinaire sert à prouver que l'amour est naturellement une vertu ; que l'homme le plus réglé dans ses mœurs peut en sentir les atteintes et y succomber sans rien perdre de sa bonté; ce qui ne serait pas si l'amour était un vice, comme certaines sectes superstitieuses ont voulu le persuader... Le corps de l'Ouvrage continue l'histoire de Léonor, jeune personne aussi belle, que fille soumise et tendre amante. Elle a différentes aventures, qui ne servent qu'à faire briller sa vertu : telles sont un enlèvement, l'inconstance de l'amant que ses parents lui destinent, etc.

Cet Ouvrage fut imprimé en 1766 par la Veuve Duchesne, et tiré à deux mille. L'orthographe, qui est conforme à la prononciation, fit tort à la vente. Cependant je n'ai jamais pu me soumettre à l'orthographe ordinaire; je l'ai plus ou moins contrariée toute ma vie.

II. LUCILE, OU LES PROGRÈS DE LA VERTU; une Partie. On ne s'imaginerait guère que c'est l'abbé Thomas qui m'a donné le sujet de cet Ouvrage un peu libre. Dans le temps que j'étais à Sacy, en 1767, après l'impression de mon premier Ouvrage, il me raconta le trait de Mlle *Cadette Forterre,* fille du commissionnaire de vins, qui s'en était allée avec *Fromageot,* fils d'un menuisier, et commis de son père. Ce récit me fit imaginer un roman, dont le fond était l'échappée de la jolie *Cadette;* mais je mis tous les détails d'imagination. Et comme j'aimais assez cette jeune personne, que j'avais trouvée charmante à Auxerre en 1760 et 61, je la peignis en beau... Je ne ferai pas l'analyse de cette bagatelle, parce que je l'ai employée dans les *Contemporaines,* sous le titre des *Crises d'une jolie fille.* La vérité est que Mlle Cadette de Forterre, et le commis Fromageot prirent la poste, pour aller se marier à Bruxelles, sans qu'il y eût d'autre cause de cette fuite, que l'amour réciproque des deux amants, et qu'ils furent rattrapés à Lille. La demoiselle fut mise au couvent à Paris, et Fromageot en prison, d'où il sortit bientôt. Dans la suite, Cadette

Forterre a été mariée avec son égal en fortune. Les Auxerrois, les plus sots, les plus méchants, les plus immoraux des hommes, après les Lyonnais, les menèrent sur l'âne, elle et son mari, au carnaval suivant. C'est une licence que prenaient alors les habitants de la métropole des Bas-Bourguignons, licence que la Révolution seule a interrompue. Mais elle reviendra sans doute, avec les masques, et quantité d'autres belles choses du Christianisme, quoiqu'elle eût des effets souvent dangereux : comme des rixes sérieuses, quelquefois des meurtres, comme on en a eu des exemples, dont on a prudemment étouffé le bruit...

J'avais dédié mon roman à Mlle *Hus,* quoique j'eusse dû préférer Mme d'*Egmont,* qui y est louée; mais, encore alors, une actrice était à mes yeux une prêtresse du Plaisir, quelquefois de la Vertu, et elle me paraissait l'égale de toute femme de condition... Mlle Hus aurait accepté, sans un polisson nommé *Delalaure,* mon censeur, toujours fou le matin, toujours soûl l'après-dînée, qui, pour se faire valoir, courut l'en dissuader. On a vu (tome X, p. 12) la lettre honnête par laquelle elle me répondit... Lucile fut imprimée par le libraire *Valade,* et tirée à quinze cents; elle a été contrefaite deux fois. Enfin elle est fixée dans les *Contemporaines.*

III. LE PIED DE FANCHETTE, ou LE SOULIER COULEUR DE ROSE; deux Parties. Il y avait longtemps que l'idée de cet Ouvrage s'offrait à mon

imagination, embrasée par la vue d'une foule de jolis pieds, dont alors quelques-uns étaient chaussés d'un goût exquis. J'étais dans cette situation, lorsqu'un dimanche, dans le temps que je demeurais rue *Quincampoix*, j'aperçus dans la boutique de modes qui faisait l'angle des rues *Tiquetonne* et *Comtesse-d'Artois*, une jeune personne chaussée en soulier rose, à talons élevés et minces; elle avait une jupe courte et piquée, parce qu'elle s'habillait, et jamais je n'ai rien vu d'aussi voluptueux. J'ignore ce que les femmes d'aujourd'hui gagnent aux talons bas, mais je sais bien ce qu'elles y perdent : de l'élégance, de la noblesse, de la finesse dans la jambe, de la mignonesse, et de la volupté dans le pied. Le *Journal de Paris*, qui a beaucoup exalté les talons bas, est prié de me dire ce qui dédommage les femmes actuelles de ces pertes trop réelles?... Quoi qu'il en soit, je fus si ému de la vue du joli soulier rose, que j'entrai en verve. J'allais voir mon ami *Renaud* aux *Galeries du Louvre;* je composai en route, et j'écrivis chez lui le premier et le second chapitre. Je fis ensuite serment que le rasoir ne ferait tomber ma barbe qu'après le dernier chapitre du *Pied de Fanchette*. Je fus onze jours à composer les trois petites Parties de cet Ouvrage, depuis remis en deux, quoique augmenté.

Le jour que je l'achevai, en sortant de la rue *Aubry-le-Boucher*, j'aperçus une petite femme charmante, qui avait le pied le plus mignon possible : c'était Mme *Lévêque*, femme du marchand de soieries

A la Ville de Lyon, vis-à-vis les *Innocents :* elle allait à la messe de l'église du *Sépulcre*. Sa chaussure était une mule blanche, avec un réseau et des franges d'argent. Gette femme connaissait le prix de ses attraits. Je la suivis pour l'admirer, et je composai sur-le-champ l'*Épître Dédicatoire*. On a vu comment, jusqu'au quatorzième chapitre, j'allais à merveille, et qu'un chagrin que j'eus alors dérangea tout. Il faudrait à l'homme de lettres le bonheur et la tranquillité. Sept à huit mois après, quand on eut imprimé, j'envoyai un exemplaire en papier de Hollande à Mme *Lévêque*, avec son nom en tête de l'*Épître*. La dame ne me connaissait pas; elle me fit dire de ne pas mettre son nom : je répondis qu'il n'était qu'à son exemplaire et au mien. Elle en fit acheter un pour s'en convaincre, et l'affaire en resta là. Je n'ai parlé à cette femme qu'en 1776, comme on l'a vu, après le *Paysan*. Le *Pied de Fanchette* a été contrefait maintes fois, et j'en ai fait trois éditions; la troisième est *grand in-12*, et très supérieure, par les sages corrections. On me vendait jusqu'à cinquante exemplaires par semaine, au *Palais*, de la première édition. J'en ai perdu quatre cents exemplaires avec le libraire *Gauguery;* les autres ont servi aux frais et à payer mes dettes : j'étais alors dans une profonde misère. Ce même coquin, depuis flétri, m'enleva également quatre cents *Fille Naturelle*.

IV. LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE; deux Parties. La première lettre de ce roman fut faite à

Sacy, pendant mon séjour de 1767; j'achevai l'Ouvrage, avant même de finir le *Marquis de T****, ou l'*École de la Jeunesse*. Le sujet était mes amours avec *Marie Fouard*, et mes velléités pour *Marguerite Bourdillat*, l'une brune, l'autre blonde. C'était l'extrait honnête d'un *Sottisier* que j'avais composé au Louvre, dans des moments d'effervescence. Ce n'est pas un historique de ce que j'avais fait avec ces deux filles, ou avec *Marie-Jeanne*, qui souvent y était *Alice*, dans mes idées, mais un château en Espagne de ce qui aurait pu arriver; le *Frank* est François Courtcou. Cet Ouvrage se sent de son origine. Mais la seconde Partie, qui montre les raisons de la confidence que Lord *Humfrey* tire adroitement de son ami Lord *Austin de Norfolk*, aurait pu être très intéressante. Telle qu'elle est néanmoins, elle donne un but raisonnable aux longues confidences de Lord Austin. Cet Ouvrage, tiré à quinze cents, ne me fut point payé par le colporteur-espion *Kolman*, qui le fit imprimer, et qui m'escroqua en outre quelques *Pied de Fanchette*. J'ai fait de ce roman une seconde édition, à la fin de laquelle se trouve le petit conte d'*O-Ribaud*, bien différent de l'Ouvrage en quatre Parties qui porte le titre d'*Histoire du Grand Prince Oribeau, etc., ou l'Instituteur d'un Prince National*. Le Conte d'*O-Ribaud* est du genre bouffon, en style Marotique et très libre.

V. LA FILLE NATURELLE; deux Parties.

Edme Rapenot, le libraire, me raconta ce trait à sa manière. Je mis aussitôt la plume à la main, dans une chambre isolée de l'imprimerie de Quillau, où j'étais alors occupé à *câser* moi-même la *Confidence nécessaire.* Ce fut l'ouvrage de huit jours. Je comptais dès lors les heures par le produit en travail, mais non par le produit en lucre : je voulais que le temps produisît de la besogne. Nous étions en 1768, et c'était le quatrième Ouvrage que je composais, depuis mon retour de Sacy au 1er Octobre 1767. La *Fille naturelle* est la plus attendrissante de toutes mes productions, l'histoire de *Zéphire* exceptée, et même une des plus utiles. Je n'en ferai pas l'analyse, parce qu'elle est conservée dans les *Contemporaines,* en deux Nouvelles, l'une intitulée *La Sympathie paternelle;* l'autre, *La Fille reconnue :* outre que j'en ai fait une comédie également intéressante, intitulée *La Mère impérieuse, ou la Fille naturelle,* dont je rendrai compte. La vente de ce roman me fut avantageuse, et me fit subsister. J'avais en même temps le produit du *Pied de Fanchette;* j'étais heureux; surtout si l'on fait attention que j'avais alors Manon et Colette, jeunes, jolies, naïves, innocentes, qui me prodiguaient les délices de l'amour et de l'amitié... Mais j'aimais Rose encore, et la réalité était appauvrie par un amour malheureux... Je ne retirai rien de la *Confidence,* ayant affaire à un coquin. Mais j'avais vécu trois mois des trois louis auxquels l'Arabe Valade avait borné le prix de ma *Lucile...* J'étais dans une

sorte d'ivresse alors : je n'avais éprouvé aucun de mes grands malheurs, qui vont suivre ; j'avais quitté mes hôtesses de la *Cour-d'Albret,* chez qui j'avais mis au net le *Pied de Fanchette,* avec les trois louis de Valade, et j'étais logé à un cinquième au Collège *de Presle,* où j'avais en perspective l'aimable *Agathe George,* qui fut quelque temps ma Muse. Cet heureux temps s'écoula trop vite !

VI. LE PORNOGRAPHE, OU LA PROSTITUTION RÉFORMÉE, *premier Tome des Idées singulières;* deux Parties. Cet Ouvrage fut commencé immédiatement après la *Famille vertueuse;* mais ce n'était qu'une espèce de croquis, écrit dans ma nouvelle orthographe; de sorte que le commissaire *Chenu,* qu'on me donna pour censeur, ne put pas le lire. Après avoir été encouragé pour la *Famille vertueuse,* par le bon d'*Albarets,* il n'est sorte de découragements que je n'aie éprouvés ensuite. *Lucile* fut permise avec peine; mon manuscrit du *Marquis de T**** fut refusé par *Guy,* l'associé de la Veuve *Duchesne;* j'imprimai *Fanchette;* la *Confidence nécessaire* fut refusée par deux ou trois libraires; et le petit *Nougaret,* qui s'était chargé de la présenter, se fit un plaisir de me rapporter par écrit les motifs de refus. L'abbé *Simon,* bibliothécaire du Comte *de Clermont* prince, refusa de l'approuver, et j'eus recours à *Lebrun,* secrétaire de M. *de Meaupeou,* alors Premier Président, qui la passa; j'y insérai une note violente, pour me venger de *Simon,* depuis cha-

noine de *Saint-Quentin,* et auteur d'ouvrages mort-nés. Après le refus du *Pornographe,* par *Chenu,* je commençai mon *Marquis de T****, et je partis pour *Sacy,* où je me proposai de l'achever. Je l'y fis très mauvais. De retour à Paris, je publiai *Lucile,* le *Pied de Fanchette,* la *Confidence nécessaire* et la *Fille naturelle.* Ensuite je m'occupai du *Pornographe,* que je refis entièrement, et que le Censeur *Marchand* approuva. Je l'imprimai en société avec *Michel,* qui fournit l'argent : ce *Michel* était un ouvrier de *Quillau* l'imprimeur, et très intrigant. Il était Allemand; il avait vu l'Angleterre; il avait de l'argent devant lui, et il fit les avances. Nous imprimâmes à moitié de profit, les frais retirés. Je fis moi-même la composition, avec un ouvrier sous moi. L'Ouvrage achevé d'imprimer, *Quillau* et son nouveau prote *Domenc* eurent la bassesse de le dénoncer, comme traitant une matière trop libre. Le censeur, effrayé, cherchait à retirer son approbation : heureusement que M. *de Sartine* voulut voir l'Ouvrage; ce magistrat le lut, et le permit. Durant cette crise, je me trouvai dans la position la plus cruelle; car Michel eût rejeté sur moi toute la perte. La vente, une fois ouverte, fut très rapide; Michel empochait tout, pour se remplir des frais; ensuite, il prit le reste comme dépositaire. Je fus souvent témoin secret, sous mon habit d'ouvrier, de ce que disaient les acheteurs : les uns disaient que j'étais un fou; les autres, un indécent punissable; quelques-uns me faisaient l'honneur de me regarder comme le

propagateur zélé du libertinage. Jamais projet utile ne fut plus mal accueilli : à peine se trouva-t-il trois ou quatre têtes saines dans la Capitale, qui me rendissent justice. Ce fut autre chose dans les Provinces; presque tout le monde sentit l'utilité de mon projet, et les contrefaçons de mon Ouvrage rapportèrent beaucoup plus aux brigands, qu'à moi l'édition première. Je ne retirai pas un sou d'un Ouvrage qui m'avait tant coûté de toutes manières, comme on le verra tout à l'heure.

VII. LA MIMOGRAPHE, OU LE THÉATRE RÉFORMÉ; deux Parties. En finissant le *Pornographe,* je commençai le second volume des *Idées singulières,* que j'imprimai encore avec *Michel.* Ce fut le prétexte de la suspension de la remise de ma portion de profit. Contre toute justice, il fit avec ce profit entier les nouvelles avances; de sorte que j'avançais autant que lui, et que cependant il partageait le fruit de mon travail. Il est des gens dont l'avidité est insolente. J'avais été payé, comme ouvrier, du *câsement* de mon *Pornographe;* je ne le fus pas de mon travail de la *Mimographe,* sous prétexte que c'était des changements, et que je devais bien faire mon manuscrit du premier coup. Je dévorai tout cela. Je pouvais objecter la difficulté de la matière, et son importance : je n'objectai rien; je travaillai six mois du matin au soir, avec une application dont peu d'hommes sont capables. J'avais trente-six ans; l'âge de ma force fut donné tout entier aux

autres; je n'en suis pas encore au temps où je travaillerai pour moi!... Ce volume fut beaucoup plus fort que le premier; les notes en furent plus étendues, plus raisonnées, l'enveloppe romanesque en est mieux faite. Il y a beaucoup de néologisme, qui n'est pas toujours également heureux. Voyez de quelle manière les Journaux ont parlé de ces deux premiers volumes (*p.* 138, à la fin de la *Paysanne*).

Après mon malheur de 1770, je demandai cent cinquante livres à *Michel,* pour me soigner : il me les refusa. Je fus donc obligé d'en venir au partage. J'eus pour ma part quatre cent vingt-cinq exemplaires restant de l'édition du *Pornographe,* et six cents de la *Mimographe;* mon associé eut l'argent. Je vendis pour neuf cents livres à la *Sociéte typographique de Bouillon*, qui ne m'a jamais payé, et tout le reste à *Edme Rapenot,* qui me le doit encore aujourd'hui, à sa mort arrivée en 1778, huit ans après la vente. Voilà quelles furent mes premières affaires, et le profit qu'un malheureux, qui n'avait pas de pain, faisait sur ses Ouvrages. De quoi vivait-il, demandera-t-on? Il passait les nuits à lire des épreuves pour le libraire *Humblot,* qui les lui payait vingt-cinq sous; il tirait quelquefois trois livres d'Edme Rapenot, qui lui devait quatorze cents livres; voilà toutes ses ressources, au nombre desquelles il fallait mettre la sobriété, le goût du travail, la dureté pour lui-même, qui l'avait porté dans sa jeunesse à se refuser tout ce qui n'était que d'agrément, par ce motif seul : « Que sais-je ce qui

» m'attend? Je puis un jour manquer du nécessaire; » il faut s'accoutumer de loin aux privations, afin » que la misère me soit moins dure. »

Je fis, en 1774, une seconde édition du *Pornographe,* infiniment supérieure à ma première édition, et aux contrefaçons. C'est la seule qui existe aujourd'hui. Le Plan même de Réformation y est corrigé, les Notes augmentées des trois quarts, et les améliorations de style sans nombre. *Joseph II* l'a exécuté.

VIII. LE MARQUIS DE TAVAN*, ou L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE; quatre Parties. C'est mon troisième Ouvrage commencé. Le second est le *Pornographe.* Rebuté par le commissaire *Chenu,* j'abandonnai mon *Projet des Filles,* pour faire tout simplement un roman. Malheureusement je ne travaillais alors qu'avec ma tête; ce qui ne pouvait donner que de la besogne froide et sans intérêt. Je jetai mes premières idées sur le papier, rue *de la Harpe,* au *Collège-de-Justice,* où j'avais composé mon premier Ouvrage. Je partais pour aller passer quatre mois chez ma mère; j'y portai mon Ouvrage commencé, que j'y terminai tant bien que mal; car je ne crois pas que l'Ouvrage fût présentable. Rien de si sec. Je le corrigeai très mal, à mon arrivée à Paris, et je le présentai à *Guy-Duchesne,* qui le refusa (et qui toujours depuis s'en est repenti; nous aurions fait notre fortune ensemble). Je boudai la Veuve Duchesne, que je ne revis plus de longtemps... En 1771, ayant traité avec le libraire *Costard,* pour

un Ouvrage intitulé *Le Nouvel Émile,* à un sou la feuille à deux mille exemplaires, je me proposai d'y faire entrer le *Marquis de Tavan***, comme exemples historiques. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils gâteraient un Ouvrage pour lequel ils n'avaient pas été faits. J'en fis donc un petit roman, que j'imprimai pour mon compte, mais que je changeai absolument de fond et de forme, en le composant moi-même à la casse, aidé néanmoins par le jeune Ornefuri, fils de Parangon (*a*). Je le surchargeai de morale, de discours; l'action y manquait déjà; je l'étouffai encore; ce fut un Traité de morale symétriquement divisé en quatre *Parties,* assez platement raisonné pour être digne de *Guinguenet,* qui cependant n'en eût pas fait l'*Épître Dédicatoire à la Jeunesse;* ce morceau est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de raisonnement.. Aussi mon ami Renaud me dit-il, en achevant de la lire : « Voici » votre meilleur Ouvrage. — Un moment! l'Épître » Dédicatoire ne répond que pour elle... » Il trouva ensuite l'Ouvrage moral, médiocre, mais amusant par ses épisodes, c'est-à-dire par ses défauts... Aussi, tous ces épisodes ont-ils fait des *Contemporaines* intéressantes, ainsi que le *Prisonnier de guerre* dans la *Prévention nationale* (1).

(*a*) On a déjà remarqué que le véritable nom de Parangon était *Fournier,* dont *Ornefuri* est l'anagramme.

(*N. de l'Éd.*)

(1) J'ai depuis refait toutes ces *Contemporaines* de paresse, au nombre de plus de soixante, dans l'*Enclos et les Oiseaux.*

L'idée qui me fit entreprendre le *Marquis de Tav*** m'avait paru délicieuse : je m'étais figuré un jeune homme très riche, né dans la Finance et fils unique. Je le suppose élevé par un précepteur comme il en est tant; qu'il s'était corrompu, mais qu'il avait un excellent fond de caractère; je le faisais donner dans tous les écarts de nos jeunes gens à la mode, se gâter aux mousquetaires avec ses camarades, etc. Il néglige ses parents; il les afflige par cette conduite, parce qu'il en est tendrement aimé. Il est trop délicat pour courir aprés les filles de théâtre; mais il achète d'une mère indigne une jolie fille dévouée à la prostitution... On lui destinait, dès l'enfance, pour épouse, une cousine doublement germaine, fille unique et riche comme lui, née du frère de son pére et de la sœur de sa mère. Au moment où il donne dans tous ses écarts; où il entretient *Justine,* cette fille achetée; où il a une intrigue avec la comtesse *Juliette,* épouse d'un de ses amis, il n'a pas encore revu, depuis leur enfance, *Hélène,* sa cousine. Cette jeune beauté a été élevée au couvent, afin que la désuétude remplaçât la commensalité, et donnât aux deux jeunes gens cette nouveauté de vue qu'ont l'un pour l'autre des inconnus... Le libertin la voit enfin. Surpris du séjour que fait chez sa mère une Beauté aussi touchante, il la devine, se concentre, et sent son cœur changer. Tous ses amusements lui paraissent insipides; il s'en prive sans peine, et se tient enfermé dans son appartement. Les réflexions que l'amour

honnête lui suggère, sont de se rendre digne d'Hélène par la pureté de sa conduite. Il y travaille. Ses parents, inquiets, le croient affecté de quelque chagrin violent; ils cherchent à en découvrir la cause : après des tentatives multipliées, on le trouve occupé à cultiver la peinture, art qu'il avait aimé avant ses écarts; il faisait de mémoire le portrait de sa cousine. Enfin, on découvre une lettre qu'il lui écrivait. On se tranquillise, on se tait, on l'attend venir. Cependant le fils d'un maréchal de France demande Hélène en mariage. Le jeune homme en est instruit; il se propose de se battre avec son rival; son père découvre son dessein, et le fait échouer. Il donne de sages avis à son fils... La mère a son tour, et c'est elle qui amène la déclaration. Elle réunit ses deux enfants, Hélène et le marquis; et c'est devant elle que ce dernier avoue ses sentiments, avec une timidité touchante, qui dément toute sa conduite passée... On les marie bientôt. Le Marquis se conduit avec sa jeune épouse en mari tendre, éclairé par sa première conduite; il ménage la pudeur d'Hélène, et la faiblesse de son âge. La tante d'Hélène lui a raconté des histoires de couvent (histoires qui sont à présent dans les *Contemporaines*), pour faire sentir à son fils les dangers que sa cousine y a courus : ici, le père du jeune homme lui donne les instructions convenables, en lui racontant les histoires de son frère et la sienne...

Ce plan est un peu changé dans la composition de l'Ouvrage; au lieu d'un financier, c'est le Comte

de T***, qui est père du Marquis, et cette *École de la Jeunesse* est celle d'un Gentilhomme de la première noblesse. On le conduit en Angleterre, pour voyager; ensuite à la guerre. Cet Ouvrage aurait pu être excellent, si le plan en avait d'abord été bien conçu; sa mauvaise exécution ne vient que de ce défaut de plan. Il y a quatre *Divisions*.

IX. LES LETTRES D'UNE FILLE A SON PÈRE; cinq Parties. J'eus l'idée de cet Ouvrage, dès 1768, et j'en montrai quelques lettres à Mlle *Élise Tulout*. J'y travaillai, en 1769, au Collège *de Presle*, après avoir conduit le *Paysan perverti* jusqu'au *Tableau des Bonnes gens*, c'est-à-dire jusqu'au mariage d'*Edmée Servigné*. L'*Histoire de la Mère d'Adèle* est excellente, et le reste de l'Ouvrage plein de grands mouvements; mais, faute d'usage du monde, j'ai manqué à beaucoup de convenances; ce sont des riens, mais ces riens eussent opéré l'illusion. Je regarde aujourd'hui cet Ouvrage comme l'assemblage des matériaux préparés, du roman le plus terrible, le plus intéressant, le plus instructif, et le plus aimable tout à la fois. La plupart des détails y sont d'une fraîcheur et d'une vérité que je devais à un petit commencement de connaissance du monde. Si je l'avais recommencé mûri, du vivant de la Veuve Duchesne, j'en faisais le meilleur roman possible, et surtout le plus utile par la morale.

Une jeune fille, qui a perdu sa mère, a le plus

tendre et le plus aimé des pères, une gouvernante pleine de mérite, et une tante longtemps éloignée, qui se réunit enfin à sa nièce, dont elle se propose de faire sa bru. Le jeune homme, fils de cette tante, est un petit-maître philosophe; un agréable athée; un homme d'honneur sans principes; un vicieux sans remords. Ses différentes aventures sont enchâssées avec art dans le courant de la narration. Comme l'Ouvrage est par lettres, ainsi que le titre l'annonce, c'est *Adèle de Comminges* qui rend compte à son père de tout ce qui lui arrive. Le Comte, qui est à son régiment, avec un autre jeune homme qu'il aime beaucoup, répond et donne ses conseils. Les personnages se font tous connaître; tous écrivent, et se montrent sous leur vrai caractère... Mais auparavant, on raconte à la jeune Adèle l'histoire intéressante de sa mère, dont elle envoie les détails à son père, qui lui confirme ceux qui sont à sa connaissance... Paraît ensuite le fils de la tante. Il étale ses maximes; il pérore; il dispute. Il inspire de la défiance à une jeune personne prudente, qui rend compte de tout ce qu'elle entend à un père chéri, que son devoir retient sous les armes. Les réponses de M. de Com*** à sa fille sont remplies de conseils proportionnés aux circonstances. Mais les grandes catastrophes sont manquées; ce qui fait trembler dans le *Paysan*, affecte à peine dans les *Lettres d'une Fille*, parce que j'y peins des mœurs connues, sans observer les vraisemblances, ou sans faire excuser ce défaut par l'extraordinaire des si-

tuations. Il me serait facile aujourd'hui de corriger ces manques : mais je ne suis pas assez riche pour risquer une nouvelle édition. Cependant, si je réimprimais tous mes Ouvrages, je l'effectuerais; ce qui peut-être arrivera, un homme riche m'ayant parlé d'en faire les avances.

C'est à l'époque de cet Ouvrage, que j'ai commencé d'être persécuté. Il faut, à cette occasion, entrer dans quelques détails préliminaires. En 1769 ou 70, je lus l'*Avis aux Gens de lettres* de *Fenouillot de Falbaire :* cet Ouvrage est assez bon, à ne le voir que du côté de la littérature; mais pour le fond, c'est un continuel et un très dangereux sophisme. Cette idée me frappa; je me sentis l'envie de détromper les Gens de lettres et de les éclairer sur leurs véritables intérêts, et je fis le *Contr'avis aux Gens de lettres,* en consultant, pour la partie mercantile, le plus honnête homme de la Librairie, M. *Denis Humblot.* J'ignorais le tort que je me faisais, en prenant le parti de la raison et de la vérité ! J'étais loin d'imaginer que je contrariais les vues d'un *Desmarolles* et d'un *Dhemmery!* Car voilà (et je rougis de le dire) les bas ennemis que je me suis faits ! Je fis paraître le *Contr'avis* séparément, avant l'Ouvrage, comme j'avais déjà publié les *Réflexions sur l'Ambigu-comique.* Desmarolles, à qui j'en donnai un exemplaire, suivant un mauvais usage que j'avais pris par le conseil de l'imprimeur *Valade,* me rappela pour me demander si ma brochure, ou plutôt mon *pamphlet,* avait permission ? — « Ce ne serait pas à vous

» que je l'apporterais, » lui répondis-je, « si les » formalités n'étaient pas remplies. » Je m'en allai; on ne dit mot. Mais lorsque les *Lettres d'une Fille* parurent, on saisit un prétexte pour en suspendre la vente. Dhemmery vint chez moi mettre le scellé sur la partie de l'édition qui m'appartenait, *Edme* m'ayant abandonné deux cent cinquante Exemplaires, pour la cinquième Partie, imprimée à mon compte. Ce fut à cette occasion que *Dhemmery* fit connaissance avec ma femme. Ç'avait été en 1772, la veille des *Rameaux,* que les cachets furent apposés; le retard ne fut que de quinze jours; je fis un carton pour une historiette qu'on avait prise pour prétexte, et que j'ai replacée dans les *Contemporaines,* et la vente alla, comme *Edme* pouvait la faire aller. Je donnai cinquante exemplaires de mes deux cent cinquante à *Costard,* pour lequel je faisais le *Nouvel Émile,* depuis intitulé l'*École des Pères,* et ce fut une augmentation à la perte que j'ai faite avec ce libraire.

Voici de quelles pièces était composé le cinquième volume : *la Cigale et la Fourmi, fable dramatique,* dans laquelle on met en action cette fable de La Fontaine, et quelques autres; *le Jugement de Pâris,* comédie-ballet, imprimé depuis dans les *Contemporaines,* première édition, et retranchée à la seconde. Elle était destinée, ainsi que la précédente, pour *Audinot,* qui les avait fort goûtées; mais les auteurs qui travaillaient pour son théâtre, fâchés de ce que j'avais dit à leur sujet dans mes *Réflexions* sur *l'Ambigu-comique,* menacèrent de ne plus travailler pour son

théâtre, s'il les acceptait. Le plus animé, c'était un certain *Nougaret,* depuis l'auteur d'une pitoyable *Paysanne pervertie,* dont il m'a volé le titre; cet homme fit tout ce qu'il put pour me desservir: mais mes pièces furent jouées l'une et l'autre dans une Société distinguée, avec un succès qui surpassa mes espérances; le ballet, surtout, fut dansé avec une expression qui m'enchanta. C'est ce qui m'engagea, en 1781, à l'envoyer à Mlle *Arnould,* de l'Opéra, en la priant de le donner à *Gardel,* de ma part. J'étais sûr que le *Jugement de Pâris* lui aurait fait un honneur infini; mais je n'en ai pas entendu parler depuis, soit qu'il l'ait dédaigné, par ignorance, ou que Mlle Arnould ne le lui ait pas donné (1). L'*Apologie de l'Ambigu-comique* venait ensuite: ce morceau est très bien fait, et je l'ai payé presque aussi cher que le *Contr'avis aux Gens de lettres.* On trouve ensuite un conte en vers, peut-être trop libre, intitulé *Le Carrosse de voiture,* dont j'avais fait un proverbe: *Il recule pour mieux sauter.*

X. LA FEMME DANS LES TROIS ÉTATS, DE FILLE, D'ÉPOUSE ET DE MÈRE; trois Parties. La *Lucile,* imprimée par *Valade,* se fût mieux vendue en deux Parties: je la divisai, sous le titre de LA FILLE ENLEVÉE. Mais je m'aperçus bientôt que c'était un Ouvrage à refaire en entier; et je

(1) Il l'a fait danser depuis, mais en ôtant de mon ballet tout ce qu'il y avait de génie.

refis *Lucile Fille, Épouse et Mère*. J'étais dans cette intention, quand je tombai malade, en 1771, au Collège *de Presle*. Ayant la tête assez libre, je me mis à composer la seconde Partie de la *Femme dans les trois États, de Fille, d'Épouse et de Mère;* elle est pleine de gaîté; elle me divertissait, en la faisant. Je conçus, après l'avoir achevée, que c'était du temps perdu, que de l'imprimer comme suite de *Lucile:* je fis une première *Partie,* que j'intitulai *La Fille;* la seconde fut titrée *La Femme;* ce qui me donna l'idée d'en composer une troisième, qui fut *La Mère*. Mais la seconde resta supérieure aux deux autres; cependant la première n'est pas sans mérite; mais la troisième est décousue, et presque sans intérêt; je n'échappe à l'ennui que par des épisodes fréquents. C'est de la seconde Partie, que *Lachabeaussière* a tiré sa pièce des *Maris corrigés,* donnée par les *Italiens* à la fin de 1781. Cet auteur, quoi qu'il dise dans sa *préface* sur l'origine de sa pièce, n'en a pris l'idée que dans la *Femme;* il a beau vouloir nous dérouter, en parlant des *Fausses infidélités,* etc., c'est ma seconde Partie, *La Femme,* seule, qui lui a donné l'idée de la pièce, dans laquelle il ne pense pas une seule fois de lui-même; il suit l'auteur jusque dans les occasions où celui-ci n'aurait pas dû être servilement imité. Cela est au point qu'au lieu d'en être flatté, à la représentation, j'en avais des nausées. Cette servilité n'empêche pas le plagiaire d'affecter un certain dédain, en parlant de la source où il a puisé. Et voilà comme agissent les faquins

d'auteurs de notre siècle; car je pourrais en citer quatre qui sont dans le même cas. Au reste, Apollon a puni Lachabeaussière : il n'a donné de supportable que cette pièce, imitée en tout.

Sic vos non vobis...

XI. LE MÉNAGE PARISIEN, OU DÉLIÉE ET SOTENTOUT; deux Parties. J'y mis des Notes encore plus bizarres que l'Ouvrage, où je composais une Académie de tous les Sectateurs de la Sottise, Académie dite de *Qui-perd-gagne;* les sujets les moins méritants y étaient les premiers. On sent combien ce tableau satirique devait piquer. Aussi un M. de Sacy, auteur de l'*Honneur Français,* vint-il furieux chez *Quillau :* on lui montra que son nom n'y était pas; il s'en retourna confus de ce que sa haute réputation ne m'avait pas engagé à dire du mal de lui. On sent combien cela est piquant! Je sais que je fus très piqué moi-même de ne pas me voir dans les *Trois Siècles* attribués à *Sabathier de Castres :* à la vérité, ce ne fut qu'un instant; je me félicitai bientôt de n'y pas occuper une place comme *Nougaret, Du Rozoy,* et quelques autres, qui tous valaient mieux que *Sabathier,* mais que l'auteur de leurs différents articles appréciait assez juste... M. de Crébillon fils était censeur de cet Ouvrage, et s'y parapha lui-même; car il y était critiqué, comme membre de l'Institut *Qui-perd-gagne,* où il méritait assez bien une place, par quelques-uns de ses futiles romans. Le

commis Desmarolles, toujours à l'affût de mes productions, depuis le *Contr'avis aux Gens de lettres*, avait laissé passer la *Femme trois États*, parce qu'il en avait ignoré l'auteur. Mais au *Ménage Parisien*, j'écrivis bonnement la lettre d'avis, pour la mise en vente. Aussitôt, un ordre du vil commis Desmarolles la fit arbitrairement suspendre; car j'étais en régle. On voulut voir la paraphe. Je la montrai. « Se serait-il paraphé? » dit Desmarolles, en parlant du Censeur. — « L'y voilà. » Et il lut le sanglant article de *Crébillon*... Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on repermit l'Ouvrage sans cartons. Agnès Lebègue prétend que je lui dus cette faveur, qu'elle obtint (dit-elle) par l'abbé de *Saint-Léger*, ami de toute la Police. Quoi qu'il en soit, j'étais alors à Sacy, occupé à vendre à mon frère le reste de mon patrimoine... Le *Ménage Parisien* n'est pas sans mérite; il y a des étincelles de génie. M. de Crébillon, dont je n'étais pas encore l'ami, m'en dit un peu de bien. Il m'avait déjà paraphé le *Pied de Fanchette*, il me reconnut; il me dit que j'avais d'excellentes idées, une imagination romantique, etc. Mon cœur n'eut aucune part à cette composition; pas un personnage intéressant; pas un trait qui aille à l'âme: ce qui vient de ce que j'avais sous les yeux une catin, modèle de mon héroïne.

XII. LES NOUVEAUX MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ; deux Parties. Dans les derniers mois de 1773, *Nougaret* me proposa d'im-

primer un manuscrit intitulé *Mémoires de M. d'Armantières,* à demi effacé par le censeur M. *d'Hermilly*. J'y consentis; mais ce que Nougaret me donnait ne formait pas une *Partie*. Je me mis à le travailler : je fis la petite histoire de *Zoé,* une seconde *Partie* entière, et les pièces détachées qui la terminent. J'imprimai alors, sous le titre de *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*. Les trois quarts de l'Ouvrage m'appartenaient, comme on voit; le reste était de M. *Marchand,* censeur royal, qui l'avait donné à Nougaret; nous imprimâmes à moitié profit, tous les frais retirés. Mais la vérité est que je fus obligé de donner au mois de Novembre suivant, pour quatre-vingt-dix livres de mes livres vendus ou à vendre, et en nature, par *Quillau* l'aîné, rue *Christine,* et que je ne retirai pas un sou de profit, n'ayant tiré qu'à sept cent cinquante; le livre alla lentement; j'en donnai à *Edme Rapenot* des exemplaires à dix sous. Enfin cet Edme mourut sans payer. Mais j'avais fait d'autres Ouvrages qui firent demander les *Nouveaux Mémoires;* je rachetai quarante sous, de la veuve d'Edme, ce que j'avais vendu dix sans payement à feu son mari. Cet Ouvrage manque absolument. Il s'y rencontre des choses très singulières, tant de la part de M. *Marchand* que de la mienne, surtout la *Thèse de Médecine soutenue en enfer,* enclavée dans la *Lettre d'un Mort à son Médecin;* un Pronostic sur la naissance d'un Dauphin, sept ans avant cet événement alors désiré, etc. Le fond du roman est l'histoire d'une *Placidie,*

belle comme le jour, que son père destinait à être la maîtresse d'un roi, et qui épouse tout simplement M. d'*Armantières*, que je déguise sous le nom de M. d'Yran Ils ont différentes aventures, et un fils plus que singulier, qui aime beaucoup une jeune personne qui ne le voit pas; il profite de sa position pour donner aux hommes laids un moyen de se faire aimer, etc. Plusieurs *Contemporaines*, telles que la 27[me], la 180[me], etc., sont tirées des *Nouveaux Mémoires*, que je ne réimprimerai jamais. La *Thèse de Médecine soutenue en enfer*, réimprimée à la fin de la *Découverte australe*, est une plaisanterie dans le goût de *Swift* sur les *Préservatifs* en général, et sur la crainte qu'inspirait en particulier à la Faculté de Médecine celui du D[r] *Guillebert* : on y venge cet habile médecin, avec les armes de la raison et le sel du ridicule. Les éditions de la *Fille naturelle*, de l'*École de la Jeunesse* (qu'on peut remplacer par l'*École des Pères*), du *Ménage Parisien*, des *Lettres d'une fille à son Père*, des *Nouveaux Mémoires d'un Homme de qualité*, et du *Fin Matois*, qui va suivre, sont absolument épuisées.

XIII. LE FIN MATOIS, OU HISTOIRE DU GRAND TACAGNO, traduite de l'Espagnol; trois Parties. Cette traduction fut faite en société avec M. d'Hermilly, censeur royal; je corrigeai la traduction, d'après l'original, et je composai à neuf les sept chapitres qu'on voit au commencement de la *Troisième Partie* : ils contiennent l'histoire du voyage du *Fin Matois* aux

Indes, son séjour à *Tinian,* son retour en France et sa punition. L'Ouvrage de *Quevedo* finit à l'embarquement de son héros; la *Préface,* les *Notes,* la *Notice sur l'Inquisition* sont également de moi seul. La Notice me fut donnée par un particulier au père duquel l'aventure était arrivée; elle était écrite de la main de l'infortunée victime, et reliée, quoique manuscrite. Je réduisis à soixante pages d'impression un volume qui en avait plus de trois cents. Le libraire *Costard,* auquel j'avais cédé cinq cents exemplaires, par un accord fait avec lui, du consentement de ses créanciers, changea le titre, et fit mettre celui de l'*Aventurier Bascon,* premier titre de *Quevedo.* Je donnai vingt-cinq louis à *d'Hermilly,* pour sa portion de travail, et je me le conciliai par là, dans une occasion épineuse : il était censeur du *Paysan perverti,* qu'il n'eût jamais osé parapher, sans un peu d'intérêt à me ménager. J'avais emprunté quatre cents livres sur mon billet de quatre cent vingt livres, le seul que j'aie fait en ma vie; je l'acquittai au remboursement que me fit mon frère, d'une somme de deux mille cinq cents livres, au mois de Juillet 1775.

Fréron père a dit que notre traduction du *Fin Matois* était la meilleure qui eût encore paru.

XV. LE PAYSAN PERVERTI; quatre Parties, et huit avec LA PAYSANNE... Je commençai l'impression de cet important Ouvrage en achevant celle du *Fin Matois,* c'est-à-dire au mois de Juin 1775, il

y a précisément dix ans au moment où j'écris cet article, et vingt-deux ans en 1797. Cet Ouvrage, qui m'a donné une existence dans le monde, fut la source de ma réputation, et me procura une considération dont tous les bons esprits me donnent encore des marques. Mais il est aussi la cause de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes dévorantes que j'ai éprouvés depuis le mois de Février 1776, jusques et compris Mars 1785. J'avais commencé le manuscrit en 1769, après la lecture d'une *Partie* détachée de *Paméla,* que je trouvai par hasard chez *Edme* le libraire, au *Collège de Presle :* ce fut cette lecture qui me donna la première idée de faire des lettres rustiques, par lesquelles un *paysan* raconterait tout ce qui lui arrive à la ville. Je commençai l'Ouvrage dans mon grabat, et dans ce même cabinet où les démolisseurs me prirent un jour d'assaut. Je fis ces premières lettres avec un plaisir infini, parce qu'en parlant de mon héros, je racontais les aventures de ma jeunesse, à mon arrivée à Auxerre, en 1751, et pendant le cours de mon apprentissage : on a vu, par ces *Mémoires,* que ce sont les mêmes personnages qui agissent ici et dans le *Paysan perverti.* Je ne me contentai pas de ces illusions : pour donner à mon livre ce fond de vérité dont je m'étais fait un devoir en prenant la plume, en 1766, je donnai à mon *Paysan perverti* les aventures de *Borne,* le procureur du Roi des Eaux et Forêts, et je les amalgamai au revers des miennes et de celles de quelques autres jeunes gens que le

séjour de la capitale avait perdus. Une histoire terrible, d'un jeune homme qui, s'étant déshonoré, n'osa plus se montrer et n'errait que la nuit, vint à mon secours pour achever celle du malheureux *Edmond*. Ainsi ce personnage romantique est un composé de vérités, dont ma propre vie a fourni la moitié des détails, et le reste, non moins vrai, je l'ai pris à d'autres. Je me disais, en écrivant : Il·ne faut pas mentir! qui n'écrit que des mensonges s'avilit soi-même. Les malheurs de ma sœur *Marie-Genovèfe*, violée par un prêtre, mariée ensuite à un cocher de fiacre, me fournirent l'idée de la corruption et des malheurs d'Ursule; je n'ai rien dit de ces faits honteux dans la *Vie de mon Père*, mais peut-être les y placerai-je, lors de la nouvelle édition que je projette. Qu'on imagine à présent comme je devais être affecté, en écrivant une histoire dont ma sœur puînée et moi-même étions comme la base principale! Comme j'étais tantôt ému, tantôt indigné! ... Hélas! les malheurs de ma sœur se sont renouvelés dans ma fille aînée d'une manière plus cruelle encore! Un scélérat, un monstre l'a rendue malheureuse! Je le voue à la Céleste Colère! puisse-t-il porter tout le poids du mal qu'il lui fait, et qui retombe en gouttes d'huile bouillante sur mon cœur déchiré!...

En 1780, je composai la *Paysanne pervertie*, qui n'est que le complément du *Paysan*. Ce fut l'ouvrage de trente jours : je pris la plume le 1er Septembre, et le 1er Octobre, j'écrivis sur la pierre à l'*Ile Saint-*

Louis : « *Ia 8 bris heri fin. Rusticanæ*. Mais aux *relectures*, j'y ajoutai beaucoup de lettres ; ce ne sont pas les bonnes cependant, à l'exception de celle de la *Mort de douleur*, qui est du 14 Octobre 1781. La *Paysanne* approfondit les caractères qui n'étaient qu'esquissés dans le *Paysan* ; *Fanchon, Pierre, Gaudet d'Arras* surtout, y sont parfaitement achevés : je ne parle pas d'*Ursule* et d'*Edmond*. Ces deux Ouvrages, qui n'en sont réellement qu'un seul, sont peut-être la plus utile production qu'on ait mise au jour depuis le commencement du siècle. Voyez comme parle du *Paysan perverti* l'auteur qui rédigeait le *Journal des Dames* en 1776.

Pour bien faire l'analyse de cet Ouvrage, il faut en saisir le but, sans trop s'arrêter aux moyens, car ces moyens sont absolument nécessaires. *Ursule* arrive à la ville, mandée par *Edmond*, ou plutôt par Madame Parangon elle-même. Elle est innocente et naïve, comme au village ; mais elle a le germe de tous les vices qui doivent la perdre un jour : elle est ambitieuse, elle est jolie ; elle a malheureusement sous les yeux l'exemple d'un goût aussi vif, aussi peu volontaire que coupable, dans sa protectrice même, pour son frère ; sa délicatesse est d'abord blessée par le mariage qu'on a fait contracter à ce frère chéri : ce trait seul avance la séduction d'Ursule de plusieurs années. Elle voit, en outre, ce qu'on ne voit que trop souvent à la ville, des ecclésiastiques mondains et sans gêne, qui débitent des galanteries. Mais l'Éditeur s'est bien gardé de mettre dans un

jour défavorable les ecclésiastiques, crus alors mal à propos nécessaires, tels que les curés; il fronde en passant, et tout en allant à son but, un usage dangereux, celui d'admettre les moines dans la société; c'est un abus contraire aux lois de l'Église et de l'État; de sorte qu'en disant ce qui est, pour préserver, au moyen de sa *Paysanne* factice, les filles qui viendront véritablement à la ville, son Ouvrage ne porte aucune atteinte à la décence... Ursule ne fait que prendre le goût de la ville, dans la métropole de sa province : on voit combien ce goût est déjà vif, par le tableau dédaigneux qu'elle fait des respectacles et antiques usages de son pays natal, pour faire l'amour, se présenter aux parents, et demander une fille en mariage. C'est un premier pas vers la perversion. Le goût de la parure est le second. Mais tant qu'Ursule n'est pas à Paris, elle demeure dans une sorte d'innocence mitigée, telle néanmoins, qu'elle est déjà loin de la pureté *familiaire*, mais qu'elle ressemble encore aux filles les plus vertueuses du nouveau séjour qu'elle habite. Aussi, Madame *Parangon*, toute éclairée et toute bien intentionnée qu'elle était, ne s'aperçoit-elle pas du changement insensible d'Ursule.

A cette époque, une faute grave d'Edmond se découvre. Madame Parangon craint que la connaissance de cette faute ne blesse la délicatesse d'Ursule, et de sa sœur Fanchette : elle les fait partir pour la Capitale, sous la conduite d'une femme sûre et respectable, sa tante *Canon*. Il semble que l'air de

Paris soit contagieux au moral comme au physique : Ursule y est à peine, que sa marche vers la perversion est rapide, et qu'en peu de temps, elle se trouve infiniment éloignée des sages maximes de la maison paternelle. Tout la séduit, parce qu'elle a une âme faible, une âme ordinaire. Les lettres de *Fanchon,* de cette jeune épouse du digne *Pierre,* ne retardent pas la dégradation d'Ursule, parce que le plus grand des *dangers de la ville,* c'est d'inspirer aux villageois qu'on y a transplantés le plus grand mépris pour les sentiments, les manières, les mœurs enfin des parents campagnards; on doit regarder ce mépris comme la cause prochaine des écarts d'Edmond et d'Ursule. L'Auteur, que D'Esprémênil accusa d'irréligion, avait cependant ici en vue d'appuyer une idée religieuse, celle que *l'orgueil a perdu l'homme...* Cette maxime est orientale, à la vérité, c'est-à-dire des pays du Despotisme, où elle est rigoureusement vraie; mais elle ne l'est pas également partout... Ursule donc marche vers sa perte, et si les lettres intéressantes de la bonne Fanchon ne la préservent pas, elles sont utiles au Lecteur; et c'est leur but. On voit, dans Fanchon, une femme solidement vertueuse, que la ville n'aurait pas corrompue, comme Ursule, parce qu'elle a du caractère, le goût vrai de la vertu, le véritable attachement conjugal; on se convainc que la seule rectitude de son esprit en aurait fait un chef-d'œuvre de conduite, même au centre de la corruption. (On peut en dire autant de Pierre.) Les lettres de *Fanchon* sont pleines de

l'onction la plus douce; c'est une piété active et vraie, qui fait aimer la Religion en elle-même, parce que cette piété est de toutes les Religions et de tous les Cultes. C'est en cela que son personnage est infiniment estimable, et qu'il est un contrepoids suffisant, réuni à celui de Pierre, aux mœurs de la famille R***, à l'exemple de Madame Parangon, pour servir de correction à toute la corruption du *Paysan* et de la *Paysanne pervertis*.

Ursule, quoiqu'elle aille rapidement, marche néanmoins graduellement à la perversion. Elle n'a d'abord que des vues d'établissement avantageux, et au-dessus de sa condition : mais en prenant les moyens tortueux de la dissimulation avec ses guides naturels, pour la ville, elle fait des imprudences qui l'exposent à un enlèvement. Elle éprouve une sorte de *profanation* extérieure de toute sa personne qui, sans qu'elle y songe, et sans que rien puisse en empêcher, passe bientôt à son âme, dont elle blesse la délicatesse. *Ovide* a dit de la pudeur :

... Nulla reparabilis arte
Læsa pudicia est; deperit illa semel.
Epist. V.

« Aucun art ne peut réparer la chasteté; une fois perdue, elle l'est pour toujours. » Ursule, violentée, n'est plus chaste, même de cœur. Elle désire d'épouser son ravisseur : ce désir est naturel; il est même raisonnable; mais dans la circonstance, il diminue l'horreur du vice; il repose l'imagination

d'une jeune fille sur des objets qui devraient l'effrayer, et qui ne l'affectent plus que comme un moyen de fortune. Aussi la perte d'Ursule est-elle assurée, dès qu'elle quitte de nouveau la maison pâternelle, pour venir cacher à Paris les suites de son enlèvement. Et qu'on n'objecte pas qu'elle pouvait rester à Sacy! Elle a deux prétendus; ses parents veulent ménager un certain Conseiller, si le Marquis leur échappe : ce qu'ils regardent comme assuré, si Ursule n'a qu'une fille, ou que l'enfant ne vive pas. Les Lecteurs superficiels, et souvent les Journalistes eux-mêmes, ne voient pas tous ces fils qui lient l'Auteur à son sujet, et le forcent à faire son Ouvrage de telle et telle manière, plutôt que de telle et telle autre. Ursule s'ennuie à la maison paternelle; son désir est de retourner à Paris : elle y revient. Elle y accouche d'un fils sain et vigoureux; les espérances renaissent; *Edmond,* son frère, nage dans la joie, en voyant le nouveau-né; il croit déjà sa sœur marquise, et peut-être l'aurait-elle été, sans Gaudet d'Arras.

Cet ami du Paysan perverti est l'homme le plus extraordinaire, par ses vues pour Edmond, qui soit dans aucun de nos romans : il est un véritable ami, et il perd le frère et la sœur! Mais c'est par là même qu'il est le personnage le plus moral qui ait jamais existé! Il montre que l'amitié la plus vraie, témoignée par des moyens vicieux en eux-mêmes, peut conduire à leur perte celui qui la ressent, et ceux qui en sont l'objet. Par le personnage de Gaudet

d'Arras, on peut inspirer aux jeunes gens une salutaire défiance, qui les fasse tenir fermes à leurs principes, malgré les sophismes brillants des séducteurs, si communs à la capitale! Il suffit souvent, pour perdre un jeune homme, une jeune fille, de leur persuader qu'ils ont un véritable ami : ils apprendront, par la lecture du *Paysan* et de la *Paysanne pervertis,* qu'il faut encore que cet ami vrai soit vertueux; qu'il soit dans les principes certains de la sociabilité; et ils ne s'abandonneront plus aveuglément et sans réserve. Gaudet d'Arras sert Ursule et son frère; il est vraiment l'ami de ce dernier : mais cette amitié, vaste dans ses desseins, trop étendue pour le Sujet qu'elle veut servir, ne lui fait regarder la personne d'Ursule, son intérêt, son honneur, sa vie même, que comme un des moyens qui doivent élever Edmond.

Voici la cause prochaine de la perte d'Ursule : Gaudet d'Arras croit devoir empêcher le mariage de la sœur avec le Marquis, pour que la reconnaissance de la famille de ce jeune seigneur contribue à l'avantage du *Paysan,* d'une manière plus certaine que ne pourrait le faire le Marquis lui-même. Peu lui importe ce qu'Ursule deviendra, pourvu qu'Edmond soit avancé, soutenu, et que, par lui, cet homme ambitieux, inquiet, parvienne à son but, qui est de s'élever avec sa créature, de se servir en la servant. Ces vues peuvent étonner le commun des Lecteurs; mais ceux qui ont étudié le cœur humain n'en seront pas surpris; ils savent que le plaisir d'intriguer,

d'employer des moyens extraordinaires, bizarres même, quand une fois on l'a goûté, est un des plus vifs qu'il soit possible d'imaginer. Ursule est desservie par Gaudet d'Arras, qui ne la hait pas, qui ne lui veut point de mal, mais qui lui veut moins de bien qu'à Edmond. Le mariage manque. Par une suite des intrigues de Gaudet d'Arras, qui se trompe sur la force d'esprit d'Ursule, autant que sur celle d'Edmond, cette jeune fille est entretenue par le Marquis, après un goût bas pour un *Beau* du commun, que le corrupteur a eu soin de faire trouver sous la main d'une fille déjà entamée.

A peine Ursule a manqué personnellement et sciemment à la délicatesse, qu'elle s'avance, ou plutôt s'élance vers la turpitude : il est difficile de s'arrêter dans la carrière du vice, et doublement aux femmes. Entretenue d'abord par le Marquis, après avoir volontairement favorisé un amant, la jeune Paysanne prête l'oreille à la séduction d'hommes corrompus; elle fait un pas, et ce premier pas fait, ce n'est plus qu'une suite de chutes plus honteuses les unes que les autres.

Cette partie de l'Ouvrage est la plus morale, la plus effrayante pour les parents de province : ce sont les égarements d'Ursule qui effrayeront les pères de famille, et les jeunes personnes elles-mêmes. Les lettres sont assez heureusement conçues pour augmenter à chaque page cet effroi salutaire; les habitants des campagnes trembleront, ils frémiront d'horreur, comme ils ont tremblé, comme ils ont frémi

à la lecture du *Paysan*. Les *Nouveaux dangers de la Ville* auront même une efficacité plus puissante, en ce que les malheurs d'Ursule sont plus frappants, plus *piteux,* et moins volontaires que ceux d'Edmond ; ajoutez l'intérêt naturel qu'inspirent la faiblesse et la naïveté naturelles du sexe d'Ursule.

C'est au plus bas degré d'avilissement de la plus crapuleuse débauche qu'Ursule trouve enfin la réflexion et le repentir. Elle ne se relève pas tout d'un coup; mais, enfin, elle s'attendrit sur son propre sort, en voyant des vertus dans une de ses pareilles, dans Zéphire, qui croupissait dans le vice, et portait la vertu dans le fond de son cœur!... Le premier degré d'énergie de la criminelle Ursule est déchirant! Elle est prête à s'abandonner elle-même. C'est alors que les sages principes que lui ont donnés ses bons parents, germent dans la corruption même de ce cœur dégradé par le vice : Ursule pleure; les maux physiques l'accablent; elle s'humilie. On la confine à l'*Hôpital,* à cause de sa difformité : elle y devient l'exemple des malheureuses que le vice y a conduites. Le terme de sa dégradation arrive : Madame *Parangon* la retrouve, d'après une humble lettre qu'Ursule a écrite à sa sœur Fanchon, dans laquelle elle lui raconte toutes les horreurs auxquelles l'a exposée la vengeance d'un vieillard qu'elle avait dupé. La digne amie de la *Paysanne,* qui l'a pleurée si longtemps coupable, la retrouve enfin pénitente, et gémit avec elle sur ses propres imprudences, qu'elle regarde comme des crimes. Ursule revient

dans son pays; elle revoit ses parents; elle est pardonnée. On a ici un de ces tableaux que les gens des villes n'ont jamais vus, que les faiseurs d'opéras comiques n'ont jamais conçus, loin d'avoir cherché à les esquisser, et c'est ce qui assure à jamais le succès de quelques-unes de mes productions, d'avoir peint la nature innnocente, telle qu'elle existe encore dans quelques bourgs éloignés des grandes routes.

Edmond cependant continue de se livrer à la débauche : c'est depuis la retraite volontaire d'Ursule à l'Hôpital, et pendant la pénitence de sa sœur, qu'il est entraîné dans ses plus grands écarts, et qu'il finit par se marier par intérêt. Il se comporte ensuite comme les hommes que ce vil motif a seul déterminés au mariage. La vieille meurt, ainsi que sa fille; les collatéraux forment une fausse accusation, qui fait découvrir des violations réelles des lois; Edmond et Gaudet d'Arras lui-même manquent de prudence; ils se défendent contre la Garde; ils tuent, ils massacrent; la mort et les galères les punissent...

Ici, les malheurs d'Ursule, comme assoupis depuis sa pénitence, se renouvellent avec fureur. Elle court chez ses parents; suffoquée par la douleur, elle arrive en désordre, et leur annonce la condamnation de son frère. Au mot fatal des *galères,* le père R., ce vénérable vieillard, si plein d'honneur, de probité, de véritable vertu, demeure saisi, glacé par la douleur; sa bouche s'est entr'ouverte pour s'écrier! mais sa langue paralysée lui refuse l'expression, et

son âme s'échappe, au lieu des plaintes qu'il voulait prononcer...

Edmond est dégradé; le père et la mère d'Ursule sont morts de honte et de désespoir. C'est alors que la nécessité de faire légitimer son fils unique engage le Marquis, devenu veuf sans enfants, à proposer, au nom de sa famille elle-même, le mariage à Ursule. La raison la force d'accepter. Le Marquis l'épouse, et la traite ensuite indignement. Elle le souffre; elle gémit; elle cherche des consolations dans le soulagement des infortunés. Sa vertu, purifiée par le repentir, va toucher enfin le Marquis : elle allait être heureuse, tranquille au moins, lorsqu'elle est poignardée. La situation d'Edmond était alors terrible! Errant, depuis qu'il est délivré des galères, il s'était rapproché de sa patrie. Il voit sa sœur, qui revient de faire des bonnes œuvres. Elle est dans le carrosse du Marquis : il la croit entretenue par son premier ravisseur; il la poignarde... A peine il a commis ce crime, qu'il reconnaît l'innocence de sa sœur. Il s'abandonne aux remords, au désespoir. Il fuit; ou plutôt on l'embarque, malgré lui... Il périt enfin, et on porte les trois corps d'Ursule, de son frère et de Madame Parangon dans leur pays natal, pour les déposer aux pieds de leurs parents, le père, la mère R.

Tel est le précis du *Paysan-Paysanne pervertis,* ou des *Dangers de la Ville,* titre qui convient mieux encore, et qu'on a mis à l'édition de 1785. Je ne parle pas des lettres admirables que le sujet m'a fournies : ce ne sont pas des beautés à la moderne qui se dé-

tachent, et qu'on peut citer, comme les beaux vers dans les tragédies de *Voltaire;* il faudrait les rapporter entières, pour en donner une juste idée. Il est difficile d'imaginer, lorsqu'on n'a pas lu ce nouvel Ouvrage, à quel points certains détails en sont frappants! Le caractère de Fanchon exprime la vertu même; celui de Gaudet d'Arras est mâle et fort; celui d'Edmond est inconsistant et faible; celui d'Ursule futile, léger, ambitieux, coquet; tous deux ressemblent au grand nombre, et, par conséquent, ce qui leur arrive est dans la possibilité la plus générale.

Pour donner une idée complète de l'Ouvrage, il faudrait en citer des lettres : mais la *Paysanne* étant connue de tout le monde, j'y renvoie, en citant, dans l'édition où la réunion du *Paysan* et de la *Paysanne* est effectuée, les Lettres 56, 57, 73, 86, 91, 109, 137, 150, 198, 200, 294, 305, 307, 312, 313, 320, 321, 322, 330, 333, 352, 365, 375, 376, 377, 379, 389, 391, 393, 394, 395, 396, 398, 400, 403, 404, 406, 409, 420, 461 et 462. C'est aujourd'hui qu'on peut regarder les *Dangers de la Ville* comme un Ouvrage absolument complet, et digne d'être comparé, soit à l'*Héloïse,* soit aux romans de *Richardson*. C'est une vaste production comme la *Pamela,* la *Clarisse,* le *Grandisson* de ce dernier; c'est un livre plein de choses et de chaleur comme l'*Héloïse;* c'est par cet Ouvrage que je puis dire, comme Ovide : *Ad astra ferat*. C'est qu'il n'est pas l'effet du travail, ni le fruit de mon esprit : j'ai vu, j'ai senti, et j'ai rendu; le sentiment seul m'a guidé...

Voici la marche de ce grand Ouvrage, tel qu'il est aujourd'hui disposé. Après avoir abrégé les *Préfaces* des deux Ouvrages, en les fondant ensemble, je réunis également les deux *Avant-propos*. Les lettres du *Paysan* vont seules, jusqu'à la 27me, qui est le 1re qu'écrit Ursule. La 2me de la *Paysanne* est la 36me; puis les 37, 43, 54, 56, 57, 62, 67, 69, 70, 71, 73, 77, 78, 80, 81, 86, 87, 90, 91, 97, 100, 104, 109, 110, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 150, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 178, 179, 180, 181, 184, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 199, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 231, 233, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 264, 267, 268, 269, 274, 287, 289, 290, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 311, 312, 313, 316, 320, 321, 322, 344, 345, 369, 372, 374, 375, 378, 381, 384, 391, 395, 396, 397, 398, 399, 406 et 451, entrent chacune à leur place, pour former, avec les intermédiaires du *Paysan,* dont je passe les chiffres, l'Ouvrage complet des *Dangers de la ville,* composé de 462 lettres, dont je vais donner la Table, qu'on a omise à la fin de l'édition réunie.

Cette Table achèvera de donner une idée complète de ce vaste Ouvrage.

Première partie 1re Estampe : *Edmond aux champs.* Après avoir fondu les deux *Préfaces* du *Paysan* et de la *Paysanne,* on a réuni de même les deux *Avant-propos* de *Pierre,* qui n'en font plus qu'un : *Pierre* y rend compte de tout ce qui a précédé le séjour de son frère et de sa sœur à la ville ; des motifs qui déterminèrent ses bons parents, à y envoyer celui et celle de leurs enfants dont la figure et les dispositions promettaient davantage. Edmond part pour Auxerre ; peu de temps après, il demande Ursule, qui est singulièrement sous sa protection, suivant l'usage de la famille R**. On a trois Estampes dans cet *Avant-propos :* le *Frontispice,* la *Famille R** au village,* et l'*Arrivée d'Edmond à la ville.*

1re Lettre, d'*Edmond.* Son arrivée chez M. Parangon ; Mlle *Manon* se moque de sa façon d'écrire (4me Estampe, p. 22). — 2de Lettre, d'*Edmond.* Il s'ennuie à la ville, et compare ce séjour avec celui des campagnes ; les mauvaises mœurs dont il est témoin, l'étonnent. 25. — 3me Lettre, de *Pierre.* Il encourage son frère, en lui rappelant les motifs qui ont déterminé leurs parents à l'envoyer à la ville. 30. — 4me, d'*Edmond.* Il raconte comme il est malmené par Mlle Manon, qui a ses vues, et commence à parler de la jeune *Tiennette,* cuisinière à la maison. Il se rappelle douloureusement le temps où il était à la campagne. 32. — 5me, d'*Edmond (1er pas vers la perversion.)* De retour de la maison paternelle, il montre de bons sentiments. Il lit *Ovide* (5e Estampe), et attendrit Tiennette *(2e pas).* 44. — 6me, de *Pierre.*

Il montre sa manière de penser, au sujet de la domesticité des villes. — 7me, d'*Edmond.* Il s'accoutume à la ville *(3e pas)*, et commence à persifler sur les degrés de la parenté. 46. — 8me, d'*Edmond.* Après l'avoir humilié, pour l'avilir, on commence à le flatter, et il y prend goût *(4e pas).* Mlle Manon l'admire (6e Estampe), et il parle pour la première fois d'attirer Ursule à la ville. — 9me, de M. *Parangon.* Il découvre à *Gaudet d'Arras* comment il se propose de tromper Edmond, par son moyen, en le lui donnant pour confesseur. 53. — 10me, *Gaudet d'Arras.* Il admire comment on s'y est pris pour subjuguer l'esprit d'Edmond, en l'humiliant. 54. — 11me, de *Pierre.* Il conseille son frère bonnement, et comme un paysan qui ne songe qu'à l'avancement des siens; il l'avoue, en reconnaissant son inexpérience. — 12e, d'*Edmond.* On voit ici combien la ville a déjà porté d'atteinte à ses mœurs. *(5e pas)* (7e Estampe). Il voit son maître caresser Manon *(6e pas).* Il voit une jeune vigneronne à l'*Apport* de Vaux, et en devient amoureux *(7e pas)* (8e Estampe; *8e pas*). Il se bat avec des hommes ivres. 58. — 13me, de *Pierre.* Il commence à s'apercevoir que son frère s'émancipe beaucoup, et il lui fait quelques remontrances, en qualité d'aîné. 69. — 14me, d'*Edmond.* Il est dupe de l'adresse de son maître et de celle de Mlle Manon, qui font passer Tiennette pour cette dernière *(9e pas).* Manon le séduit. Il croit voir Tiennette caressée par M. Parangon *(10e pas).* Il fait connaissance de Gaudet d'Arras

(9e Estampe) : *(11e pas)*. 72. — 15me, de *Gaudet d'Arras*. Il commence à prendre de l'amitié pour Edmond, mais dans la vue de le corrompre, et il stipule ses intérêts avec M. Parangon, 80. — 16me, de *Manon*. Elle répond à la précédente, en fille qui commence à aimer Edmond. 81. — 17me, d'*Edmond*. Il raconte à son frère l'arrivée de Madame Parangon, et l'on entrevoit le commencement de sa passion pour elle *(12e pas)* — [10e Estampe]. 18me, de *Pierre*. Il donne à son frère des conseils d'intérêt, selon la manière de voir des paysans; mais bonnement et sans malice. — 19me, d'*Edmond*. Il répond au reproche d'inconstance dans ses goûts, que lui a a fait son frère; mais en se défendant, il laisse voir un commencement de corruption (*13e pas*). Il aime Madame Parangon; il a du goût pour Manon et pour Edmée Servigné. — 20me, d'*Edmond*. Par le portrait qu'il fait de Gaudet d'Arras, on voit qu'il est dans les principes des gens du monde *(14e pas)*. Une conversation avec Manon *(15e pas)*, et une autre avec Madame Parangon *(16e pas)* marquent à quel point il est déjà séduit. — 21e, d'*Edmond*. Il raconte avec complaisance à son frère, comment on se presse de le marier. Ses sens, excités par la parure de Manon *(17e pas)*, sont le principe de son désir du mariage. Cette fille le veut rendre audacieux, en le caressant elle-même *(18e pas)*. Son maître le mène souper chez Manon; il partage son cœur entre elle et la femme de son maître *(19e pas)* : ce qui n'empêche pas qu'il n'ait des désirs pour

une demoiselle *Baron (20e pas)*. — 22me, de *Pierre*. Ne voyant que l'avantage de son frère, dans tout ce qui se passe, il l'engage à profiter des circonstances, et lui annonce qu'on va mettre Ursule à la ville auprès de lui. — 23me, de *Gaudet d'Arras*. Le séducteur d'Edmond donne à Manon des conseils, pour s'emparer de ce garçon, et il annonce ses vues sur le jeune paysan...

Seconde partie. 11e Estampe, *Ursule enfant*.—24me, d'*Édmond*. Il rend compte à Pierre de l'arrivée de leur sœur Ursule à la ville chez Madame Parangon, qui la reçoit avec tendresse [12e Estampe]. On instruit Ursule de la tromperie que M. Parangon prépare à Edmond; tandis que lui va se livrer à la séduction de la *Circé*, qui, déjà grosse, a envie des raisins de la treille sous laquelle ils sont assis [13e Est.] (Edmond, *21e pas*). En quittant Manon, le Paysan va trouver sa sœur chez Mme *Canon*, qui lui débite des proverbes sur sa situation [14e Est.] — 25me, de *Pierre*. Il marque à son frère, que M. Parangon est venu lui-même chez leurs parents, pour les arrangements du mariage d'Edmond avec Mlle Manon; il montre sa piété filiale. — 26me, de M. *Parangon*. Il rend compte à Manon du succès de ses démarches auprès des parents d'Edmond, pour la marier avec ce jeune homme. — 27me, d'*Ursule*. C'est la 1re de la *Paysanne pervertie;* elle y rend compte de la manière dont elle se trouve à la ville. — 28me, de *Pierre*. Il commence à s'apercevoir du changement des bonnes dispositions de son frère, et

il lui rappelle celles qui leur ont été communes au village. — 29me, d'*Edmond :* Il répond à son frère, qu'il se doute qu'on veut le faire servir à couvrir la grossesse de Manon et les plaisirs de son maître; D'Arras l'aguerrit sur la jalousie *(22e pas)*. — 30me, d'*Edmond*. Il continue, et rend compte à Pierre de la découverte entière qu'il vient de faire des projets de M. Parangon et de sa cousine. — 31me, d'*Edmond*. Il envoie à son frère le récit de Tiennette qui l'instruit [15e Est., *Edmond rêveur;* 16e Est., *Tiennette à l'auberge*] : (E. *23e pas, 24e pas*). — 32me, de *Pierre*. Il mande à Edmond qu'Ursule aime déjà la ville, et que c'est l'élément des femmes (Ursule, *1er pas vers la perversion*). — 33me, d'*Edmond*. Ses principes étant déjà corrompus, il s'accommode de Manon par intérêt, et cache sa honte à son frère (E. *25e pas, 26e pas, 27e pas*) [17 Est. : *Edmond supplié*]. *(28e pas)*. — 34me, de *Manon*. Elle demande au corrupteur la liberté d'être honnête, et l'engage à ne pas ôter tout frein à son mari. — 35me, de *Gaudet d'Arras*. Il avoue qu'il a tout obtenu d'elle, et lui promet d'inculquer à Edmond des sentiments qui puissent la rendre heureuse avec lui et par lui. — 36me, d'*Ursule*. Elle s'ennuie au village, et presse Mme Parangon de l'en retirer; elle tourne en ridicule la manière innocente dont on fait l'amour, etc. (U. *2e pas*.) — 37me, de Mme *Parangon*. Elle redemande Ursule à ses parents, et leur découvre la tromperie qu'on a faite à Edmond. — 38me, d'*Edmond*. Il engage son frère à faire écrire par leurs

parents à la mère de Mlle Manon (E. 29e pas). Il lui envoie la confidence générale de son épouse, afin de tâcher de la disculper. — 39me, du *père R.* Il écrit à Mme Palestine la lettre demandée par Edmond, dans la vue d'avoir un procédé honnête. — 40me, d'*Edmond.* Il montre ici à découvert, en écrivant à son corrupteur, sa nouvelle et dangereuse philosophie (E. 30e pas). — 41me, de *Gaudet d'Arras.* Dans celle-ci, le corrupteur fait son histoire à Edmond, et lui montre la base de ses sentiments pour lui. — 42me, de *Pierre.* Il parle de son mariage avec Fanchon Berthier, et donne à son frère, qu'il croit encore garçon, des conseils sur la manière de se conduire avec les jeunes personnes qu'il connaît à la ville. Lettre incluse du patriarche R., pour inviter Mme Parangon à la noce de son fils Pierre. — 43me, d'*Ursule.* De retour à la ville, elle faire part à Fanchon de tout ce qui lui arrive (U. 3e pas). Elle excuse les écarts de son frère (U. 4e pas). Elle est attaquée par M. Parangon. [5e pas; 18e Estampe. *Ursule à sa première attaque.* U. 6e pas. U. 7e pas.] — 44me, d'*Edmond.* Il écrit à ses parents une lettre, à la nouvelle année, et tourne sa lettre de manière à donner des soupçons de son mariage secret. — 45me, d'*Edmond.* Sa corruption se manifeste par la maxime de son corrupteur, *Il faut jouir,* qu'il adopte (E. 31e pas). Il lui dévoile ensuite le fond de son cœur, et lui avoue qu'il goûte ses principes (E. 32e pas). Il désire Fanchon (33e pas). Ensuite Laure (34e pas). — 46me, d'*Edmond.* Il raconte à son

corrupteur comment il a séduit la petite Laure sa cousine (E. 35e pas). Sa marche. [36e pas; 19e Estampe. *Edmond séducteur.*] — 47me, d'*Edmond.* Il continue de rendre compte de sa conduite à Sacy, pendant les noces de son frère; il se propose de vivre dans l'intimité avec Gaudet d'Arras. — 48me, d'*Edmond.* Il a séduit Laure, et il aime Mme Parangon (37e pas). Il a une occasion de toucher le pied de cette dame. [E. 38e pas; 20e Estampe. *Edmond énivré d'amour.*] Il la voit par un judas. [E. 39e pas; U. 8e pas; 21e Estampe. *Tableau voluptueux.*] (E. 40e pas). — 49me, de *Mme Palestine.* Manon accouchée d'un fils. — 50me, d'*Edmond.* Il encourage sa femme par l'espoir d'une tendresse sans bornes, quoiqu'il vienne de la trahir avec Laure, et qu'il aime Mme Parangon (E. 41e pas). — 51me, de *Manon.* Elle insiste de nouveau, pour demander à Gaudet d'Arras qu'il s'arrête dans l'ouvrage de la perversion d'Edmond. Point de paix pour les méchants!

Troisième partie. 22e Estampe. *Le Crime découvert.* — 52me, d'*Edmond.* Il avoue à Loiseau son mariage avec Mlle Manon, et qu'il goûte les principes de Gaudet d'Arras (E. 42e pas; 43e pas). Il présente sa femme à Mme Parangon [23e Estampe. *Edmond reconciliant*]. Il est tout à Mme Parangon, malgré son mariage (E. 44e pas). — 53me. Il cherche à s'étourdir sur son déshonneur par le raisonnement, et veut faire adopter ses idées à son frère (E. 45e pas; 46e pas). — 54me, d'*Ursule.* Elle commence à

s'apercevoir de l'inclination de Mme Parangon pour son frère, et l'approuve. (U. 9e, 10e, 11e pas). Elle se félicite de sa fraîcheur (12e pas), et des compliments (13e pas). Elle prend garde aux douceurs qu'on lui dit (14e pas), et trouve aimables les hommes de la ville (15e pas). — 55me, de *Pierre*. Il invite Manon à venir avec Edmond à la maison paternelle. — 56me, de *Fanchon*. Elle remontre à Ursule, sur toutes les petites échappées de cette dernière, dans sa lettre, et lui rappelle la rencontre du *Centenaire*, qui fait le sujet du 11e *Frontispice*. Elle lui parle des sentiments de sa bonne mère, qui a dans sa fille Ursule la plus grande confiance, afin de l'encourager par là. — 57me, de *Fanchon*. Elle raconte la manière dont Manon, femme d'Edmond, a été reçue à la maison paternelle : on entrevoit mieux la manière de penser de ces bons paysans, par cette lettre seule, que par un long traité. On y voit le germe qui doit corrompre la sœur et le frère, quoique ce germe, en lui-même, ne soit pas mauvais. Mais son développement, qui est innocent au village, conduit à l'ambition démesurée, lorsque le paysan ou la paysanne est transporté à la ville [24e Estampe. *Manon présentée*]. — 58me, de *Manon*. Elle est si touchée de la bonhomie des parents de son mari, qu'elle veut absolument changer de conduite, et ne plus favoriser M. Parangon. Elle dit ensuite à Gaudet d'Arras une chose bien extraordinaire, sur la cession que son mari peut faire d'elle. — 59me, d'*Edmond*. Il parle avec adresse de la bonne

intelligence qui règne entre Mme Parangon, Ursule et Manon, dans la vue de garder sa sœur, de faire estimer sa femme, et de parler de sa passion secrète pour Mme Parangon. Il guette sa femme [25e Estampe. *Edmond guettant*]. Il excuse la galanterie de Gaudet d'Arras (47e pas). — 60me, de *M. Parangon*. Il était d'accord avec Manon, pour la scène racontée dans la lettre précédenle. — 61me, d'*Edmond*. Bonne amitié que lui porte Mme Parangon, qui ne se doute pas que c'est de l'amour. Edmond ne croit plus à la piété des moines (48e pas). — 62me, d'*Ursule*. Elle raconte à la belle-sœur Fanchon différentes choses, par lesquelles on voit que dès lors elle s'accoutume à voir dans autrui comme excusables des faiblesses dangereuses. Elle supporte avec peine les remontrances de Mme Canon (U. 16e pas). Elle fait un amant à la noce de Loiseau [26e Estampe. *Premier amant*]. (U. 17e pas). Elle désire d'aller à Paris. Edmond baise la main de Mme Parangon (E. 42e pas; U. 48e). Lettre incluse de Gaudet-d'Arras à Edmond. — 63me, de *Pierre*. Il marque à son frère, que son crime avec sa cousine Laurote est découverte [Sujet du *Frontispice de la IIIe Partie*]... — 64me, d'*Edmond*. Il a recours à son corrupteur, et le prie de le secourir. La honte seule lui donne des remords... — 65me, de *Manon*. Elle s'empoisonne, et fait à Gaudet d'Arras les reproches qu'il mérite. Elle aimait Edmond, tout en le trompant [28e Estampe. *Le Désespoir*]... — 66me, de *Gaudet d'Arras*. Il veut la rassurer, et la

conjure de vivre. On voit que Gaudet d'Arras a un bon cœur, gâté par de faux principes. — 67me, d'*Ursule*. Elle se plaint à Fanchon, que Pierre a trop durement écrit, au sujet de la faute d'Edmond avec Laurote. Elle lui détaille ensuite ses adieux à Mme Parangon, en partant pour la capitale, où cette dame l'envoie [29e Estampe. *Les Adieux*]. — 68me, d'*Edmond*. Il montre une véritable douleur de la mort de sa femme; il n'est encore qu'à demi corrompu... — 69me, de *Fanchon*. Elle raconte à Ursule, ce qu'elle ignore, la maladie dangereuse de son frère, et la douleur du père R. en apprenant le crime d'Edmond, qu'il maudit, en le dévouant à la peine méritée. Elle lui fait part des trois lettres incluses : une de Mme *Parangon,* une autre de *Gaudet d'Arras* à *Edmond,* et une troisième des parents de *Laurote,* dictée par *Gaudet d'Arras*. — 70me, de *Mme Parangon*. Elle parle à Ursule plus librement qu'elle ne le devait, de ses sentiments secrets pour Edmond, quoiqu'elle se les déguise à elle-même.

Quatrième partie. 30e Estampe, frontispice: *Ursule descendant du coche*. — 71me, d'*Ursule*. Elle répond aux deux lettres précédentes, et raconte à Mme Parangon, ainsi qu'à Fanchon, son arrivée à Paris, et ses premières aventures (U. 19e pas). Elle vante à Fanchon la douceur de la vie de Paris (U. 20e pas). Elle désire de ne plus dépendre de ses parents (U. 21e pas). Elle se pare avec goût et affectation (U. 22e pas). Elle rencontre Laure, en allant à

l'église [31e Estampe. *Ursule et Laure*]. — 72me, d'*Edmond.* Il rend compte à sa protectrice des derniers moments de Manon, et se rappelle avec reconnaissance ce qu'elle lui a dit de consolant. — 73me, de *Fanchon.* Elle décrit ici la réception d'Edmond à la maison paternelle, après sa convalescence, son séjour, et son départ. [Cette lettre est le chef-d'œuvre de la *Paysanne pervertie*]. 32e Estampe. *Edmond convalescent.* — 74me, d'*Edmond.* Il fait des remontrances vigoureuses à Gaudet d'Arras. — 75me, de *Gaudet d'Arras.* Il pardonne à Edmond ses remontrances emportées; il est trop rusé pour se fâcher. — 76me, d'*Edmond.* Il conte à son frére, comment la mére et la sœur de Manon l'ont fait leur héritier, en prenant le parti du cloître. Edmond parle ensuite de Mme Parangon, de Laure, et du premier amant d'Ursule. — 77me, de *Mme Parangon.* Elle montre son bon cœur, même en découvrant sa faiblesse à Ursule. Elle raconte le retour d'Edmond à Auxerre. Elle termine par un mot de lettre à sa sœur Fanchette... — 78me, de *Gaudet d'Arras.* Il badine sur ce qu'il appelle la *bouderie d'Emond,* et lui montre une vive, une sincére amitié. Il lui annonce la naissance de la petite Laure, dont il aime la mére; mais il laisse l'enfant à la disposition d'Edmond... Il parle ensuite d'Ursule, et commence à montrer ses idées sur elle... — 79me, d'*Edmond.* Il exprime à son frére ses regrets du départ de Mme Parangon, et sa joie du retour de Gaudet d'Arras. Il fait une partie avec les Moines (E. 50e pas). [33e Estampe. *Edmond*

banquetant.] — 80me, d'*Edmond.* Il marque encore ici des sentiments vertueux, en écrivant pour la nouvelle année à ses père et mère. Mais ses expressions sont un effet de l'habitude. — 81me, d'*Ursule.* Elle parle à Fanchon de Mme Parangon, et copie imprudemment un papier secret de cette dame, qu'elle a vu par surprise (U. 23e pas). Elle croit que l'attachement de Mme Parangon pour son frère lui peut être utile à elle-même (U. 24 pas). Elle envoie à sa belle-sœur une lettre du conseiller son premier amant; elle désire cet amant, pour humilier les petits justiciers du pays (U. 25e pas). Elle remarque les hommes qui l'admirent (U. 26e pas) et lit leurs billets (U. 27e pas). Elle les envoie à Fanchon (U. 28e pas). Elle prête l'oreille aux propos qu'ils lui tiennent (U. 29e pas). Elle craint le désespoir d'un page (U. 30e pas). Elle écoute et lit un financier (31e pas), et son style l'amuse (U. 32e pas). Elle favorise adroitement ses admirateurs à l'église. [34e Estampe. *Les Fleurettes.* (U. 33e pas). — 82me, d'*Edmond.* Il se plaint à M. Loiseau de l'éloignement de tous ses amis. Il le félicite de la réconciliation de Mme Loiseau *(Tiennette)* avec ses parents, et sur le bien qu'il pourra faire dans sa place de procureur du roi d'Avallon. Il laisse ensuite voir la manière dont Gaudet d'Arras le mène au vice par un chemin de fleurs (E. 51e pas). [35e Estampe. *Edmond présenté.*] Il est présenté à une coquette. Il copie à son ami une lettre de Mme Parangon. — 83me, de *Gaudet d'Arras.* Prêt à

quitter Edmond, il lui dévoile les coupables motifs de son attachement. — 84me, de *Gaudet d'Arras*. Le Cordelier apprend à Edmond la mort de M. Gaudet d'Arras pére, et commence l'exposition de son dangereux systéme de conduite. Il lui témoigne ensuite, mais d'une maniére enveloppée, l'envie qu'il aurait d'avoir un fils d'Ursule, si Laure ne lui en donne pas. Il cite les galanteries des philosophes de l'Antiquité, etc. — 85me, de *Pierre*. Il annonce à son frére la naissance de son fils, et l'invite à venir en être le parrain. — 86me, de *Fanchon*. Elle annonce la même chose à Ursule, et lui donne de bons avis, en répondant à sa derniére lettre. Elle raconte d'une maniére attachante, comment son fils a été tenu sur les fonts par Edmond et par Christine, frére et sœur, celle-ci au nom d'Ursule, ainsi que par leurs pére et mére. — 87me, d'*Ursule*. Elle continue de rendre compte à Fanchon de sa conduite, qui marque bien de la légéreté! Elle lui communique une lettre d'Edmond; une de leur pére à Mme Parangon, et la réponse de cette dame, plus ample que celle envoyée. Elle sourit à ses admirateurs (U. 34e pas; 35e pas). Elle désire qu'on emploie des moyens efficaces de l'aborder (36e pas). Elle voit un billet d'amour écrit à Mme Parangon, et le copie à sa belle-sœur (37e pas). — 88me, de *Gaudet d'Arras*. Dans cette lettre raisonnée, le séducteur prépare Edmond, par des choses vraies, aux sophismes dangereux de l'incrédulité... — 89me, d'*Edmond*. Il répond en badinant à la philosophie

de son corrupteur; mais il déclare que son esprit est convaincu (E. 52e pas). Il goûte une coquette esprit fort (E. 53e pas). Il doute si la vertu, chez les femmes, contribue à notre félicité (E. 54e pas). Il paraît persuadé que non (E. 55e pas). Il a un rendez-vous, dans lequel il se convainc, dit-il, qu'une coquette l'emporte sur toutes les autres femmes (56e pas). Il retrace son aventure. [36e Estampe. *Edmond et la Coquette.*] (57e et 58e pas). — 90me, d'*Edmond.* Il se permet, dans celle-ci, d'entretenir sa sœur de ses sentiments adultères pour Mme Parangon, et de son goût pour Edmée. Il lui parle ensuite très légèrement d'un tableau de dévotion, qu'il a fait en concurrence avec son maître. — 91me, de *Fanchon.* Elle écrit bonnement à Ursule, au sujet des amours de leur sœur Brigitte, et lui parle de certains bruits contre Edmond, répandus par un clerc de procureur... — 92me, d'*Edmond.* Il pressent son frère sur la manière dont on verra dans la famille son inclination pour la jeune Edmée Servigné. Il copie une lettre d'Ursule, où elle parle en coquette commençante (U. 58e pas). — 93me, de *Pierre.* Il témoigne à Edmond quelque étonnement sur la tournure de ses lettres, et de celle d'Ursule. Il approuve assez l'inclination de son frère pour Edmée, et conseille une démarche d'honnêteté envers Laurette. Il parle ensuite de la cordiale façon de penser de ses père et mère pour leurs enfants. — 94me, d'*Edmond.* Il rend compte à son corrupteur de la marche de la coquette, et lui avoue

qu'il est amoureux d'Edmée Servigné. Il pardonne une demi-perfidie (E. 59e pas). Il s'amuse avec la sœur de la coquette, et se blase ainsi (E. 60e pas). Lettre incluse de la coquette, dans laquelle cette fille se moque de lui. Il devient hypocrite (E. 61e pas). — 95me, d'*Edmond*. Il craint de fâcher Mme Parangon, en épousant Edmée, vers laquelle son goût l'entraîne; car il ne sait pas se rien refuser. — 96me, d'*Edmond*. Il prie Loiseau de le servir auprès de Mme Parangon, pour engager cette dame à voir de bon œil le mariage qu'il projette avec Edmée. Tableau d'une partie de plaisir. [37e Estampe. *Edmond et la fille honnête.*] — 97me, d'*Ursule*. Elle fait connaître, sans en savoir elle-même la cause, que Mme Parangon a eu beaucoup de chagrin de la résolution d'Edmond d'épouser Edmée. Elle se flatte de pouvoir devenir marquise (U. 39e pas). Elle envoie à sa belle-sœur les billets qu'elle a reçus du Marquis, et la réponse qu'elle y a faite (U. 40e pas). Elle est d'intelligence avec lui (U. 41e pas). Elle copie une lettre supposée écrite à Mlle Fanchette, qu'elle laisse dans la persuasion que cette lettre est pour elle (U. 42e pas). Elle reçoit sans scrupule des lettres du Marquis (U. 43e pas). Elle encourage le page (U. 44e pas). Elle badine sur les amours de Brigitte (U. 45e pas). Elle assure que les hommes ne sont pas trompeurs (U. 46e pas). — 98me, d'*Edmond*. On voit par une lettre incluse de Mme Parangon, qu'il envoie à son frère, ce que peut sur une âme honnête l'amour trop écouté; par un autre de

Gaudet d'Arras, les raisons mondaines qui s'opposaient à son mariage avec Edmée. Il se propose de donner les deux sœurs à ses deux frères. — 99me, de *Pierre*. Il marque à son frère combien leurs père et mère sont charmés qu'il songe à établir avantageusement ses frères; mais il ne dissimule pas qu'il tremble pour Edmond lui-même. — 100me, de *Gaudet d'Arras*. Il a vu Mme Parangon, Ursule et Fanchette. Il raille Edmond, mais par finesse, sur son goût pour les grisettes, tandis que Fanchette l'attend. Il traite de beaucoup de choses physiques et morales très bien vues, et finit par marquer à Edmond la plus vive et la plus dangereuse amitié. Il parle ensuite de la comédie, et laisse entrevoir son opinion sur l'effet de nos meilleures pièces. — 101me, d'*Edmond*. Il présente ses frères au père Servigné, pour effectuer leur mariage avec ses filles. Il copie à Pierre une lettre d'Ursule, où elle parle du prochain retour de Mme Parangon à Auxerre. Il se promet d'attendre, sans variations, l'âge d'épouser Fanchette. — 102me, d'*Edmond*. Il ose peindre avec chaleur à Ursule ses sentiments pour Mme Parangon (E. 63e pas). *Le premier baiser* [38e Estampe]. (E. 64e pas). Mot dicté par cette dame pour Ursule; autre pour Fanchette. Il parle à sa sœur du Marquis de S***.

Second volume : *Cinquième Partie*. Frontispice. 39e Estampe. *Edmond dans les bras de la Perversion*. — 103me, d'*Edmond*. Il se vante à Gaudet d'Arras d'avoir des plaisirs plus piquants que ceux dont il lui parle dans la 100me. Il lui pardonne sa liaison

avec Laure (65e pas). Il excuse également la coquetterie de Madelon Baron (E. 66e pas). Il a du goût pour une autre coquette (67e pas). Il lui rend compte à lui-même de ses démarches pour empêcher le mariage d'Edmée avec lui Edmond; il cède cette fille à son frère [40e Estampe. *Edmond cédant Edmée*]. — 104me, d'*Ursule*. Elle montre à sa belle-sœur une ambition démesurée (U. 47e pas). Elle loue l'amour de son frère pour Mme Parangon (U. 48e pas). Elle est flattée de la scène qu'occasionna sa beauté, en présence du Marquis (U. 49e pas). Elle goûte les avis de Gaudet d'Arras (U. 50e pas). — 105me, d'*Edmond*. Il rend compte à son frère aîné d'un entretien qu'il a eu sur son mariage et sur les femmes, avec Gaudet d'Arras; ce dernier attribue ses vices à son état. Leur entretien a été écouté par Mme Parangon, qui en dit son avis à Edmond en particulier. Elle lui exprime ses craintes au sujet de Gaudet d'Arras. — 106me, d'*Edmond*. Il se plaint à Gaudet d'Arras de son prompt départ. Il lui parle d'Edmée, et lui soutient qu'il est également inconcevable, que Colette C** soit Mme Parangon, et qu'un ami comme Gaudet d'Arras soit athée. — 107me, d'*Edmond*. Il fait à son frère le récit de la manière dont leurs parents ont été reçus par le père Servigné [41e Estampe, *Les Bonnes gens*]. Il regrette la main d'Edmée. — 108me, de *Fanchon*. Elle loue Ursule, faute d'expérience, sur son ambition, qu'elle nomme solidité. Elle lui fait ensuite un détail bien circonstancié, comme c'est l'usage des

femmes, de ce qui s'est passé à la maison paternelle avant les mariages de Georget et de Bertrand avec les deux sœurs, et de tout ce qui les a suivis. — 109me, d'*Ursule*. Elle conçoit de grandes espérances de ce qui devait l'épouvanter. Elle a parlé au Marquis de S** (U. 51e pas). [42e Estampe, *Ursule et le Marquis*]. Elle écrit à Catherine et à Edmée. — 110me, d'*Edmond*. Il montre ses dispositions, relativement à Mme Parangon. Il voudrait la séduire, même par la magie (E. 68e pas). 111me. Il parle des amours de ses sœurs et d'un frère au village, etc. — 112me, de *Gaudet d'Arras*. Il félicite Edmond de ses desseins sur Mme Parangon, et il l'engage à les mettre en exécution, par la peinture des délices de l'amour avec une jolie prude. — 113me, d'*Edmond*. Il a mis en usage les conseils de Gaudet d'Arras, et prend une liberté avec Mme Parangon (E. 69e pas). [43e Estampe, *Edmond entreprenant*]. L'audacieux veut s'excuser à cette dame, et le fait mal. — 114me. Elle veut lui répondre avec fermeté; mais son amour perce, et va jusqu'au dévouement. — 115me. Il réplique à Mme Parangon, et marque un repentir qui la tranquillise. — 116me, d'*Edmond*. Il s'est rendu criminel; il en est au désespoir, et maudit son corrupteur, qui l'a conseillé... — 117me, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à Edmond avec l'assurance d'un homme qui connaît parfaitement le cœur humain; il refroidit sa passion par le raisonnement; il emploie jusqu'à la religion, pour étouffer le remords. — 118me, d'*Edmond*. Il rend compte à

son corrupteur de la manière dont il a commis son attentat : c'est un exemple terrible pour les femmes vertueuses, qui ressentent une passion involontaire (E. 70e, 71e pas). [44e Estampe, *L'Attentat*]. 119me, d'*Ursule*. Elle marque à Fanchon, qu'elle est effrayée du silence qui règne autour d'elle. Elle fait un songe funeste, qui semble lui annoncer ses malheurs. — 120me, de *Mme Parangon*. Elle parle obscurément à Ursule de l'attentat de son frère Edmond. — 121me, d'*Edmond*. Il témoigne à sa sœur qu'il est bourrelé de remords. — 122me, de *Gaudet d'Arras*. Il a l'air de donner avis à Ursule du péril qu'il va causer. — 123me, de *Laure*. Elle fait avec sa cousine le même personnage que Gaudet d'Arras. — 124me, de *Mme Canon*. Ursule est enlevée; la vieille dame, effrayée, en donne avis à Mme Parangon. [45e Estampe, *Ursule enlevée*.]

Sixième Partie. 46e Estampe; *Ursule chez son ravisseur*. — 125me, du *Marquis*. Il fait des soumissions à Ursule, après l'avoir violentée. — 126me, d'*Edmond*. Il écrit à Gaudet d'Arras, qu'il part la rage dans l'âme, pour courir venger sa sœur Ursule. — 127me, d'*Ursule*. Elle réclame le secours de la perfide Laure. — 128me, de *Gaudet d'Arras*. Il découvre à Laure, sa complice, ses projets sur Ursule, dont il a conseillé et favorisé le rapt. — 129me, de *Gaudet d'Arras*. Il lui apprend qu'Ursule n'est plus avec le Marquis; il paraît qu'il l'a tirée de ses mains, dès qu'il l'a voulu. 130me, d'*Edmond*. Il rend compte à Pierre des arrangements qu'a faits Gaudet d'Arras

à l'avantage d'Ursule, avec la famille du ravisseur. — 131me, d'*Ursule*. On lui fait écrire au Marquis, pour le refuser. — 132me, d'*Ursule*. Elle fait à Laure le récit de son enlèvement. [47e Estampe, *Ursule violentée*.] — 133me, de *Gaudet d'Arras*. Il veut calmer Edmond, qui ne respire que vengeance, par la considération des avantages que peut lui procurer le malheur pallié d'Ursule. — 134me, d'*Ursule*. Elle raconte à Fanchon son malheur, avec plus de détails que dans sa lettre à Laure. [43e Estampe, *le faux Mariage*.] Elle lui fait part des aveux de Mme Parangon, et de ce qu'elle lui a dit à ce sujet, en lui conseillant de l'indulgence pour Edmond. — 135me, de *Pierre*. Il raconte à Edmond l'arrivée et la réception d'Ursule à la maison paternelle. — 136me, de *Laure*. Elle demande à Fanchon des détails sur ce qui se passe à Sacy, après l'arrivée d'Ursule. — 137me, de *Fanchon*. Elle rend compte à Laure de tout ce qui s'est passé, lors de l'arrivée d'Ursule. [49e Estampe, *Ursule dans les bras de sa mère*]. Elle lui parle du désir qu'on aurait de marier Edmond à Mlle Fanchette — 138me, de *Gaudet d'Arras*. Il empêche Edmond, par des motifs plausibles, de songer à un honnête mariage avec la jeune sœur de Mme Parangon. — 139me, d'*Edmond*. Il paraît transporté de joie de la grossesse de Mme Parangon, dont Gaudet d'Arras lui a dit un mot dans la lettre précédente.

Septième Partie. Frontispice : *Les Embarras de Paris*. — 140me, d'*Edmond*. Il parle à ses père et mère du changement qui s'est fait dans sa position,

et semble s'en applaudir. Ensuite il fait à son frère le tableau du tumulte de la vie de Paris. — 141me, d'*Ursule*. Elle s'ennuie du ton qui règne dans la maison paternelle. L'intérêt la console de son enlèvement. (U. 53-54e pas). — 142me, d'*Edmond*. Il approuve les dispositions de sa sœur; mais il fait entendre qu'il ne peut les seconder en ce moment, à cause de son duel, dont il parle à mots couverts. — 143me, d'*Ursule*. Elle a compris ce qu'Edmond dit de son duel projeté; elle veut l'en détourner, en flattant son penchant pour Mme Parangon. — 144me, de *Gaudet d'Arras*. Il veut détourner Edmond de ses idées sanguinaires, par une définition vraie du duel, et le tableau de ses suites. — 145me, de *Laure*. Elle annonce à Gaudet d'Arras le duel d'Edmond. [51e Estampe, *Edmond vengeur*]. — 146me, de *Mme Parangon*. Elle exprime à Edmond toute son inquiétude sur son duel, et laisse voir par là quelle est sa faiblesse pour lui. — 147me, d'*Ursule*. Elle raconte à sa belle-sœur le duel d'Edmond, et dévoile ses sentiments en faveur du Marquis. — 148me, d'*Ursule*. Elle écrit à Fanchon de rassurer leurs parents, au sujet d'Edmond, le Marquis allant beaucoup mieux. — 149me, d'*Edmond*. Il écrit lui-même à Pierre, et lui rend compte des suites de son duel; il lui parle des affaires d'Ursule, que le Marquis veut épouser. — 150me, de *Fanchon*. Elle expose, dans cette lettre à Ursule, la manière de penser de leurs parents sur le courage d'Edmond, que la bonne Fanchon elle-même paraît approuver dans sa ven-

geance. Elle approuve aussi en partie Gaudet d'Arras dans les avis mondains qu'il donne à Edmond : ce qui montre combien ce corrupteur était séduisant pour les âmes simples et bonnes. — 151me, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend, dans cette longue lettre, d'anéantir les preuves de la Religion Chrétienne. Ce qui n'est pas difficile : cette absurde Religion n'en a pas. — 153me, de *Mme Parangon*. Étant inquiète du silence d'Edmond, elle l'invite à la voir, pour combattre le système de Gaudet d'Arras. — 154me, de *Mme Parangon*. Elle entreprend de répondre à Gaudet d'Arras, pour préserver Edmond : mais, hélas! elle est trop faible contre le corrupteur! — 155me, d'*Edmond*. Il laisse entrevoir la fluctuabilité de son esprit, même en paraissant goûter la lettre de Mme Parangon. Il convient que Gaudet d'Arras le subjugue par son ton imposant et la force de ses raisons (E. 72e pas). Sa situation le fatigue (73e pas), parce qu'il est indifférent pour tout, excepté pour le plaisir (74e pas). Il vante les agréments de Paris, et se plaint de sa pauvreté (E. 75e pas). — 156me, de *Gaudet d'Arras*. Par une manière bien dangereuse d'applaudir au vice, il ne répond aux plaintes d'Edmond, qu'en lui offrant sa bourse; et comme tous les vices ne vont pas à son but, il prémunit son élève contre le jeu. — 157me, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend de faire partager à Ursule la perversion de son frère, en lui faisant parvenir une lettre de controverse. Il lui expose ensuite son plan pour elle-même; il lui fait goûter un dé-

vouement absolu pour son frère, comme le plus sûr moyen de faire son bonheur personnel. — 158me, d'*Ursule*. Elle témoigne au séducteur de la confiance, dans le genre de celle qu'ont les dévotes pour un directeur (U. 56e pas). Elle donne dans la duplicité conseillée par Gaudet d'Arras (U. 57 pas). Elle n'a cependant pas goûté les lettres de controverse; mais c'est par futilité de caractère. — 159me, d'*Ursule*. Elle approuve la maxime d'être fausse avec les hommes (U. 59e pas); etc. — 160me, de *Laure*. Elle écrit à Ursule, sous la dictée de Gaudet d'Arras, et loue la prétendue finesse de la jeune paysanne. Portrait du séducteur fait par lui-même, afin de subjuguer Ursule davantage, en l'intimidant.

Huitième Partie. Frontispice, 52e Est. *Ursule accouchée*. — 161me, de *Laure*. Elle apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule a un fils, et l'engage à l'empêcher de le nourrir... — 162e, de *Gaudet d'Arras*. Dans cette réponse à Laure, destinée pour être montrée à Ursule, il détaille avec art les raisons qui doivent empêcher celle-ci de nourrir. — 163e, de *Mme Parangon*. Elle conseille tout le contraire de Gaudet d'Arras. — 164me, d'*Edmond*. Il annonce à Pierre, qu'Ursule est accouchée d'un fils. Il parle ensuite de ses progrès, et dit que la ville est son élément (E. 75e pas). Il désire tous les Objets aimables qui frappent ses regards (E. 76e pas). Il dédaigne la vie de village (E. 77e pas). — 165me, d'*Edmond*. Il se plaint à Gaudet d'Arras, de ce qu'on lui cache l'existence d'une fille qu'a eue Mme Parangon. —

166me, d'*Ursule*. Elle témoigne à sa cousine Laure, qu'elle désire d'épouser le Marquis, et se plaint de ce que Gaudet d'Arras semble s'y opposer. Elle se propose d'exciter la jalousie du premier (U. 60e pas). — 167me, de *Laure*. Elle répond à Ursule, de concert avec Gaudet d'Arras, et lui conseille une finesse dangereuse... — 168me, d'*Ursule*. Elle raconte à Mme Parangon, comment, pour se faire valoir, prévenir le mépris et les reproches à venir, elle a feint de refuser le Marquis, qu'elle désire d'épouser. Mais elle ignore que Gaudet d'Arras laisse faire les propositions, quand il est sûr que son adresse doit les faire échouer. — 169me, de *Gaudet d'Arras*. Il feint de plaider le pour et le contre, en écrivant au père du Marquis, afin de gagner sa confiance, et de faire manquer le mariage d'Ursule; il fait ensuite entendre au Comte, qu'il serait aussi juste qu'honorable pour sa maison, de rendre au frère ce qu'on ôterait à la sœur en importance. — 170me, du *Comte*. Il consent à la proposition de Gaudet d'Arras, d'avancer le frère aux dépens de la sœur. — 171me, de *Gaudet d'Arras*. Il découvre ici au Comte la manière rusée dont il a engagé Ursule à refuser le Marquis. — 172me, de *Laure*. Elle engage encore Ursule de refuser, sous prétexte d'enflammer le Marquis; elle interprète un billet de Mme Parangon. — 173me, d'*Ursule*. Elle confie à Mme Parangon, qu'elle a des doutes sur les motifs de Gaudet d'Arras et de Laure, pour l'engager à refuser le Marquis. — 174me, de *Mme Paran-*

gon. Elle insiste pour qu'Ursule accepte la main du Marquis, sans aucune finesse. — 175me, d'*Edmond*, Le jeune paysan, à qui Gaudet d'Arras ne confie pas son secret, blâme Ursule, en écrivant à Pierre sur le refus qu'elle a fait du Marquis, conformément aux perfides conseils de Laure. Il parle ensuite à son frère aîné des *Spectacles* de Paris, et paraît envier le sort des comédiens (E. 78e pas). — 176me, d'*Edmond*. Il craint qu'Ursule ne soit la dupe de son refus simulé. Il continue de faire à Pierre le détail des Spectacles. Il désire une actrice (E. 79e pas). — 177me de *Laure*. Elle tremble que le mariage d'Ursule avec le Marquis ne se fasse! elle dévoile le motif principal de sa jalousie, l'orgueil de la famille R., surtout celui de l'ambitieuse et belle Ursule. — 178me, de *Gaudet d'Arras*. Le séducteur répond à Laure, par l'exposition d'un moyen digne de lui : c'est de rendre Ursule amoureuse d'un Beau, sans mœurs et sans éducation. — 179me, d'*Ursule*. Elle découvre elle-même ici quelle a été l'adresse de Gaudet d'Arras, pour lui faire refuser le Marquis. Elle parle ensuite à Laure de bals et de divertissements dangereux; elle approuve qu'une fille trompe des surveillants maussades (U. 63e pas), et désire d'avoir ce bonheur (U. 64e pas). — 180me, de *Laure*. Elle annonce à Gaudet d'Arras qu'Ursule donne dans le piége adroit qu'il lui a tendu. — 181me, de *Gaudet d'Arras*. Il détaille à Laure tous ses projets, et se félicite d'avoir fait manquer le mariage d'Ursule, par le moyen de *Lagouache*. — 182me,

d'*Edmond*. Il est au désespoir de ce que le mariage de sa sœur avec le Marquis est manqué. Il n'en parle pas moins ensuite de la *Comédie* et de l'*Opéra*. Il soupe chez une actrice, avec son corrupteur (E. 80e pas). — 183me, de *Pierre*. Il fait à Edmond de fraternelles remontrances, et lui renvoie une lettre, qui montre quelles parties le jeune paysan faisait à Paris. [53e Estampe, *Edmond en partie de plaisir*]. — 184me, de *Laure*. Elle marque à Gaudet d'Arras, combien il a réussi, par le moyen de son Lagouache, qui a fait oublier à Ursule jusqu'à son fils et à son ambition. [54e Est., *Ursule cédant son fils*]. — 185-186mes, d'*Edmond*. Il écrit à Pierre la prétendue mort du fils d'Ursule, et que le Marquis s'est retiré; mais il ignore que c'est par l'adresse de Gaudet d'Arras. — 187me, d'*Edmond*. Il recommande à Gaudet d'Arras de faire ce que celui-ci empêche, le mariage d'Ursule avec le Conseiller... Il lui parle ensuite de ses occupations, et lui confie qu'il a peint le nu sur Ursule et Mlle Fanchette, tandis qu'elles étaient au bain. [E. 80-81e, pas. 55e Estampe. *Edmond dessinant le nu.*] Il a été chez des prostituées avec N·ég·ret. (E. 83e pas). Il goûte les caresses de ces malheureuses. (E. 84e pas). — 188me, de *Gaudet d'Arras*. Il entreprend de détruire dans le cœur et l'esprit d'Ursule, la chasteté, la pudeur, et toutes les vertus. — 189me, d'*Ursule*. Elle exprime ici à Mme Parangon, pour la dernière fois, les sentiments honnêtes que lui donna son éducation. Dans l'incluse, qui est pour Fanchon, Ursule fait un

détail de sa conduite avec le Marquis, dont elle apprend le mariage. — 190me, de *Gaudet d'Arras.* Il découvre ici qu'il a engagé le Conseiller à se retirer : il laisse entrevoir à Laure, qu'il désire qu'Ursule soit entretenue par le Marquis. — 191me, de *Gaudet d'Arras.* Il console Edmond des mariages manqués de sa sœur; il lui parle ensuite raisonnablement contre la débauche et la prostitution. — 192me, de *Laure.* Elle fait à Ursule des remontrances trompeuses, au sujet de Lagouache. — 193me, d'*Ursule.* Elle avoue à Laure sa folle passion pour un vaurien, et menace de tout braver, si on la contrarie. (U. 65e pas). — 194me, de *Laure.* Parvenue à son but, d'entêter Ursule pour Lagouache, elle cherche à l'avilir, en lui montrant toute la turpitude de son choix. — 195me, d'*Edmond.* Il instruit Pierre de tout ce qui s'est passé au sujet d'Ursule, qui n'est épousée ni par le Marquis, ni par le Conseiller. Il parle ensuite de la morale des Grands corrompus, et la goûte. (E. 85e pas). Il fait entendre que le Marquis veut donner à Ursule une certaine célébrité dans le monde. — 196me, d'*Ursule.* Elle écrit à Lagouache, qu'elle est pour lui, contre tout le monde. Elle a succombé. (U. 66e pas). — 197me, [56e Estampe, *Edmond à la toilette de la Marquise*]. Il consent que le Marquis voie Ursule, tandis que lui-même est avec la Marquise. (E. 86e pas). Il courtise celle-ci (87e pas). Il s'en croit aimé (88e pas). Il la peint nue (89e pas). Il apprend par une femme de chambre, qu'il est bien dans l'esprit de la

Marquise (90e pas). Il se promet de venger sa sœur, en cultivant la tendresse de la Marquise (91e pas). Il approuve qu'Ursule donne dans la haute galanterie (92e pas). — 198me, de *Gaudet d'Arras*. Il félicite Edmond du degré de perversion auquel il est parvenu, et l'engage à tirer parti des faveurs de la Marquise. Il place dans cette lettre la *Juvénale* intitulée *Les Bulles de savon*. Une seconde, titrée *L'Inégalité*. Puis une troisième, *La Vérité*. Une quatrième, *La Satire*. Enfin, une cinquième, dont le sujet est *La Mort*. Ces cinq morceaux sont très philosophiques, et Gaudet d'Arras n'y est corrupteur que par occasion. — 199me, d'*Ursule*. Elle tâche de gagner Fanchon, au sujet de Lagouache; elle laisse entrevoir qu'elle écoute les galanteries du Marquis (U. 67e pas). — 200me, de *Fanchon*. Elle a des craintes, occasionnées par la position d'Ursule, et les sentiments qu'elle montre dans ses lettres. Elle lui notifie que leurs parents ne veulent pas entendre parler de Lagouache, et fait un tableau touchant des inquiétudes du père Rameau. — 201me, de *Pierre*. Il exprime à Edmond ses craintes sur sa conduite, et il s'attendrit sur les dangers que court son frère. — 202me, d'*Ursule*. Elle annonce à Lagouache, qu'il n'est pas accepté par les parents R..., et qu'il peut l'enlever. — 203me, d'*Ursule*. Elle feint de demander conseil à Laure, ignorant qu'elle donne dans le piège que celle-ci lui a tendu. — 204me, de *Laure*. Elle conseille Ursule d'après les projets de Gaudet d'Arras, et l'engage à se faire en-

lever par Lagouache. — 205me, de *Laure*. Elle fait part à Gaudet d'Arras de la folle démarche qu'Ursule va faire, et craint que cela ne nuise au projet qu'a le corrupteur, de voir la jeune paysanne entretenue par le Marquis. — 206me, de *Gaudet d'Arras*. Son intention n'est pas qu'Ursule soit enlevée par Lagouache, mais seulement qu'elle consente à l'être. — 207me, de *Gaudet d'Arras*. Il conseille à Edmond de parler durement à Ursule, afin qu'elle lui résiste; il propose de sacrifier Ursule par Lagouache, afin d'avilir cette jeune fille, et de la disposer par là aux propositions du Marquis. Il parle ensuite de Mme Parangon, et de la petite Edmée-Colette. — 208me, de *Gaudet d'Arras*. Il met en œuvre Lagouache, et lui prescrit sa conduite. — 209me, d'*Ursule*. Elle donne rendez-vous à Lagouache pour l'enlever. — 210me, de *Lagouache*. Il répond à Ursule avec impertinence; Laure fait tenir cette lettre à Ursule, en se moquant du style et de l'orthographe. — 211me, de *Lagouache*. Il découvre à Pastourel, son ami, toute sa bassesse et sa poltronnerie. — 212me, de *Laure*. Elle avertit Gaudet d'Arras qu'Ursule et Lagouache sont ensemble; mais on voit qu'elle ne sait pas tous les desseins du corrupteur. — 213me, d'*Edmond*. Il écrit à Gaudet d'Arras qu'Ursule s'est fait enlever; il convient qu'il a consenti qu'elle écoutât les galanteries du Marquis. (E. 93e pas). — 214me, de *Gaudet d'Arras*. Il instruit le Marquis de la fuite d'Ursule avec Lagouache, et l'excite à profiter de cette escapade d'Ursule pour la réduire à l'état de fille entretenue.

Troisième volume : *Neuvième Partie.* 57e Estampe. *Ursule volontairement enlevée.* — 215me, d'*Ursule.* Elle fait à Laure le récit de sa fuite et de son séjour avec Lagouache [58e Est., *Ursule aux prises*]. Elle avoue une faiblesse (U. 71e pas), et que Lagouache tient avec elle la conduite la plus inconcevable par son insolence. — 216me, de *Gaudet d'Arras.* Il répond à la 213e d'Edmond par des lieux communs sur les suites qu'a une première atteinte portée à la vertu des femmes ; il lui conseille de persister dans sa criminelle passion pour la Marquise. — 217me, de *Laure.* Elle apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule est de retour chez elle, et qu'elle a dépouillé Lagouache de tout ce qui meublait l'appartement. — 218me, de *Gaudet d'Arras.* Il emploie Laure pour achever de perdre Ursule, et triomphe de la douleur de Mme Parangon. — 219me, d'*Ursule.* Elle fait à Gaudet d'Arras un récit encore plus circonstancié qu'à Laure de tout ce qui s'est passé avec son Lagouache. Elle dit qu'elle connaît tous les desseins du corrupteur, et les approuve (U. 72e pas). Elle surprend une lettre de Lagouache qui le démasque. Elle prête l'oreille aux propositions du Marquis (U. 73e pas). [59e Est. *Ursule revenant à Edmond*]. Elle pense, d'après son corrupteur, qu'on peut justifier tous les abus (U. 74e pas). Elle est entretenue (U. 75e pas). — 220me, d'*Edmond* (réplique à la 216me). Il se plaint à Gaudet d'Arras, qu'il a traité trop légèrement le sujet des écarts de sa sœur ; il consent qu'Ursule ne retourne pas avec Mme Ca-

non (E. 94e pas). [60e Estampe, *le Fat puni*]. Il veut braver les préjugés, en sacrifiant la délicatesse (E. 95e pas). Il flatte le portrait du Marquis, pour qu'il plaise à Ursule (E. 96e pas). Il avoue que sa sœur devient complaisante pour le Marquis (E. 97e pas); et il approuve que ce dernier la destine au théâtre (E. 98e pas). — 221me, de *Gaudet d'Arras* (réponse à la 219me). Le Séducteur ne veut pas le libertinage crapuleux, mais une perversion raisonnée, afin de faire servir les écarts de la sœur à l'avancement du frère. — 222me, d'*Ursule*. Elle se réjouit de ce que la passion d'Edmond pour la Marquise l'absorbe tout entier (U. 76e pas). — 223me, d'*Ursule*. Elle quête l'amitié de la Marquise, en lui offrant de traiter le Marquis comme sa femme le voudra. — 224e, de la *Marquise*. Elle répond à l'impudente lettre d'Ursule d'une manière conforme aux propositions de la jeune paysanne. — 225e, d'*Ursule*. Elle offre à la Marquise de partager avec elle les présents du Marquis; elle favorise ses rivaux (U. 78-79e pas). — 226me, de la *Marquise*. Elle accepte la honteuse proposition de partager les dépouilles de son mari. — 227e, d'*Ursule*. Elle effectue ses coupables promesses à la Marquise (U. 80e pas). — 228me, de la *Marquise*. Elle donne un rendez-vous à Ursule. — 229me, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras une aventure nocturne avec la prétendue soubrette de la Marquise (E. 98e pas). [61e Estampe, *le Rendez-vous nocturne*]. — 230e, de *Gaudet d'Arras*. Il devine la vérité, au sujet de l'aventure d'Edmond; et il lui

conseille de surveiller Ursule, non pour s'opposer à ses égarements, mais pour les rendre plus courts. — 231me, d'*Ursule*. Elle fait confidence de tous ses écarts à Gaudet d'Arras (U. 81e pas). Elle promet au Marquis de le dédommager en particulier de la contrainte publique (U. 82e pas). Elle favorise la passion d'Edmond pour la Marquise (U. 83e pas). Elle affecte d'aimer le Marquis (U. 84e pas). Elle loue l'audace d'Edmond avec la Marquise (U. 85e pas). Elle se trouve les talents d'une baladine (U. 86e pas). [62e Estampe, *Ursule danseuse,* 87e pas]. — 232me, d'*Edmond*. Par ce fragment, il apprend à Gaudet d'Arras qu'Ursule a dansé à une répétition de l'Opéra. Il a des vues criminelles au sujet d'Ursule (E. 99-100e pas). — 233me, de Gaudet d'Arras. Il exhorte Ursule à braver la délicatesse de l'amour. Il parle raisonnablement en apparence contre les Spectacles, et les tourne en ridicule. Ensuite il lui compose sa bibliothèque. Enfin, il tâche de la mettre au-dessus de tout ce qu'il nomme les préjugés. — 234me, d'*Edmond*. Il annonce à Gaudet d'Arras qu'il a triomphé de la Marquise; mais son bonheur est empoisonné : *il est heureux, et n'est pas content!*... Ursule, devenue plus hardie que lui, dissipe ses remords (E. 101e pas). — 235me, de *Gaudet d'Arras*. Il fait le portrait de petits-maîtres, pour préserver Edmond de ce travers. — 236e, de la *Marquise*. Elle s'excuse impérieusement à Edmond de ses infidélités. — 237e, d'*Edmond*. Il apprend avec mortification à Gaudet d'Arras que la Marquise lui a donné

le plus vil des rivaux, qu'il a puni (E. 102e pas). [62e Estampe, *Edmond à la Marquise infidèle.*] Ursule veut les réconcilier (U. 89e pas). Edmond rampe en conséquence (E. 103e pas). Ursule se perd. — 238me, de Mme *Canon.* Elle rend compte à Mme Parangon, dans son style burlesquement naïf, des écarts d'Ursule et d'Edmond. — 239me, de Mme *Parangon.* Elle veut tâcher de toucher le cœur d'Ursule; mais il est trop tard! — 240me, de *Gaudet d'Arras.* Il donne à Ursule d'abominables conseils, mais bons à sa manière, et il achève de la corrompre.

Dixième Partie. Frontispice : *Ursule imprudente.* — 241me, d'*Ursule.* Elle se montre à Laure tout à fait corrompue; car elle raisonne le vice (U. 90-91-92-93-94-95-96-97-98-99e pas). — 242me, de *Laure.* Elle annonce à Ursule l'arrivée de Gaudet d'Arras, et lui fait entendre qu'elle ne doit pas être cruelle; l'excès de dépravation empêche la jalousie et l'endort. — 243me, d'*Ursule.* Elle entretient Laure de leurs effrayants écarts. [65e Estampe, *Ursule séduisant son séducteur.* U. 100e p.] Elle est aisée dans le vice (U. 101-102-103e pas). Lettre incluse de Gaudet d'Arras. Excès d'impudence (U. 104e pas). Elle raffine la débauche (U. 105-106-107e pas). Corruption horrible avec Edmond (U. 108-109e pas). Elle en aurait voulu au corrupteur, s'il n'avait pas joui de son ouvrage (U. 110-111e pas). Elle se plaît à voir la passion impuissante et les grincements de dents de luxure, que ses appas, son goût exquis, et ses attouchements savants, excitent dans un vieillard

débauché. Elle lui accorde une infamie [*ıɒ dǝpǝɹɐsʇıǝ* (U. 113e pas). Pis encore (U. 114e pas). Edmond la loue (E. 104e pas). [Ursule a déjà surpassé son frère de dix pas]. Ursule se vend (115e pas). Edmond profite de la prostitution de sa sœur (E. 105e pas). Ursule aime le vice et l'avoue (U. 116e pas). Elle affiche le libertinage, et le met en principes (U. 117e pas). Elle préfère son état à celui d'épouse légitime du Marquis (U. 118e pas). Elle loue Gaudet d'Arras de l'avoir pervertie (U. 119e pas). Elle devient une Messaline (120e pas). Elle ose dire qu'elle doit plus à son corrupteur qu'à ses bons parents (U. 121e pas). — 244me, de *Laure*. Elle rend à Ursule confidence pour confidence, et lui détaille ses échappées à Gaudet d'Arras. Lettre incluse qu'elle écrit au dernier, pour lui annoncer une infidélité. — 245me, d'*Ursule*. Elle expose à Gaudet d'Arras son art pour le libertinage. Elle le regrette pour ses coupables plaisirs (U. 122e pas). Elle prodigue l'or pour ses fantaisies (123e pas). Elle se targue de ses impudicités (U. 124e pas). Elle détaille la luxuriosité de ses meubles (U. 125e pas). Effet de ses glaces (U. 126e pas). Elle désire la corruption de Mme Parangon (U. 127e pas). Elle se varie pour ses amants, afin d'augmenter leur criminelle volupté (U. 128e pas). Elle aspire au mépris d'un Grand, et ne veut passer à ses yeux que pour une libertine, de peur qu'une passion de la part de ce prince ne la gênât (U. 129e pas). — 246me, de *Gaudet d'Arras*. Après avoir décrié le théâtre, il en parle ici d'après ses véritables

sentiments, qui sont d'approuver tout relâchement à la morale; il dit un mot vrai, en désapprouvant les *Rosières.* — 247me, d'*Edmond.* Il fait à Gaudet d'Arras des reproches mérités de sa conduite avec Ursule. — 248me, d'*Edmond.* Il est effrayé de la conduite de sa sœur, et la recommande à Mme Parangon. — 249me, d'*Ursule.* Elle se plaint à Laure des remontrances d'Edmond, et montre la pensée d'un crime horrible (U. 130e pas). Elle se livre à un brutal (131e pas). Elle conseille à Laure d'avoir des maîtres pour la produire (U. 132e pas). — 250e, de *Laure.* Étonnée du libertinage d'Ursule, elle l'en raille. — 251me, d'*Ursule.* Elle répond à la 246e de Gaudet d'Arras, et découvre toute la corruption de son cœur (U. *avant-dernier pas*). Elle raille la vertu et la douleur de Mme Parangon; elle tente de faire violer Fanchette (U. *pervertie*). — 252me, de *Gaudet d'Arras.* La corruption d'Ursule étonne son corrupteur; il lui communique une lettre d'Edmond. — 253e, d'*Ursule.* Elle annonce à son corrupteur une chose horrible (E. et U., *dernier pas*). [66e Est., *Edmond succombant.*] Détails criminels... Lettre de Mme Parangon, qu'Ursule intercepte. — 254me, d'*Ursule.* Elle fait part à Laure de ses projets de luxure et d'ingratitude envers Mme Parangon. — 255me, d'*Ursule.* Elle raconte un tour qu'elle a joué à l'*Italien* [67e Est., *La Négresse et l'Italien*]. — 256me, d'*Ursule.* Elle explique à Gaudet d'Arras comment elle est parvenue à faire taire le remords, et raconte comment elle s'est fait encataloguer à l'Opéra; en-

suite elle fait l'esprit fort. — 257me, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Laure l'arrivée de Mme Parangon, et badine sur la perte d'Ursule. — 258me, de *Laure*. Elle craint pour Ursule, et marque à Gaudet d'Arras que sa cousine va trop loin. — 259me, de *Gaudet d'Arras*. Il confie à Laure qu'il est instruit des desseins de l'Italien, mais il ne croit pas qu'il ose les exécuter, et il néglige un avis utile. — 260me, de *Gaudet d'Arras*. Il met de la finesse dans la visite qu'il doit rendre à Ursule, et pendant qu'il lui donne des avis corrupteurs, elle tombe dans l'abîme. — 261me, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à la 256me : il paraît se rétracter de tous ses mauvais avis; il dit à Ursule qu'elle a été trop loin; nouveau *La Harpe,* il loue la Religion, parle en bien de nos auteurs, et fait un grotesque portrait du Public. — 262me, d'*Ursule*. Elle écrit à Laure comment elle s'est livrée, pour escroquer au jeu. — 263me, d'*Ursule*. Elle félicite Gaudet d'Arras sur sa bonne arrivée, et raille la douleur de Mme Parangon, dont elle rapporte une lettre adressée à Edmond et qu'elle a interceptée. — 264me, d'*Ursule*. Son malheur commence. Elle raconte à Laure comment elle et Edmond ont été dupés au jeu, où elle a perdu jusqu'à ses faveurs. [68e Estampe, *Ursule et Edmond, escrocs escroqués*.] (E. suicide). — 265me. Elle appelle Gaudet d'Arras à son secours : elle est à *Saint-Mandé,* où elle vient d'être dupée par un porteur d'eau habillé en Seigneur. [69e Estampe, *Ursule trompée*.] — 266me, d'*Ursule*. Elle se plaint à Gaudet d'Arras de ce qu'il

n'est pas venu. Elle est tombée dans le piège, l'infortunée! — 267me, d'*Ursule*. Elle est sous la vengeance de l'Ambassadeur Italien. Elle appelle à son secours! mais elle ne saurait être entendue! [70e Estampe, *Ursule foulée aux pieds*.]

Onzième Partie. Frontispice. 71e Estampe, *Ursule couverte de fange*. — 268me, d'*Ursule*. L'infortunée, sans savoir si son écrit pourra jamais parvenir à Laure, continue à lui décrire des infamies qui font frémir. Elle est traitée en chienne... — 269me, d'*Ursule*. La précédente lettre jetée par Ursule hors de la cour, ayant été rapportée à l'Italien, il redouble ses cruautés. [72e Estampe, *Ursule poignardant le Nègre*.] Elle est envoyée à Paris. [73e Estampe, *Ursule bâillonnée*.] Elle est mise dans un mauvais lieu, où on la maltraite, lorsqu'elle refuse de satisfaire les fantaisies douloureuses des libertins. [74e Estampe, *Ursule aux crampons*.] Elle s'échappe, et va volontairement chez une autre *matrullê*. — 270me, de *Pierre*. Instruit d'une partie de ce qui s'est passé, il fait des reproches à Edmond sur la perte d'Ursule, mariée à un porteur d'eau. — 271me, d'*Edmond*. Il répond en forcené, et jure vengeance sur les scélérats qui ont fait disparaître sa sœur! — 272me, d'*Edmond*. Il court à Londres; y trouve l'infâme porteur d'eau [75e Estampe, *Edmond poignardant*] et lui arrache la vie. — 273e, de *Pierre*. Il tâche de rappeler Edmond à lui-même, et lui cite l'Écriture sainte d'une manière attendrissante. — 274me, d'*Ursule*. Nouvelle *Canace*, elle met au monde

une infortunée, fruit de l'inceste. — 275me, d'*Edmond*. Dans son avilissement, il a recours au libraire *Rapenot,* espèce de fou, n'osant pas s'adresser à Gaudet d'Arras. — 276me, d'*Edmond*. Il instruit un jeune homme, frère d'une blanchisseuse, qu'il vient de s'engager, et qu'il est dans un four. — 277me, d'*Edmond*. Il veut duper les racoleurs ; mais ils l'observent de trop près. — 278me, d'*Edmond*. Il marque à Théodore de lui amener sa sœur Tonton, et lui raconte comment il a racolé un avocat. — 279me, d'*Edmond à Théodore*. Il a déserté. — 280me, du *Même au Même*. Il est pris. — 281me, d'*Edmond*. Il a recours au Marquis, le priant de s'intéresser pour lui auprès de son capitaine. — 282me, du *Marquis*. Il apprend à Edmond que le Comte de *** est inflexible. — 283me, d'*Edmond*. Il se résigne à la mort et veut mourir en athée voluptueux, moyennant Tonton. — 284me, du *Marquis*. Il marque au Comte avec quelle intrépidité Edmond déserteur s'est comporté, en allant à la mort, et avec quelle indifférence il a reçu le présent de la vie. [76e Estampe, *Edmond déserteur*.] — 285me, du *Comte de* ***. Il loue le talent d'Edmond pour enrôler, et son mérite comme peintre. — 286me, d'*Edmond*. Il veut se justifier d'infidélité auprès de la blanchisseuse Tonton, et ne montre que son libertinage.

Douzième Partie. Frontispice. 77e Estampe, *Edmond riboteur*. — 287me, d'*Edmond*. Il écrit enfin à Gaudet d'Arras, et lui montre le profond avilissement où ils sont tombés, Ursule et lui. Il va aux

guinguettes [sujet du Frontispice]. — 288me, d'*Ursule*. Elle annonce à Laure qu'elle a revu Edmond. — 289me, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras, en frémissant d'horreur, comment il a retrouvé Ursule! dans un mauvais lieu. [78e Estampe, *Edmond et Ursule perdus*.] — 290me, d'*Ursule*. En écrivant à Edmond, elle s'efforce de se féliciter de sa crapuleuse débauche; mais elle est désespérée! — 291me, de *Laure*. Elle fait à Edmond l'affreux tableau de la situation d'Ursule et de la sienne propre. — 292me, d'*Edmond*. Il répond à Laure qu'il est pauvre comme Ursule et comme elle. — 293me, d'*Edmond*. Il annonce à Gaudet d'Arras qu'Ursule a la honteuse maladie; il fait ensuite le tableau de sa propre conduite et de son avilissement complet. [79e Estampe, *Edmond et Ursule infâmes*.] — 294me, d'*Edmond*. Il croit avoir été obligé par Gaudet d'Arras et le Gardien; mais c'est par Zéphire; il s'étend sur la générosité de cette jeune Samaritaine. [80e Estampe, *La vertu dans le vice*.] — 295me, d'*Ursule*. Elle écrit à Edmond, touchée des vertus naturelles de Zéphire : c'est un commencement de retour sur elle-même; car elle songe à ses parents. — 296me, d'*Edmond*. Il prévient Laure du retour prochain de Gaudet d'Arras, qui vient à leur secours. — 297me, de *Laure*. En répondant à Edmond, elle apprécie enfin et le corrupteur et le vice; ensuite elle lui raconte son avilissement et ses folies. — 298me, de *Gaudet d'Arras*. Il répond lui-même à Laure; il tâche de la relever de son avilissement, et lui donne des maximes.

Il apprécie Ursule et Laure, et brûle de venger la première. — 299me, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Edmond qu'il venge Ursule d'une manière horrible! — 299me *bis*, d'*Edmond*. Il marque à Zéphire qu'il a horreur de la vengeance que Gaudet d'Arras a prise de l'Italien sur une fille innocente. — 300me, de *Gaudet d'Arras*. Il s'adresse à Zéphire en vrai forcené, pour hâter sa vengeance, et la faire retomber sur l'Ambassadeur Vénitien... [*On a passé, dans cette Lettre, en imprimant, page 349, ligne 20, une image frappante, que voici. Après ces mots* : « Il te mettra en fureur, comme j'y suis, » *ajoutez* : « L'injure reçue est un fardeau insupportable! c'est un arc tendu; c'est une soif dévorante! jetons le fardeau; tirons l'arc; étanchons la soif! L'injure tient l'offensé sous les pieds de l'offenseur. La vengeance remet l'offenseur sous les pieds de l'offensé. Je veux presser du genou la poitrine du détestable vieillard Italien... » — 301me, de *Zéphire*. L'aimable fille montre à Edmond toute la beauté de son âme, en se refusant à se prêter à la vengeance de Gaudet d'Arras sur la signora *Filippa*. Edmond lui fait un terrible aveu! (Il a joui de Filippa!) — 302me, d'*un Anonyme* (*Gaudet d'Arras*). Il indique au vieillard Italien, où il doit chercher et trouver sa fille, avilie, dégradée, corrompue doublement. — 303me, de *Gaudet d'Arras*. Il détaille à Edmond la criminelle vengeance qu'il a prise de l'Italien sur Filippa, fille de ce dernier. [81e Estampe, *Ursule vengée*.] — 304me, de *Zéphire*. Elle raconte à Laure comment

s'est terminée l'horrible et criminelle vengeance de Gaudet d'Arras sur la fille de l'Italien. — 305me, d'*Ursule*. Elle fait la peinture de son horrible état. (U. 1er repentir.) — 306me, de *Zéphire*. Elle montre à Laure son bon cœur à l'égard d'Ursule, et lui témoigne le désir qu'elle a d'être honnête. — 307me, de *Gaudet d'Arras*. Le corrupteur loue la vertu, subjugué qu'il est par celle de Zéphire. — 308me, de *Gaudet d'Arras*. Il dit à Laure d'excellentes vérités sur la fragilité de la beauté. — 309me, de *Gaudet Arras*. Il se flatte d'avoir tiré Edmond de la crapuleuse débauche; il entreprend adroitement de le reporter à l'amour honnête; mais il craint Zéphire! il effraye Edmond par l'exemple d'Ursule. — 310me, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras comment on a mis Ursule à l'Hôpital [82e Estampe, *Ursule à l'Hôpital*]. Ensuite il lui parle d'une fille de joie nommée *Aurore*, qui lui procure une aventure avec l'*Alsacienne*. — 312me, de *Laure*. Elle donne différents détails sur la manière dont Ursule a été mise à l'Hôpital, et loue Zéphire. — 311me, d'*Ursule*. Elle écrit à Fanchon pour la première fois, depuis ses écarts et son avilissement. Elle est changée; elle s'humilie profondément. — 313me, de *Fanchon*. Elle raconte à Ursule tout ce qui s'est passé à son sujet à la maison paternelle. (Cette lettre est déchirante.) — 314me, d'*Edmond*. Il se vante à Gaudet d'Arras d'être philosophe cynique; il lui raconte comment il a écrit à la femme d'un orfèvre [83e Estampe, *Edmond commissionnaire de lui-même*], et une crimi-

nelle tromperie faite à une jeune demoiselle qui avait donné imprudemment un rendez-vous à son amant [84e Estampe, *Edmond Savoyard*]. — 315me, d'*Edmond*. Il plaisante avec Gaudet d'Arras, et lui raconte une indécente aventure en termes de billard [85e Estampe, *La Partie de billard*]; puis un autre trait audacieux. [86e Estampe, *Edmond ramoneur*.] Enfin, il continue celui de la demoiselle qu'il a trompée. Il en est reconnu aux *Tuileries*. [87e Estampe, *Zéphire généreuse*.] — 316me, de Mme *Parangon*. Elle écrit à Fanchon comment elle a repris Ursule. [88e Estampe, *Ursule retirée de l'Hôpital*.] — 317me, d'*Edmond*. Il achève à D'Arras l'aventure de la drapière, et lui raconte un combat de Zéphire avec Aurore [89e Estampe, *Combat de Zéphire et d'Aurore*]. Il veut faire faire un mariage à Zéphire. — 318me, de Mme *Parangon*. Elle écrit à Edmond qu'elle a retiré Ursule de l'Hôpital. — 319me, d'*Edmond*. Il est atterré de la lettre précédente; mais depuis qu'il est perverti, les bonnes impressions s'effacent en un instant. — 320me, d'*Edmée*. Elle peint à Fanchon la conduite pénitente d'Ursule, et demande permission qu'elle tienne son enfant. Elle fait ensuite le tableau de son heureuse union avec Bertrand. — 321me, de *Fanchon*. Elle fait à Edmée un récit touchant de la manière dont sa lettre a été lue, et lui envoie le commandement du père R. pour Ursule, de tenir l'enfant. — 322me, de *Fanchon*. Elle rend compte à Catherine, femme de Georget, de ce qui s'est passé chez le père et la mère R. à

l'arrivée d'Ursule, et à la lecture de la terrible *Relation* de ses souffrances. [90e Estampe, *Ursule pardonnée.*] — 323me, d'*Edmond.* Il joue en croc, quoiqu'il y ait été trompé autrefois avec Ursule [91e Estampe, *Edmond joueur*]. Il raconte à Gaudet d'Arras qu'il a fait un acte de libertinage et de légèreté, qui lui a attiré un traitement risible [92e Estampe, *Edmond berné*]. — 325me, de Mme *Parangon.* Elle offre à Edmond le bonheur dont il n'était plus digne. Lettre d'Ursule à son frère. — 325me, de *Zéphire.* Elle écrit à Laure, qu'elle a intercepté la lettre précédente; sa jalousie est alimentée par la superstition des filles de cet état : elle a tiré les cartes. — 326me, de *Laure.* Cette fille, d'un caractère faible et sans énergie, étouffe les remords de Zéphire, qui se repent d'avoir intercepté la lettre de Mme Parangon pour Edmond. — 327me, d'*Edmond.* Il fait part au Gardien d'une honteuse maladie, fruit de sa liaison avec Aurore. Il se dégoûte des tendres sentiments de Zéphire et loue l'inconstance; il veut vivre dans l'apathie. — 328me, de *Gaudet d'Arras.* Il achève d'ôter à Edmond le frein que donne aux méchants la crainte salutaire des lois. Lettre incluse du Père Gardien à Edmond. — 329me, d'*Edmond.* Il continue le récit de ses aventures à Gaudet d'Arras [93e Estampe, *Edmond cru l'Abbé*]. Il commence à prendre du goût pour le métier de comédien. — 330me, de *Gaudet d'Arras.* Dans cette lettre, Gaudet d'Arras est admirable, par la manière énergique dont il s'élève contre le théâtre, et dont il fronde le

dessein qu'Edmond a marqué de se faire comédien. — 331me, d'*Edmond*. Pour répondre à la précédente, il conte à Gaudet d'Arras qu'il a joué un rôle dans une comédie bourgeoise [94e Estampe, *Edmond comédien*]. Il fait, à cette occasion, la connaissance d'une danseuse de l'Opéra; ce qui commence une nouvelle aventure. — 332me, d'*Edmond*. Il apprend à Gaudet d'Arras qu'il s'est fait auteur, et lui envoie le titre de deux Ouvrages qui vont paraître [95e Estampe, *Edmond auteur*]. — 333me, de *Gaudet d'Arras*. Il accuse à Edmond la réception de ses deux livres, et lui expose tous les désagréments qui suivent la profession des lettres. — 334me, d'*Edmond*. Il réplique à Gaudet d'Arras, exalte les avantages de l'homme de lettres, et raconte une aventure à ce sujet. — 335me, de *Gaudet d'Arras*. Il répond à Edmond, et lui annonce la chute de ses deux Ouvrages. — 336me, d'*Edmond*. Il marque à Gaudet d'Arras, qu'il a été quinze jours sans oser se montrer. Il renonce à écrire, mais pour faire pis. — 337me, de *Zéphire*. Elle peint à Laure la manière d'aimer et le dévouement aux libertins des filles de sa sorte. Elle parle ensuite d'un mariage qu'elle consent à faire, pour l'avantage d'Edmond. — 338me, de *Laure*. Elle veut faire la philosophe avec Edmond. — 339me, d'*Edmond*. Il répond à Laure que son amour pour Mme Parangon (si longtemps effacé de son cœur corrompu) le garantit de s'avilir. Billet de Laure. — 340me, de *Zéphire*. Elle demande à Laure la dernière lettre d'Edmond, et elle exprime toute la force

de son amour et de sa jalousie. Lettre de Mme Parangon interceptée. — 341me, de *Gaudet d'Arras*. Il annonce à Edmond le mariage de Zéphire avec un vieillard *(M. Trismégiste)*. — 342me, d'*Edmond*. Il montre, dans sa réponse à Gaudet d'Arras, combien il est corrompu, par la manière dont il se félicite du mariage de Zéphire. Il parle ensuite d'Obscurophile, et d'une autre aventure. — 343me, de *Gaudet d'Arras*. On voit, par son persiflage, comme Obscurophile trompait Edmond. — 344me, d'*Ursule*. N'osant offrir elle-même ses respects à ses parents, à la nouvelle année, elle s'adresse à sa belle-sœur Fanchon. — 345me, de *Gaudet d'Arras*. Il propose d'adopter un fils d'Edmond, qui sera son unique héritier. — 346me, d'*Edmond*. Par une inconcevable et coupable légèreté, il ne répond à la précédente que par le récit de nouveaux écarts. [96e Estampe, *Edmond perdant, croyant gagner*.] Il suit les audiences, et fait un bel éloge de la Magistrature. (Il avait ses raisons.)

Quatrième volume. *Treizième Partie*. Frontispice : 98e Estampe, *Edmond marié par interêt...* — 347me, de *Zéphire*. Elle montre que son bon cœur la portait naturellement à être honnête. Elle fait à Laure les détails d'une visite qu'Edmond lui a rendue. — 348me, de *Laure*. Piquée contre Gaudet d'Arras, elle apprend à Zéphire le mariage intéressé qu'il a fait contracter à Edmond. Lettre incluse de Gaudet d'Arras à son ami. — 349me, de *Zéphire*. Elle apprend à Laure qu'elle vient d'accorder à Edmond un ren-

dez-vous pour la nuit suivante. Elle est enceinte de cet amant. — 350me, de *Zéphire.* Elle raconte à Laure comment s'est passé le rendez-vous donné à Edmond. Lettre incluse de Gaudet d'Arras à son mari. Conduite prudente de M. Trismégiste, après l'aveu de sa femme qu'elle aime Edmond. — 351me, de *Gaudet d'Arras.* Il rend compte à Edmond des motifs qu'il a eus pour le trahir, et tourne en ridicule le dégoût que lui donne sa vieille épouse. — 352me, de *Gaudet d'Arras.* Il entreprend de déprimer tous les arts. Ensuite il excite Edmond à l'ambition, par l'espoir de toutes sortes de sales voluptés. Il anéantit les préjugés. — 353me, de *Pierre.* Il est surpris de ce que plusieurs lettres écrites à Edmond n'ont pas tenu; il s'adresse à Mme Parangon pour avoir des nouvelles. — 354me, de *Mme Parangon.* Elle rend compte à Pierre de ses démarches pour connaître la situation d'Edmond, à qui elle a écrit. — 355me, de *Zéphire.* Elle fait part à Laure d'une lettre qu'elle a écrite à Mme Parangon, et de la réponse de cette dame. — 356me, de *Zéphire.* Elle annonce à Laure qu'Edmond et Gaudet d'Arras se sont revêtus de la charge de conseillers au Parlement, et lui exprime ses craintes. — 357me, d'*Edmond.* Il écrit enfin à Pierre, et lui conte ses affaires. Lettre incluse ridicule et supposée de sa femme. — 358me, de *Gaudet d'Arras.* L'enjouement et l'esprit de cette lettre marquent comment le cordelier savait gouverner Edmond. Il lui fait l'histoire de N·ég·ret. — 359me, de *Pierre.* Il porte des plaintes

à Edmond au sujet de deux injustices. — 360me, d'*Edmond*. Il montre son pouvoir, en répondant à son frère, et fait, pour un instant, triompher sa famille, qui le paiera cher! — 361me, de *Laure*. Elle raconte à Zéphire tout ce que Gaudet d'Arras le cordelier a osé. Il s'est marié avec une laide riche, pour avoir la fortune et les deux charges de Conseiller; Laure est sa favorite, du moins en apparence; il a fait épouser la grand'mère de sa femme à Edmond. Il a joué un tour à Obscurophile, qui s'en venge. Il a causé une maladie cruelle à la vieille, épouse d'Edmond. — 362me, de *Gaudet d'Arras*. Il fait à Edmond la même confidence. — 363me, de *Zéphire*. Elle écrit à Laure qu'elle a fait à son mari l'aveu qu'Edmond est le père de l'enfant qu'elle a mis au monde. — 364me, de *Laure à Zéphire*. Mort de la vieille. — 365me, de *Gaudet d'Arras*. Il veut garantir Edmond des remords. Il prétend l'égayer ensuite et le distraire par des pièces singulières, dont quelques-unes sont très philosophiques, intitulées *Juvénales : 6, Début; 7, Le Tragique et le Comique; 8, Le Goût; 9, La Politique; 10, La Sauterelle; 11, Les Tapageurs; 12, Le Bonheur*. — 366me, d'*Edmond*. Il raconte à Gaudet d'Arras un songe effrayant [99e Estampe, *Edmond menacé en songe*]. — 367me, de *Zéphire*. Elle apprend à Mme Parangon qu'Edmond est veuf, et l'engage à venir s'en emparer. — 368me, de *Mme Parangon*. Elle écrit à Mme Loiseau de partir pour Paris, et se promet le sort le plus heureux. — 369me, d'*Ursule*. Elle marque à Fanchon, que

Mme Parangon se rend à Paris, pour Edmond, et se flatte d'une douce espérance; mais c'est un calme trompeur avant l'orage. — 370me, de *Laure*. Elle recommande à la chambrière de Zéphire de retenir son maître, et fait entrevoir le commencement d'une scène d'horreur. — 371me, de *Laure*. Elle mande à Ursule l'affreuse catastrophe qui vient d'achever la perte d'Edmond. [100e Estampe, *Edmond et Gaudet d'Arras massacrant*]. — 372me, d'*Ursule*. Elle annonce à sa belle-sœur le malheur d'Edmond. — 373me, de *M. Trismégiste*. Il écrit à M. Loiseau les suites de la cruelle scène : l'emprisonnement de Gaudet d'Arras et d'Edmond; le jugement du premier [101e Estampe, *Gaudet d'Arras se poignardant*]. Edmond est condamné aux galères.

Quatorzième Partie. Frontispice [102e Estampe, *Edmond partant pour les galères*]. — 373me *(suite)*. Zéphire, blessée, va mieux. Fausse lettre, qu'on suppose d'Edmond, pour la calmer. — 374me, d'*Ursule*. Dans cette lettre, qu'elle ne put achever, Ursule dit en peu de mots, à Mme Parangon, les plus grands malheurs. — 375me, de *Fanchon*. Elle raconte, désolée, à Mme Parangon, comment les infortunés parents d'Edmond et d'Ursule viennent d'expirer de douleur. [103e Estampe, *La Mort de douleur*.] — 376e, de *Loiseau*. Il marque à Mme Parangon la manière dont il console Edmond aux galères, et la force qu'il a de ne pas rougir de son ami. [104e Estampe, *Edmond galérien*.] — 377me, de *Mme Parangon*. Cette excellente dame exprime à M. Loiseau

toute sa reconnaissance, et marque ainsi la générosité de sa belle âme. Elle écrit dix lignes à Edmond, en réponse à une seule. — 378me, de *Mme Parangon.* Elle veut consoler Pierre; mais ce digne homme était résigné. — 379me, de *Pierre.* Il la remercie des offres généreuses qu'elle lui a faites d'établir sa famille hors de son pays, et donne des marques de la vraie piété. — 380me, de *Zéphire.* Elle connaît enfin le triste sort d'Edmond, et elle s'informe à Mme Parangon si on ne lui cache plus rien? — 381me, du *Marquis.* Il demande Ursule en mariage, pour légitimer son fils. Lettre incluse de la Comtesse sa mère. — 382me, d'*Ursule.* Elle consulte Mme Parangon sur la proposition de mariage avec le Marquis. — 383me, de *Mme Parangon.* Elle décide Ursule pour l'acceptation. — 384me, d'*Ursule.* Elle annonce au marquis de S**, qu'elle est prête à donner sa main, pour la légitimation de son fils. — 385me, de *M. Loiseau.* Il annonce à Mme Parangon qu'il vient d'envoyer à Edmond la nouvelle de sa grâce. Il fait le projet d'une vie heureuse, après avoir ramené Edmond. — 386me, de *Mme Parangon.* L'excellente dame se flatte, en répondant à M. Loiseau, d'un espoir qui ne se réalisera jamais. Mot inclus de la main de Zéphire. — 387me, de *M. Loiseau.* Il apprend à Mme Parangon qu'Edmond n'a pas attendu sa grâce, qu'il lui apportait, et qu'il est disparu. — 388me, du *Père Gardien.* Il annonce le naufrage supposé d'Edmond. Lettre d'enveloppe, qui apprend la mort de ce religieux. — 389me, d'*Edmond*

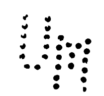
(anonyme). Il écrit au Gardien, qui n'est déjà plus, une lettre qui annonce ses terribles remords. Lettre d'enveloppe de l'Officier, qui la renvoie à Mme Parangon. — 390me, d'*Ursule*. Devenue marquise, elle instruit Mme Parangon des détails de son mariage : ensuite elle parle de la vertu magnanime de son frère Pierre.

Quinzième Partie. — 105e Estampe, frontispice : *Ursule épouvantée*. — 391me, de la *Marquise*(*Ursule*). Elle exprime à sa belle-sœur Fanchon les terreurs dont elle est agitée, et lui parle de son mariage. [106e Estampe, *Ursule Marquise*]. — 492me, de *Fanchette*. La sœur de Mme Parangon marque à cette dame, qu'elle croit avoir fait l'aumône à *Edmond* sans le connaître. — 393me, de *Pierre*. Lettre d'*Edmond*, la plus déchirante de toutes : il a des remords; son âme est attendrie; il pleure; il verse des ruisseaux de larmes. Pierre envoie cette lettre à Mme Parangon. — 394me, d'*Edmond* errant. Il fait à M. Loiseau un détail circonstancié de ce qui lui arrive. La main du Seigneur l'a frappé; il le sent, et comme il n'a plus son corrupteur pour étouffer ses remords, il se repent, mais en désespéré. [107e Estampe, *Edmond perdant un bras*]. [108e Estampe, *Edmond recevant l'aumône de Mlle Fanchette mariée*]. [109e Estampe, *Edmond effrayant les enfants de ses frères*]. Lettre incluse d'Edmond à Obscurophile; à Laure. Réponse de Laure. — 395me, d'*Edmond*. Il menace Marianne Frémy, femme de chambre d'Ursule. — 396me, de la *Marquise (Ursule)*. Effrayée de

la lettre d'Edmond à sa femme de chambre, elle s'informe de lui. Elle désire la mort, comme l'ayant méritée. Elle a différentes apparitions. Le petit comte son fils a vu Edmond... — 397me, de *Laure.* Après avoir calomnié Ursule à Edmond, pour s'excuser, elle en est effrayée, et elle exprime ses craintes à Obscurophile. — 398me, d'*Edmond.* Furieux, allant ou venant de commettre son fratricide, il écrit à Ursule d'une manière exaltée, et conforme au trouble effrayant de son imagination. — 399me, d'*Ursule.* Elle écrit expirante. Prière de Pierre. — 400me, de *Pierre.* Récit de l'assassinat d'Ursule, d'après le Marquis, et envoyé à Pierre, qui le fait passer à Mme Parangon. — 401e, de *M. Loiseau.* Il marque à Pierre qu'il soupçonne le Marquis du meurtre de sa femme. — 402me, de *M. Loiseau.* Il donne, sans le savoir, une lumière terrible au malheureux Edmond, au sujet du meurtre d'Ursule. — 403me, d'*Edmond.* Il avoue à M. Loiseau son fratricide. [110me Estampe, *Edmond montrant sa misère à deux coquettes*]. [111me Estampe, *Edmond fratricide*]. — 404me, de *Pierre.* Instruit en même temps par une lettre du fratricide Edmond, il envoie à M. Loiseau l'écrit de son coupable frère, et demande conseil. — 405me, de *M. Loiseau.* Il annonce à Pierre qu'il vole au secours d'une famille au désespoir. — 406me, de *Fanchon.* Elle écrit à Edmée Servigné, femme de Bertrand, comment Ursule a été poignardée. [112e Estampe, *Ursule tombante*]. Lettre incluse de Marianne Frémy à Fanchon. Lettres incluses

d'Ursule Rameau, marquise de S**, à sa belle-sœur Fanchon, qui dévoilent son bon cœur et sa pénitence. — 407me, de *M. Loiseau.* Il mande à sa femme ce que le Marquis a fait pour sauver Edmond des rigueurs de la Justice. [113e Estampe. *Le Remords et les Furies*]. Il inspire à Laure de meilleurs sentiments, et la sépare d'Obscurophile. — 408me, d'*Andrews Powel.* Il mande au Marquis comment *Edmond* s'est dérobé à la vigilance de son gardien, et embarqué sans argent, etc. Apostille du Marquis de S** à M. Loiseau. — 409me, d'*Edmond.* Il écrit à Pierre, après plusieurs années de silence, et lui fait le récit de ses voyages. Il exprime ensuite à son frère la profondeur de ses remords. — 410me, de *Zéphire.* Elle écrit de Paris à Mme Loiseau, et lui dit qu'elle a des pressentiments qu'Edmond est près d'elle. — 411me, de *Laure.* Après avoir répondu à Zéphire au sujet d'Edmond, elle porte les premières paroles d'une union incestueuse. — 412me, de *Zéphire.* Elle écrit à Laure, qui est auprès de Mme Parangon, que cette dame a été choisie par la famille du Marquis, pour élever la jeune demoiselle destinée au Comte de***, fils d'Ursule. — 413me, de *Laure.* Elle annonce le départ de Mme Parangon pour Paris. — 414me, de *Zéphire.* Elle instruit Laure des succès de Mme Parangon, avec la jeune demoiselle. Elle lui répond ensuite au sujet du mariage de Zéphirin et d'Edmée-Colette. — 415me, *Anonyme* (*Edmond*). Il a découvert l'infamie de N·ég·ret, et la révèle. — 416me, *Anonyme.* Il parle à N·ég·ret de ses vices, et de son

incapacité. — 417me, *Anonyme.* Il avertit N·ég·ret de se sauver. — 418me, de *Pierre.* Il annonce à Mme Parangon le tableau voué trouvé dans l'église de son village. [114e Estampe, *Le Tableau voué*]. 419me, de *Zéphire.* Elle demande le tableau au nom de Mme Parangon. — 420me, de *Pierre.* Il fait part à Mme Parangon d'une rencontre nocturne, et des sculptures scellées trouvées sur les tombes de ses père et mère. [115e Estampe, *Les Sculptures*]. — 421me, de *Zéphire.* Elle marque à Pierre que le tableau est un chef-d'œuvre. Elle a vu un pauvre qui ressemblait à Edmond : l'infortuné traîne sa vie parmi les derniers des hommes. — 421me, de *Laure.* Edmond s'est montré à Avallon. [116e Estampe, *Edmond recevant l'aumône de ses enfants*]. — 423me, de *Zéphire.* Elle apprend par la lettre de Laure, qu'elle a vu Edmond sans le reconnaître : elle raconte un songe. — 424me, *Anonyme (Edmond) à N·ég·ret.* Il écrit à ce petit misérable, qu'il sait son emprisonnement. — 425me, de *N·ég·ret.* Il se montre sans âme jusqu'à son dernier moment. — 426e, de *Zéphire.* Elle fait part à *Laure* d'une lettre d'*Edmond,* par laquelle il lui annonce obscurément de nouvelles afflictions qui lui sont arrivées. — 427me, de *Mme Parangon.* Persuadée de la mort d'Edmond, d'après sa lettre à Zéphire, elle fonde deux *services,* en recommandant à Pierre de les faire célébrer. — 428me, de *Pierre.* Il rend compte à Mme Parangon de ce qui s'est passé au *service* célébré pour Edmond. — 429me, de *Mme Parangon.* Elle répond à Pierre qu'elle a par-



tagé la scène attendrissante dont il lui fait part. Ensuite, elle dit un mot du fils d'Ursule, et des heureuses dispositions de la jeune demoiselle qu'on lui destine. — 430me, d'*Edmée-Colette*. Elle emploie toute sa petite éloquence, pour engager sa mère à la prendre avec elle. — 431me, de *Mme Parangon*. Elle donne à sa fille le sage avis de l'entière soumission et de la confiance; elle lui recommande la réserve avec Zéphirin. — 432me, de *Zéphire*. Elle marque à Laure, qu'elle craint de secrètes difficultés pour le mariage d'Edmée-Colette et de Zéphirin, d'après certaines questions que Mme Parangon lui a faites au sujet de son fils.—433me, de *Mme Parangon*. Elle instruit Pierre qu'on lui a remis son portrait, le même qu'elle avait autrefois donné à Edmond. Elle lui parle du Comte, de Parangon et de la jeune Laure, alors mariés ensemble, et qui sont auprès d'elle. — 434me, de *Zéphire*. Elle recommande à Laure de séparer les deux enfants, Edmée-Colette et Zéphirin. — 435me, de *Laure*. Elle répond à Zéphire qu'elle a marié Edmée-Colette avec Zéphirin. — 436me, de *Zéphire*. Elle réplique à Laure qu'elle s'est trop pressée de marier les enfants, et parle de l'extrême surprise de Mme Parangon, à la simple assurance qu'ils s'aimaient. — 437me, de *Mme Parangon*. Elle prend trop tard la précaution de changer sa procuration générale laissée à Laure. Mot pour Mme Loiseau. — 438me, de *Laure*. Elle annonce à Zéphire son départ pour Paris avec les enfants, et prétend la rassurer à leur sujet.

Seizième Partie. Frontispice, 117e Estampe, *Edmond* (pauvre et inconnu) *remettant ses lettres à son neveu fils-Pierre)*. — 439me, de *Pierre*. Il envoie à Mme Parangon les lettres qui composent ce double recueil, en lui apprenant comment elles ont été remises à son fils aîné. — 440me, de *Zéphire*. Elle exprime combien elle est désespérée du mariage incestueux de son fils avec Edmée-Colette! — 441me, d'*Edmond*. Il donne à Zéphire la raison de la remise de ses lettres à son neveu : c'est pour provoquer le mépris de ses proches et de ses amis. — 442me, de *Laure*. Elle n'a pas compris tout le sens de ce que Zéphire lui marque dans sa dernière lettre. — 443me, d'*Edmond*. Il avertit Pierre du mariage incestueux des deux enfants d'un même pére. — 444me, de *Mme Parangon*. Elle presse Edmond de revenir à elle. — 445me, d'*Edmond*. Il répond à Mme Parangon : son désespoir n'est plus que de la douleur. Il avertit Mme Parangon qu'elle l'a vu travaillant à la terre. — 446me, de *Pierre*. Il marque à Mme Parangon qu'il a consulté Edmond par écrit sur la pierre, pour savoir son avis sur le mariage incestueux; la décision est de laisser les enfants unis, sans les instruire. — 447me, de *Mme Parangon*. Elle écrit à Pierre, qu'enfin elle a revu Edmond. — 448me, de *Zéphire*. Elle annonce à Pierre le mariage d'Edmond et de Mme Parangon. Récit que fait le premier de tout ce qui lui est arrivé [118e Estampe, *Edmond aveugle*]. — 449me, de *M. Loiseau*. Il écrit à Pierre la mort d'Edmond. [119e Estampe, *Edmond écrasé*]. — 450me, de *Zéphire*

et de *M. Loiseau*. Elle commence la lettre, et n'en écrit qu'une ligne. M. Loiseau continue, et détaille la mort de Mme Parangon. Dispositions testamentaires de cette dame. — 451me, de *Fanchon*. Elle fait à sa belle-sœur Edmée le douloureux détail de la sépulture des corps d'Edmond, d'Ursule et de Mme Parangon aux pieds du père et de la mère R. [120e Estampe, *Les Cercueils*]. Épitaphes. (Fin de l'histoire d'Edmond et d'Ursule). — 452me, de *Mme Loiseau*. Elle apprend à Pierre la mort de Mme Zéphire, et lui propose une alliance entre leurs enfants. — 453me, d'*Edmée-Colette*. Elle mande à son oncle Pierre la maladie mortelle dont Zéphirin est attaqué. — 454me, de *Pierre*. Il console cette chère nièce, et lui insinue qu'elle n'est pas dans l'ordre. — 455me, de *Pierre*. Il est à Paris, d'où il écrit à sa femme. Mort de Zéphirin; situation des autres enfants d'Edmond; récapitulation de l'histoire de l'infortuné. — 456me, de *Pierre*. Il redemande au Comte son neveu le recueil de ses lettres, qu'il avait malheureusement laissées à Paris. — 457me, d'*Edmée-Colette*. Elle marque à son oncle Pierre qu'elle a découvert, par les lettres oubliées, que Zéphirin était son frère. — 458me, de *Pierre*. Il fait au Comte son neveu le tableau de l'Établissement d'Oudun, ordonné par les testaments de Mme Parangon et de Mme Zéphire. — 459me, de *Pierre*. Il continue à rendre compte au jeune seigneur de la prospérité de l'Établissement d'Oudun. — 460me, de *Pierre*. Il envoie au jeune Comte son neveu les

Statuts de l'Établissement d'Oudun, en quarante-huit articles. — 461[me], de *Pierre*. Cette lettre au Comte, fils d'Ursule, renferme la *Complainte d'Edmond et d'Ursule,* telle qu'on la chante dans le pays. — 462[me] et dernière, de *Pierre*. Il fait parvenir au Comte quatre *Juvénales* d'Edmond, que cet infortuné avait composées à l'imitation de celles de Gaudet d'Arras : 13, *La Parure;* 14, *Les Femmes;* 15, *Les Coquettes;* 16, *Les Catins*. [16 pièces ajoutées à la 5[e] édition].

Explication détaillée des Figures.

Pendant que je faisais cette longue analyse des deux Ouvrages réunis, les Journaux ont annoncé la *Paysanne pervertie;* le *Journal de Paris,* les *Affiches de Provinces,* en ont parlé avantageusement. Mais *Fréron l'Ane littéraire* s'est distingué, par l'organe du pédant *Geoffroy,* en disant des horreurs de mon Ouvrage, qu'il loue cependant malgré lui.

Il faut à présent donner le *concept* du *Paysan* au complet, tel qu'il fut dans la tête de l'Auteur : ce morceau pourra contribuer à faire prendre aux jeunes Littérateurs des idées justes. En effet, la profondeur des combinaisons de cet ouvrage, surtout à la cinquième édition, où le *Paysan* et la *Paysanne* sont réunis, m'étonne quelquefois moi-même. Aussi le Journaliste de *Paris* l'a-t-il senti, lorsqu'il dit :

« Le *Paysan perverti* fit beaucoup de sensation, lorsqu'il

parut il y a dix ans! Les couleurs en sont dures; mais la touche de l'auteur est d'une grande énergie! Il ne sait épargner à la délicatesse de ses lecteurs aucune espèce de tableaux : il veut les effrayer par l'aspect hideux du vice et de l'abîme où peuvent entraîner les passions. La *Paysanne pervertie* a les mêmes formes et le même objet. Si cet Ouvrage est lu par les gens aisés des campagnes, il leur ôtera vraisemblablement l'envie d'envoyer leurs enfants à la ville; car aucun livre n'en peint mieux les dangers... L'héroïne se nomme *Ursule R.* C'est la sœur du *Paysan*, jeune fille que la Nature a comblée de tous ses dons. L'auteur développe peu à peu les principes de sa perversion... Ursule est corrompue, dégradée... Mais elle change. Son retour chez ses parents est ce l'on peut lire de plus touchant... Les lettres qu'elle reçoit de Fanchon Berthier, femme de son frère aîné, forment, avec celles d'Ursule, le contraste le plus heureux et le plus touchant tout à la fois. On y voit le tableau des mœurs intactes, de la vraie probité, de la vie patriarcale de tous les parents d'Ursule restés au village. La Religion, la tendresse paternelle, maternelle, filiale, fraternelle, brillent dans ces lettres d'un éclat pur et sans nuages, etc. » *(Feuille du 8 Octobre 1785.)*

Fontenay. « On devine l'auteur de la *Paysanne pervertie,* Restif-Labretonne, qui nous a déjà donné le *Paysan perverti.* Cet Ouvrage a eu dix éditions en France, quatre de la traduction Allemande, et quarante-deux de la traduction Anglaise. Voilà le plus grand succès qu'un auteur puisse désirer... La *Paysanne pervertie* traite une matière trop délicate, pour que nous en disions davantage. En critiquant cet Ouvrage, nous craindrions de ne pas rendre assez de justice à l'auteur, dont l'imagination forte, la profonde sensibilité, la connaissance du cœur humain,

des tableaux d'un naturel et d'une vérité remarquables, seront toujours du plus grand prix auprès des personnes qui aiment la belle nature et les tableaux enchanteurs de la vie patriarcale, tels qu'on en trouve dans la *Vie de mon Père*. En le louant autant qu'il convient, nous craindrions de déplaire aux personnes austères, qui n'aiment pas ces peintures trop animées du vice. On doit cependant avouer qu'il se trouve ici des leçons de vertu sublime, données par Fanchon, belle-sœur d'Ursule. Que cette femme est intéressante, bonne, douce, sensible, pénétrée de toute la tendresse paternelle, filiale, fraternelle! Ha! pourquoi ne fait-on pas des romans sur ce modèle, au lieu de tous ces tableaux hideux de séduction, de corruption, de libertinage, de débauche, dont Ursule fut la triste victime, etc. »

Je vais donner le caractère des différents Personnages, pour en faire sentir la moralité.

1. *Edmond,* le héros, est un caractère faible, variable, celui qui est le plus ordinaire, le plus conduisible, propre à être bon, comme à être méchant : c'est là l'homme commun, celui qui compose les trois quarts et demi du Genre humain. Il le fallait, pour ne pas offrir aux Lecteurs un caractère qui leur eût fait dire : *Je n'aurais pas fait cela!* ce qui fût arrivé, si Edmond avait été un imbécile ou un génie sublime. Dans le premier cas, la séduction aurait été trop puérile, dans le second, trop difficile; et l'Auteur, pour corrompre un génie, aurait été obligé de mettre sous la plume de son Gaudet des arguments trop forts, et dès lors trop dangereux. On ne

peut reprocher à l'Auteur que d'avoir fait son Edmond trop beau de figure.

2. *Ursule* a le caractère de son frère, avec la seule différence qu'y peut apporter le sexe et l'éducation des femmes : elle est jolie; mais on ne saurait le reprocher à l'Auteur. Si Edmond pouvait être d'une figure ordinaire, Ursule devait être attrayante, parce qu'il n'y a que les belles qui soient exposées à la séduction; ce sont les belles et les aimables qu'il faut instruire; ce sont elles seules aussi qui donnent dans ces scandaleux écarts, qui surprennent, étonnent et révoltent.

3. Mais *Gaudet d'Arras,* le pervertisseur, ne pouvait être un homme trop éclairé, trop spirituel, trop profondément philosophe. Le choix de ce caractère est admirable dans le *Paysan-Paysanne,* ou le *Paysan complet.* C'est un homme élevé dans un cloître, profès malgré lui, qui fait briser ses liens monacals, dès qu'il le peut : c'est dans le cloître, ou dans l'état ecclésiastique seulement, qu'on acquiert, par l'inoccupation, cette profondeur de réflexion et de raisonnement qui produit une logique habituelle, qui fait qu'on sent tout, et que rien n'échappe. C'est ce qui rend les moines et les prêtres si dangereux dans la Société, les Jansénistes et les ex-Jésuites surtout! parce que les uns et les autres sont accoutumés à réfléchir, à examiner, à épiloguer. Gaudet d'Arras, pour être un personnage profitable, ne devait être ni un libertin sans principes, ni un ennemi d'Edmond et d'Ursule. Aussi voit-on en lui

un homme sans frein, mais par principes; car il admet un frein, lorsqu'il le croit nécessaire, celui que donnait Épicure à ses disciples. Sa morale est donc celle d'un athée honnête homme, qui ne connaît dans la Nature aucun pouvoir moral supérieur à l'homme; d'un homme qui croit que l'effet de toutes les passions, le plein exercice de toutes les facultés, est permis et légitime, puisque ces passions sont données par la Nature. Par exemple, il fait peu de cas de la pudeur en elle-même; mais il dit: « Sans la pudeur, l'acte délicieux de la propagation deviendrait dégoûtant : il faut que le mystère et l'exaltation en augmentent l'illusion, ou même la réalité, etc. » Il prêche la bienfaisance, par la raison que l'homme bienfaisant augmente sa sûreté personnelle, et l'agrément de son existence. S'il conseille la bienfaisance, à plus forte raison la probité; cependant il se dispense de la bienfaisance, et de la probité même, par une sorte de calcul; c'est lorsque le plaisir est supérieur au risque couru. On voit que pour soutenir un pareil caractère, il fallait une âme forte, un génie supérieur. Aussi, dès que Gaudet d'Arras n'est plus, Edmond, à qui manque cette âme forte qui le soutenait, tombe dans un repentir découragé; comme Ursule, devenue libertine sans pudeur... J'ai connu cet homme.

4. *Madame Parangon* est une femme aussi belle que vertueuse; mais elle est infiniment sensible, et cette sensibilité précieuse fait tous ses malheurs, parce qu'Edmond en est l'objet. Peut-être ne vit-on

jamais de femme qui ait plus assidument combattu un sentiment trop flatteur : elle emploie, pour le surmonter, tous les moyens imaginables ; elle fuit ; elle se contraint ; elle donne, ou veut donner l'Objet aimé. Mais elle revient toujours sur le bord du précipice, pour causer, par cet exemple, bien pris dans la vérité, une terreur salutaire à toutes les femmes honnêtes, victimes involontaires d'une passion illégitime... Mais comme Mme Parangon aime réellement la vertu, elle ne la perd jamais, même après qu'on a commis sur elle le plus criminel des attentats, un viol !... C'est elle qui adoucit les remords d'Ursule, qui change en une piété tendre son désespoir frénétique, et qui eût également adouci celui d'Edmond, s'il se fût remis entre ses mains. Jamais personnage ne fut plus dramatiquement intéressant, plus digne d'estime, quoique fragile, que celui de la belle Colette Parangon ! La vertu la plus pure est, chez elle, la compagne de la passion la plus ardente, la moins volontaire : cette femme est le chef-d'œuvre de la Nature.

5. *Pierre Rameau.* Ce personnage important est ce que doit être un honnête homme resté au village, pénétré des préjugés de la religion, que rien n'a jamais ébranlés dans son esprit, et soumis scrupuleusement aux lois, qu'il vénère comme les vénérait Socrate. Avec la trempe de caractère des paysans, qu'un auteur paysan lui-même pouvait seul lui conserver, c'est-à-dire, avec cette sorte d'intérêt, qui est une seconde nature chez les villageois

toujours gênés, il a les sentiments les plus nobles et les plus élevés; il met l'honneur avant tout, et ses lettres à son frère respirent toutes les vertus sociales. C'est un beau contraste! d'autant plus qu'il est toujours du naturel le plus frappant!

6. *Fanchon Berthier,* femme de Pierre. Le beau caractère de cette femme, quoique subordonné à celui de son mari, a des effets plus heureux dans l'Ouvrage; les vingt ou trente lettres de Fanchon sont autant de chefs-d'œuvre de sensibilité : l'on y trouve les tableaux les plus frappants de la vie patriarcale, tracés dans un style qui forme le coloris le plus vrai. Qu'un homme du monde fasse, dans le style ordinaire, un tableau comme ceux de Fanchon, le tableau sera beau; mais il y manquera une chose essentielle, c'est le style, le ton, le mode, ou le coloris vrai des personnages. Que l'on compare à présent la vertueuse Fanchon, douée d'un talent naturel épistolaire, avec Ursule sa belle-sœur, montrant les sentiments innocents et naïfs que l'on conserve au village, dans une honnête famille, où ils sont une seconde nature! On n'en verra que mieux la marche de la perversion d'Ursule, par Fanchon, qui demeure *stablement* au but, d'où s'écarte incessablement l'infortunée Paysanne pervertie.

7-8. *Le Père et la Mère Rameau.* C'est Fanchon qui a peint ces respectables parents du Paysan et de la Paysanne : ils le sont d'après nature, bons, désirant avec une véhémence inexprimable le bonheur de leurs enfants, pleins d'honneur, de religion,

de dignité, de noblesse de sentiments; non en parole, mais en effet; ils ne peuvent survivre un instant à l'honneur perdu; le mot *Aux galères,* dit au sujet de leur fils, est un véritable poignard, qui leur perce le cœur.

9. *Laure.* C'est un caractère faible, inconsidéré, qui n'a pas même l'énergie de celui d'Ursule, parce qu'elle n'a pas reçu des principes aussi élevés : c'est une fille comme le grand nombre des filles de province qui viennent à Paris.

10. *M. Parangon* C'est l'homme de la ville, gourmand de toutes les jouissances, tels que le sont presque tous les bourgeois des grandes villes, et même les gens d'une condition plus relevée.

11. *Manon,* fille séduite, dont le cœur est bon, mais l'esprit corrompu; en vieillissant, elle serait devenue vicieuse.

12. *Edmée Servigné,* fille aimable, vertueuse et douce, qui conserve son innocence, parce qu'elle est à la campagne, quoiqu'à la ville. Sa sœur ne contribue pas peu à la maintenir dans la bonhomie, et son mariage avec Bertrand achève de l'assurer dans le bien; Edmond l'aurait perdue.

13. *Mlle Fanchette.* Fille aimable; mais eût-elle mieux résisté qu'Ursule, avec les mêmes tentations? Cette jeune personne est bien éloignée d'avoir l'énergie de sa sœur!... Mais il ne le fallait pas.

14. *Le Marquis.* Grand seigneur comme les autres, croyant pouvoir tout sacrifier à ses plaisirs.

15. *L'Italien.* Ame féroce et vindicative : tel eût

été Gaudet d'Arras, avec un esprit moins juste.

16. *La Marquise.* Il est tant de femmes comme elle dans sa condition, que son personnage est vrai, sans être vraisemblable.

17. *Zéphire* est une âme belle, sublime, dans un état infâme; elle fait, avec Ursule, un contraste parfait. La première, élevée par une mère corrompue, aime naturellement la vertu, par la seule rectitude de son esprit : la dernière, bien élevée, ou du moins bonnement élevée, par des parents vertueux, se laisse corrompre, et donne dans des excès auxquels Zéphire a été exposée, mais dont une bonté native la préservera toujours.

18. Le *Gardien* paraît dans l'Ouvrage sous deux aspects différents. D'abord on voit un Cordelier joyeux, ami de la bouteille, et un peu *Socratique,* à prendre ce mot dans le sens que lui donnent les *Antiphilosophes.* On voit ensuite, qu'avec l'âge, ce moine est devenu un vieillard religieux, peut-être autant par convenance que par conviction. Toutefois, il se comporte en homme qui veut éloigner du vice le *Paysan* et la *Paysanne;* il parle convenablement à Zéphire, encore fille de joie; il suit Edmond malheureux, pour le consoler, le soutenir, et montre même de la honte et des remords de son ancienne conduite.

Il est inutile de parler des autres caractères, qui ont trop peu d'importance dans l'Ouvrage, où ils ne sont qu'épisodiques; mais ce qu'il faut dire, parce que notre siècle paraît incapable de le sentir

(si l'on jugeait de notre siècle par la manière dont s'expriment une foule de Journalistes), c'est que le plan et l'*entente* de cet Ouvrage sont admirables! Pas un caractère qui ne soit absolument ce qu'il doit être; pas un personnage qui ne fasse absolument ce qu'il doit faire, d'après son caractère et la situation où il se trouve. Edmond, pour être susceptible de perversion, doit avoir des passions vives; de l'esprit, de la présomption, et cependant une confiance absolument aveugle dans l'homme qui l'a subjugué; mais Gaudet d'Arras n'a subjugué Edmond, que parce que celui-ci a ce caractère moutonnier, qui est le caractère général des hommes. Les vues sont profondes, dans tous les incidents de cette histoire; tout y est motivé : non que l'Auteur y ait profondément réfléchi; mais l'Ouvrage une fois conçu, tout s'est arrangé de soi-même. Edmond aime Manon, adore Mme Parangon; il mande sa sœur, il se lie avec d'Arras; il séduit Laure; Manon s'empoisonne; Edmond a des remords, et descend aux portes du tombeau, dans une maladie causée par un choc trop violent des passions terribles de l'amour, de l'honneur et du repentir; sa vertu expirante donne une faible lueur à sa convalescence. Il se pervertit : sa sœur va se perdre à la capitale; elle y est égarée par son propre cœur, déjà séduit par ce qu'elle a vu des sentiments de Mme Parangon pour son frère : que dis-je, par le désir d'être utile à sa famille, qu'on lui avait inspiré chez ses vertueux parents. On l'enlève, parce qu'elle a été im-

prudente; on lui fait violence. Edmond accourt la venger. Ici l'on voit une femme faible et vertueuse tout à la fois, montrer d'excellents principes, tant contre le duel, qu'en faveur de la religion. Gaudet d'Arras lui-même, qui veut faire du frère et de la sœur des *athées* par principes, raisonne juste avec eux, et cherche à les éclairer. Mais il arrive ce qu'on voit toujours en pareil cas : ses deux élèves prennent l'athéisme, et laissent les principes.

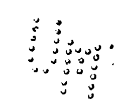
Plusieurs personnes ont feint de regarder cet Ouvrage comme défavorable aux mœurs, et l'ont comparé aux *Liaisons dangereuses!* Cette comparaison est fautive, sous tous les points de vue : soit que l'on considère le plan, ou le fond des deux ouvrages; soit qu'on fasse attention aux caractères; soit enfin qu'on examine le style. Par le plan et par le fond, le *Paysan perverti* diffère essentiellement des *Liaisons dangereuses*. Quel est le plan, la marche, et le fond de ce dernier Ouvrage? Son plan est de décrire toute la méchanceté de deux *roués* dans les deux sexes, un *Valmont* et une *Merteuil*. Sa marche est de présenter le développemeut de la noirceur de ces deux vilaines âmes, noirceur à la mode, et plus commune qu'on ne pense, quoiqu'elle ne soit pas générale. Son fond est absolument les mœurs atroces des scélérats du grand monde, de ces honnêtes gens sans principes, qui commettent les plus grands crimes sans remords, et presque sans plaisir. Le *Paysan-Paysanne pervertis*, également utile et effrayant, présente le tableau intéressant d'un jeune

homme et d'une jeune fille pleins d'innocence et de candeur, qui viennent bonnement à la ville, de l'aveu de leurs parents, dans des vues honnêtes et légitimes, avec d'excellentes dispositions, et qui s'y perdent, par la séduction que leur beauté, leurs qualités mêmes semblent attirer sur le frère et la sœur. Ils deviennent scélérats et perdus. On voit par leurs lettres la progression du vice, d'abord imperceptible au fond de leurs cœurs, et ensuite plus développé; enfin, d'autant plus effronté, que leur éducation ne leur a point appris à l'*amabiliser*. Et tel est le livre qu'il fallait à nos provinces, pour effrayer les bons pères de famille et leurs enfants eux-mêmes. Quand, après cela, je vois un pédant de collège déchirer cet Ouvrage utile, dans l'*Année littéraire,* parce que la Veuve Fréron, qui en est propriétaire, dit à ses manœuvres : « Soyez méchants, pour soutenir mon Journal! Le Public » veut de la méchanceté! Vous ne remonterez mes » feuilles que par la satire! » quand, disais-je, de pareilles infamies se passent sous mes yeux, je demeure plongé dans un long et stupide étonnement! J'avais refusé mon livre à la Veuve Fréron : de quel droit l'annonçait-elle? Lui est-il permis d'annoncer un livre, malgré l'Auteur? Puisqu'on tolère des infâmes, comme la plupart des Journalistes, ne devrait-on pas au moins établir la règle, qu'ils ne pourraient parler d'un ouvrage, que lorsque l'Auteur y aurait consenti? C'est une compensation qu'on devrait accorder aux honnêtes Écri-

vains, pour qu'ils eussent au moins une *défensive* contre les *Algériens* de la Littérature... Mais c'en est assez là-dessus.

Un des grands avantages du *Paysan-Paysanne pervertis,* dont les ennemis les plus acharnés de cet ouvrage n'ont pu disconvenir, c'est que le style des personnages y est naturellement varié, comme il le doit être; de sorte que si on n'avait pas mis aux lettres le nom des personnages, on les reconnaîtrait, dès le premier mot. C'est de ce précieux avantage qu'était surtout privée une plate *Paysanne pervertie,* qu'on s'était avisé d'imprimer, entre la publication de mes deux ouvrages. Je placerais ici le Rendu-compte de l'*Ane littéraire,* si je ne l'avais pas égaré, depuis douze ans que cet article est composé... Voici comme je le terminais : « Jugez, Lecteur, du mérite de l'Ouvrage, puisque le pédant mal intentionné n'a pu se refuser à lui accorder les éloges involontaires que vous venez de lire ! »

XV. L'ÉCOLE DES PÈRES; trois Parties; imprimée d'abord sous le titre du NOUVEL ÉMILE, titre que je ne trouvai pas ce Livre digne de porter. En effet, l'Ouvrage, que je ne daignai pas achever, et que je tronquai, moins quelques exemplaires, pour le faire paraître, d'après la censure et les cartons du vil *De Sancy,* censeur secret nommé par le sous-oppresseur *Desmarolles,* n'était plus qu'un squelette! Cet Ouvrage, en outre, n'était pas ce qu'il fallait. C'est comme un *Supplément* à l'*Émile* que



j'y faisais; au lieu qu'il aurait fallu y donner une nouvelle manière, qui réformât celle de J.-J. Rousseau dans ce qu'elle a d'impraticable, ou de dangereux pour les Parisiens, chez qui elle a fait périr tant d'enfants ! En un mot, c'était un *Émile pratique* qu'il fallait faire.

Le *Paysan* avait échappé à la haine active du commis Desmarolles, de *Saint-Léger,* et des autres misérables que le *Contr' avis aux Gens de lettres* avait ameutés contre moi. J'avais fait signer la lettre d'avis de vente, par *Logerot,* mon compositeur : Desmarolles avait lu *Diderot,* au lieu de *Logerot;* de sorte qu'il publia lui-même que mon Ouvrage était de cet homme célèbre. Il resta donc tranquille... Lorsque j'eus arrangé l'*École des Pères,* que le libraire Costard m'avait recédée, moyennant mille écus de ses billets, et pour douze cents livres de mon *Fin Matois,* auxquels on joignit les cinquante *Lettres d'une Fille à son Père* que je lui avais confiées trois ans auparavant, je me disposai à mettre en vente. J'écrivis la lettre d'avis; elle resta trois jours sur ma table, sans que je la signasse : je la signai enfin, le 13 Février. Dès le 16, je reçus un mandat de *Desmarolles.* Il est impossible d'exprimer avec quelle impudence me parla cet insolent commis ! « Vous » venez de faire un Ouvrage qui a fait assez de » bruit ! » Je lui répondis avec fermeté que le *Paysan perverti* avait paru conformément aux règles, et qu'on n'avait rien à me dire. — « Ha ! vraiment oui,» s'écria cet homme vil, « les voilà ! Ils se mettent à

» couvert derrière le Censeur! — Quand on a gêné
» la liberté naturelle » lui répondis-je, « cette gêne
» doit faire la sûreté de ceux qu'elle grève. — Vous
» faites le raisonneur! — Il est vrai que j'ai tort.—
» Un magistrat a écrit. » Et il me lut une lettre de je ne sais quel magistrat (car il me tut la signature), lettre par laquelle on disait que le *Paysan perverti* contenait un système raisonné de philosophie anti-Chrétienne! système aussi adroit que dangereux... Il faut observer que cette attaque était dirigée contre *Diderot*. Aussi, quelque temps après, les Philosophes me dechirèrent-ils, comme ayant fait contre eux la plus vive des satires : ce n'était ni l'un, ni l'autre. Le magistrat prétendu n'aurait rien écrit, s'il avait su que le livre fût de moi; c'était *Diderot*, et non *Restif* qu'il attaquait; et *De la Harpe,* dans son exorde du *Mercure* de 1776, ne me trouve pas du tout philosophe. Je demandai à *Desmarolles,* le nom de l'écrivain? Il me répondit qu'il trouvait cette question déplacée. Son dernier mot fut, qu'il m'était défendu de mettre en vente l'*École des Pères,* avant qu'elle eût un nouveau censeur. Je répondis que c'était substituer l'arbitraire aux règles, dans l'Administration de la Librairie... Desmarolles sourit aigrement, et me pria de le laisser. Un bureau de la Police n'était pas l'asile de la liberté. Depuis ce moment, jusqu'au 6 Mai, je fis soixante-dix voyages au bureau de Desmarolles, pour ravoir mon livre.

Ce fut à l'occasion de cette persécution, que je revis M. de Crébillon fils, alors censeur de la Police.

Cet auteur léger me fit un accueil plein d'amitié. « Vous êtes l'auteur du *Paysan !* », s'écria-t-il; « je » n'aurais jamais pensé que l'auteur du *Paysan* et » celui du *Ménage Parisien* pussent avoir rien de » commun!... » Une autre fois, j'y trouvai M. *Collé,* qui cessa de parler... Crébillon, en me voyant, lui dit : « Parle! parle! c'est un des nôtres. » Et il me nomma. Collé vint m'embrasser; il me fit des compliments, des critiques, et surtout des amitiés. C'est ainsi que les gens de mérite me dédommageaient des tracasseries d'un commis, à la merci duquel me laissait le lieutenant de Police *Albert,* homme nul, et alors trop occupé des arrangements des Maîtrises que lui faisait faire le Contrôleur général *Turgot.* Une singularité, c'est que ce dernier était honnête, et ne s'était environné que de coquins, d'intrigants ou d'ineptes... Enfin, ayant fait, par le conseil du libraire *Humblot,* quelques présents à Desmarolles, j'eus mon *École des Pères,* paraphée et cartonnée sans pudeur par De Sancy, espèce de lâche qui servait les passions d'autrui.

Voici maintenant ce qu'on peut dire de l'*École des Pères.* [Je cite le passage de la *Revue de mes Ouvrages,* imprimée à la fin de la *Paysanne pervertie,* p. clxxx. Cette édition existant encore chez *Duchesne,* on peut y recourir....]

Je découvris que De Sancy était mon censeur secret, par Dhermilly, censeur du *Paysan,* qui l'alla voir, et lui fit des reproches de s'ériger en juge d'un autre censeur (M. *Marchand*). Ce fut ce qui intimida

De Sancy, qui avait résolu de faire refuser mon Ouvrage, et qui se contenta d'en donner enfin son sentiment très désavantageux. Que ceux qui connaissent De Sancy lisent l'*École des Pères,* et qu'ils jugent qui, de moi ou de cet homme, aurait dû être le censeur de l'autre...

Je ne saurais dire tout ce que je souffris durant les mois de Février, Mars, Avril et Mai 1776! Je ne puis le comparer qu'à ce que j'ai éprouvé depuis le 5 Juin 1783, que sur le rendu-compte gauche de l'Abbé *Terrasson,* la *Paysanne* fut rayée, toute imprimée, du Registre des *Permissions,* par le Garde des Sceaux *Miromesnil* et son acolyte *Neville,* jusqu'en Mars 1785, qu'elle fut reparaphée par le vicomte, alors estimable, *de Toustain-Richebourg,* et permise par le ministre *Villedeuil,* sous le titre des *Dangers de la Ville,* qui n'en était que le sous-titre, ainsi que du *Paysan.* Mais suis-je en sûreté, avec des ennemis, et la façon de voir pitoyable de notre siècle? On vend depuis quinze jours, aujourd'hui 21 Auguste 1785; et, à chaque instant, je tremble qu'une suspension fatale ne me réduise à la misère! Telle est ma triste situation, qu'en me promenant autour de l'Ile, je pleure en écrivant mes dates, et regarde comme un grand bonheur de pouvoir aller jusqu'à l'année prochaine tranquillement! J'envie le sort de tous les citoyens paisibles, qui ne sont pas, comme moi, sous la verge de gens puissants qui peuvent me priver de la liberté, et me causer la mort du désespoir, dans une de ces affreuses de-

meures dont l'idée seule me fait frémir! Je suis infirme, et je me réjouis quelquefois de mes infirmités, parce que j'imagine que peut-être elles contribuent à ma sûreté. C'est qu'en effet, la mort est moins affreuse pour moi que la *Bastille*. Et j'écris ceci le cœur serré, cachant ces feuilles à mesure que je les achève!...

XVI. LES GYNOGRAPHES OU LA FEMME RÉFORMÉE, IIIme vol. des *Idées singulières;* deux Parties. Je commencçai à respirer au mois de Juin 1776. Je connus *Virginie :* elle me rendit malheureux d'une autre manière. Je composais, en la fréquentant, les *Gynographes,* dont la première feuille était imprimée avant le *Paysan* et le *Fin Matois :* ce motif seul me détermina. Je rendrai compte de cet Ouvrage, en parlant de l'*Anthropographe,* qui en est le pendant. J'eus encore une difficulté, lors de la publication de cet ouvrage : mais *Desmarolles* n'existait plus; ce n'était pas à moi qu'on en voulait ici, c'était à *Quillau,* mon imprimeur, qui avait laissé passer un alinéa sans paraphe. Ce fut pour lui, et non pour moi, que *Perrin* le commis demanda l'exemplaire paraphé : un certain *Cadet de Senneville,* très méchant homme, s'était plaint de *Quillau* pour un ouvrage de M. *Delacroix,* avocat, où l'on avait mis les corrections du censeur en simple *errata.* La vente fut suspendue environ quinze jours. Je fis parapher l'alinéa, et tout fut dit.

La première Partie de cet Ouvrage renferme un

Projet de Réforme des mœurs et des usages du second sexe; la seconde est une compilation des usages et de toutes les coutumes de la terre, relatifs aux femmes.

XVII. L'ANTHROPOGRAPHE, ou L'HOMME RÉFORMÉ; deux Parties *(a)*. C'est le IV[e] vol. des *Idées singulières,* tellement lié avec l'Ouvrage précédent, qu'il en est comme le complément; puisqu'on ne peut réformer la Femme sans réformer l'Homme.

Le titre du *Pornographe,* I[er] volume des *Idées singulières,* est composé de deux mots Grecs, *Porné,* prostituée, et *Graphos,* écrivain; ce qui signifie : *Écrivain sur la Prostitution.* Or, on ne peut écrire sur cette matière que pour la réformer : le *Pornographe* signifie donc et présente l'idée d'une Réforme pour les Prostituées. Ce titre est très bien choisi! et l'Auteur, après l'avoir péniblement composé, fut ravi de le trouver ensuite tout fait dans *Calepin;* ainsi que celui de *Mimographe,* qu'il avait également imaginé. C'est par analogie avec ces deux premiers, que l'Auteur a formé les quatre suivants, *Gynographe, Andrographe, Thesmographe,* et *Glossographe,* pour signifier : *Réformateur de la Femme, de l'Homme, des Lois, de la Langue.*

Voyez d'abord l'analyse très abrégée des *Gyno-*

(a) Le titre véritable est l'*Andrographe.*

(N. de l'Éd.)

graphes, p. cxlij de la *Revue* déjà citée. Peut-être devrais-je placer ici la *Table des Articles du Règlement*, qui donnerait une idée complète de l'Ouvrage, mais ce livre existant encore, on peut y recourir.

Dans la première Lettre de l'*Andrographe*, on traite (1er §) des *Abus de l'Éducation*. Dans la seconde (2e §), des *Avantages et de la facilité d'une Réforme générale des mœurs*. Dans la troisième (3e §), on expose les *moyens d'opérer une Réforme générale*. Suit le *Projet de Règlement, proposé à toutes les Nations de l'Europe*. Il suffira de renvoyer à la Table. Après ce Projet de Règlement, qui a cent vingt-sept articles, il est question des *Objections* dans une quatrième lettre et un 4e §, qui a pour titre, *Réponses aux Objections sur le Règlement proposé pour la Réforme générale des Hommes* : on y repasse tous les articles auxquels on oppose les objections les plus fortes, et on les résout. Telle est la *Première Partie*. La *Seconde* contient les Notes, comme dans les trois volumes précédents. Dans la note [A], l'on passe en revue les usages et les coutumes de tous les peuples du monde : voyez la Table de leurs noms. La note [B], *Du Bonheur*, ne se trouve pas imprimée dans l'Ouvrage, parce qu'elle l'est déjà dans le *Paysan* complet réuni à la *Paysanne*, 365e Lettre, p. 147 du IIe volume. La note [C], où l'on traite physiquement de la *Prostitution* et de l'*Amour*, est également imprimée dans le *Paysan complet*, à la fin du IVe vol., sous le titre des *Catins*. La note [D], *Des Ouvrages de Littérature qui paraissent les plus futiles* (des Ro-

mans), se trouve dans les *Françaises*. La note [E], *Du Divorce*, est placée dans le *Thesmographe*, où elle est plus convenablement, p. 375. (Elle y est sous [F].) La note [F], *De la Satire*, se rencontre dans le *Paysan-Paysanne unis*, 198e Lettre. La note [G], *De la Chicane*, est dans le *Thesmographe*, p. 429, sous le titre : *Les Abus de la Procédure et de la Judicature dévoilés*. Enfin la note [H], *La Mort*, est imprimée dans la 198e Lettre second vol. du *Paysan-Paysanne*.

XVIII. LE THESMOGRAPHE OU LES LOIS RÉFORMÉES, deux Parties, est moins la Réforme de nos lois, que je n'entreprendrais pas, que le Projet d'une Loi unique pour tous les peuples du monde, en les supposant éloignés à jamais d'embrasser le beau système de l'*Anthropographe*, qui ferait le bonheur du genre humain. Dans un premier §, je montre l'*Imperfection de nos lois*, et les abus de la Judicature. Dans le second §, la *Nécessité de les réformer ;* dans le troisième §, le *Projet de Loi*, que je substituerais à toutes celles qui existent ; dans un quatrième §, je réponds aux Objections. La *Seconde Partie* est composée de *Notes historiques et justificatives*. Comme dans les premiers volumes, j'y passe en revue les lois de tous les peuples du monde ; j'y rapporte en entier plusieurs petits ouvrages, qui détaillent admirablement les inconvénients de la chicane ; j'insiste sur la perte de temps d'une foule d'hommes, et sur l'occupation rui-

neuse des procureurs, des avocats, des huissiers, etc.

Il y a beaucoup de traits relatifs à mon histoire, dans ce V^e volume : ces traits, de même que ceux des *Nuits de Paris,* et surtout de la *Semaine nocturne,* qui en fait le XVe volume, doivent servir de supplément au CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ : on y trouve la stupide lettre de l'infâme L'Échiné à Toustain-Richebourg; la réponse que j'y fis, et que je donnai à ce dernier; *L'Année 1788 à l'Année 1789,* où sont des vers de Dorat-Cubières, intitulés *Le Voyageur;* la pièce sur *les Abus de la Chicane et du Procurage,* par l'avocat Tellier; un *Mémoire sur la Mendicité,* par Montlinot; un *Mémoire* intéressant, envoyé à l'Académie de Berlin, pour concourir, du temps de Frédéric II, sur cette importante question : *Est-il utile aux Peuples d'être éclairés?* Je m'y décide pour l'affirmative. Et ayant appris, durant la composition, que j'arriverais trop tard, je ne me gênai plus, j'attaquai le fanatisme Chrétien avec toute la force dont j'étais capable.

Les Notes vont depuis [A] jusqu'à [I], et traitent : [A] des *Lois* de tous les peuples du monde; [B] *Exemples de Prévarications* de Procureurs; [C] Des *Banqueroutes;* [D] Des *Colonies;* [E] La *Cour Plénière;* [F] Du *Divorce;* [G] La *Prostitution;* [H] Le *Théâtre;* [I] *Discours au Public,* sorte de Juvénale. Enfin, j'y ai placé deux pièces de théâtre, le *Bouledogue,* farce contre un scélérat de procureur, mon hôte; et *l'An 2,000,* pièce en trois actes, digne de la représentation, si nos directeurs et nos acteurs des diffé-

rents Spectacles n'étaient pas si bêtes... Je parlerai de mes pièces à l'article de mon Théâtre.

XIX. LE GLOSSOGRAFE, OU LA LANGUE RÉFORMÉE (deux Parties), VIme et dernier vol. des *Idées singulières,* avait été commencé en même temps que *le Pornografe,* Ier vol. et n'est pas encore imprimé (*a*). J'entreprens d'y doner aux Français une Ortografe facile, invariable, et conforme à la prononciacion. Mon modèle et mon autorisacion, pour cette Reforme, sont dans la Langue Grëque, et surtout dans la Langue italiénne, qui s'est absolument débaraſſée de la ſuperſticion des étymologies. La Langue Grëque s'était ſans ſcrupule doné tous les caractères dont elle avait besoin, pour exprimer non-seulement les variétés, mais la longueur ou la briéveté de la prononciacion. Les Peuples qui parlaît les différentes Dialectes de cette belle Langue, ne croyaït pas la gâter, en y changeant des voyelles, et même des consones, conformemt à leur prononciacion locale. Hô! comme nos Imbeciles de Paris, les *Querlon,* les *Selif,* etc. se fuſſent recriés!... La Langue italiénne est dans le même cas : elle change

(*a*) Nous reproduisons en *fac-similé*, d'après le texte de Restif, tout cet article du *Glossografe.* On aura ainsi, indépendamment de son projet de réforme orthographique, un échantillon de la manière dont les quatorze volumes de *Monsieur Nicolas* sont imprimés dans l'original.

(*Note de l'Éditeur.*)

les Lettres dans les mots dérivés du Latin, ou du Grëq, ſi ſa prononciacion le demande; surtout elle ſuprime tous les caractères inutils; le *h*, le *ph*, le *x*, le *y* ont disparu de son Alfabet; mais en recompense, elle a 2 *c ç*, 1 *ch*, au lieu de *k* ou de *q*, 2 *s ſ* (les ignorans *Didòts* ont prétendus nous priver de ce *ſ* long, nous qui en avons 2 auſſi, de-fait et par la pronociacion) : L'Italién a 2 z *ʒ*, differenciés par la queûe, etc... Mais avant d'entrer dans les autres detâils, il faut présenter la marche que j'ai ſuivie : elle est conforme à celle des V autres Volumes... Observons ici, que je ne me propose pas seulemt une Reforme de notre Ortografe, mais une Reformacion entière de notre Langue, qui la rende analogue et regulière, comme l'Italién, le Latin, le Grëq.

Dans le Ier §, je traite des *Imperfecſions de notre Langue et de son Ortografe :* Dans le IId, de la *Neceſſité de les reformer :* Dans le IIIme, je propose 1nt, un Nouvel *Alfabël;* 2nt, une *Ortografe facile et parlante;* ce qui forme un Ier *Plan* complet : le IId *Plan*, est pour la *Langue :* Je propose une manière de corriger ſa non-analogie, de ſuprimer tous les mots barbares, de les remplacer, et de devancer ainsi la revolucion fatale, qui aneantira nos *Chéf-d'œuvres,* en les rendant inintelligibles : Dans le IVme §, je demontre les avantages de la Reforme, en repondant aux *Objecſions.* ✝ La IIde Partie donera l'hiſtoriq des Langues; les étimologies de la nôtre; la fixacion du ſon des lettres; la *monologie* et la *monoſillabie* des mots : Il y a surtout un bel article ſur

la Langue chinoise, etc....... Il faut comencer par doner le nouvel *Alfabët* que je propose :

Nouvel Alfabët français à enſeigner.

A a â ã : Ami » pâte » pâte » dãs (dans).
E e é è ê ẽ : Emile » únc » ſiſtème » tête » tẽs ou tãs (temps).
I i î ī : Iſigni » dit » gîte » īnſecte (inſecte).
O o ō ó ô õ : Olone » oneur » òisó (oiseau) » ôter » õtùs (honteux).
T u ú ù ü û ū : Usèſ » utrage (outrage) úsage-flûte » jùne (jeune) » jüne (jeûne) » vûte (voûte) » īportū (importún).
U y *(ieu)* mixte voyelle & conſone, comme dans áyant *(èīant)*, ayeul *(aīeul)*, où le ſon de l'*a* eſt pur.
B b : Babhard (Babillard).
C c ç : Cōcōbre (Concombre) » Cōncúbine. çe.
D d : Dō (Dom) » cōdāner (condamner).
F f : Fîſ (Filſ » Fhe (Fille) » cōfitúre.
G g : Guvernùr (Gouverneur) » gérir (guerir) » gidér (guider) » gobér » gulú (goulú).
H h *(ill)* : Grhe (grille) » brhe (brille) » muhe (mouille) » grenuhe (grenouille).
L l : La-Ma » alaite » èle (elle).
M m : Mamã » mãdemãt (mandement) » Guam (*prononcé* Gouame).
N n ñ : Nõ (non) » nuvó (nouveau) » nùf (neuf) » Sèñùr-Sèzùr (Seigneur).
P p : Papa » apeler » cap » cup (coup).
Q q : Qu'eſt-ce : » qùr (cœur) » vīqùr.
R r : Rare » mèr » brãncar (brancard).
ſ ſ : ſèzùr (Seigneur) » ſuſér (ſuçer) » ſãtãſe (ſentence) » (ſutenir (ſoutenir).

S s : Sèle (Zèle) dose » magasī » avōs-ú (avons-eú), etc.
T t : Tablatúre » talāt (talent) » tāte.
V v : Vage (Vague) » vie » vivaſe.
X x : *(che)* Xeval » xèrxe (cherche) » xerir (cherir) *Xexèſ (écrivèz* Cſerſèſ).
Z z : *(gne)* ſèsér (ſaigner) » dize (digne).

On preſſent, par cet *Alfabët*, quels changemens je me propose de faire à notre Ortografe, p[our] la rendre conforme à la prononciaçion, aneantir l'hćteroclicité de certains mots, come *cœur*, au lieu de *queur*, qui devrait être la manière d'écrire ce mot, le *qu* étant un *c* mouillé, come dans *queûe, Vainqueûr;* au lieu qu'en écrivant *cœur*, On présente, à l'Étrãgér, la prononciaçion tudesque de *kœur, keûe, Vainkeûr*, &c. Les mots *Sœur, mœurſ, œuf, vœu, Œuvres* ſont barbarem[t] écrits, parceque dans le temps de la fixacion, On écrivait *vu, veu; mu, meu; étuf, éteuf; sûr, seur*, &c. On crut avoir fait une chose admirable & pleine de genie, en joignant l'*o* avec l'*e* (*æ* œ) dans ces mots, & l'On n'avait fait qu'une monſtruosité... De même, n'eſt-il pas ridicul, tandis que nous avons un *f*, come les Grëqs, d'aler écrire *Philosophe, philosophie*, aulieu de *Filosofe, filosofie :* les Latins peuvēt avoir-eú des raisons de prononciaçion, p[our] écrire, *Philoſophus, philoſophia;* raisons que nous n'avons certainem[t] pas... La ſtupidité avec laquelle nos Copiſtes ignorans ont partout ſubſtitué l'*y*-grëq, au *j*-long ou *j*-final des Grëqs et des Latins, a encore porté la confusion & l'arbitraire dans notre Ortografe, en y introduisant une lettre inutile, ayant le

même ſõ qu'une autre, & la plaçant, même au milieu des mots, ſans motif raisonable. Ce que j'admire, c'eſt que les Anglais, qui font tant les raisonables, les penſeurs, y ayēt ſi peu ſongé, qu'ils ont terminé tous leurs mots en *i,* par un *y :* ils ont été en cela auſſi ſots que *Millin* & *Guinguenët*, les 2 plüs ignorans & les 2 plüs ſtupides des Français. ¶ La reforme la plüs importante, eſt celle de la ſupreſſion des *Diftongues*, dont là composicion est toujours barbare, & la prononciacion ſi arbitraire, que j'aì été obligé de la differencier dans cet Ouvrage, ou en changeant des lettres, ou par des accens. Ainſi, j'aì écrit, *j'aì-aìmé*, parceque la prononciacion est, *j'éèmé;* l'ì-*aìgü,* fait prononcer la diftongue *ai, é,* & l'ì-*grâve, è.* J'écris la diftongue nasale *én*, dans *bién, rién*, & *ens,* dans *enſemble, genſ, ſenſ;* parceque ces 2 derniérs mots ne ſe prononcēt pas avec le *s* final doux, mais avec le *ſ* dur, *anſanble*, *geançe*, *ſançe*... (Les Didôts nous ont ôté le moyén d'exprimer cette difference delicate de prononciacion, eu ſuprimant, par une ſotiſe imitée de *Dorat,* notre *ſ*-long, dont nous avons un ſi grand besoin, ainſi que les Italiéns). On ſent que je dois écrire tous les imparfaits par un *ai*, come *Voltaire;* il eſt deraisonable, inſenſé, fou, de doner à la diftongue *oi*, 2 prononciacions ſi differentes, & cela uniquem[t] par haîne pour Voltaire, come *Merciér,* & quelques-autres... On a vu, par mon Alfabēt, que je prétens doner un ſeul caractère à toutes nos diftongues : celui que je présente n'est pas le même que j'offrirais avec la plume, mais.

ceux que j'ai trouvés gravés dans l'imprimerie : Si l'On adoptait ma reforme, j'inventerais des formes agreables, áyant des rapports bién-marqués avec les voyelles *diftonguées,* & qui n'auraīt pas à l'écriture l'inconvenient de mettre aprés-coup le *titre* ou l'*accent.* Ainſi, quant à-présent, come On l'a vu, j'aí mis ā pour *an*, ou *am;* ē pour *én* ou *ém;* ī pour *in* ou *im;* o pour *on* ou *om;* ò pour *oi ;* ó pour *au, eau;* ôs pour *aux, eaux;* u pour *ou;* ú est l'*ú* français; ù eſt *èu;* ü eſt *eû,* & û eſt *oû.* Aulieu d'*ai,* je mets *é;* d'*ai,* je mets *è;* d'*aîs*, je mets *és;* d'*aient,* je mets *ét.* Voila, je crois, toutes les diftongues de notre Langue. ¶ J'acompagne la mixte *Y,* tantôt d'un *a* ſimple, come dans *Ayeul;* tantôt d'un *á*-aìgü, come dans *páyer*, *páys. Páysan,* &c. Je vais placer ici un paſſage conu :

Vërf de Rafine, dās la nuvèle Ortografe.

A pène nus ſortiōs dés portes de Tresêne;
Il étèt ſúr ſō xar : ſès Gardes afligés,
Imìtêt ſō ſilāſe ôtur de lúi rājés :
Il ſúivèt tut pāſif le xemī de Miſènes;
ʃa mī ſúr ſès Xevôs lêſèt flotér les rênes :
ʃès ſúpèrbes Curſiérs, qu'ō voyèt ôtrefòs
Plīs d'úne ardùr ſi noble obéïr à ſa vòs,
L'èh morne mītenāt é la tête bêſée,
ʃāblét ſe cōformér à ſa triſte pāſée.
Un èfròyable cri, ſorti du fōd des flôts,
Des êrs ā ce momāt a trublé le repôs;
É du ſī de la têre une vòs formidâble
Repōd ā gemiſāt a çe cri redutable :
Júſqó fōd de nôs qeùrs notre ſāg ſ'êt glaſé;

Des Curſiérs atātifs le crī ſ'êt'èriſé.
ſepādāt ſúr le dôs de la plène liqide
ſ'élève a grôs buhōs úne mōtaze úmide;
L'ōde aproxe, ſe brise, é vômit à nos iùs
Parmi dès flôts d'écùme u Mōſtre fùriùs:
ſō frōnt large êt armé de cornes menaſāntes;
Tut ſō córps êt cuvèrt d'écâhes jônifāntes;
Indōptable Torô, dragō īpetúùs, etc.

Au 1er coup-d'œil, cette Ortofrafe paraît difficile à lire, autant que ridicule: mais c'est faute de reflecſion et d'habitude : Qu'on ſe repréſente un inſtant un Enfant, qui aprend mon Alfabët; qui n'en ſaít pas d'autre; il ſaít lire, dès qu'il conaît ſes lettres. Le mot *Seigneur,* ſi difficile à épeler, écrit ſèzùr, aux ïeux de cet Enfant, en est lu surlechamp, come j'en fis l'experience à Saci, lors de mon ſejour en 1767....

Je répète ici, qu'au lieu de ces *titres* et de ces accens incomodes, j'aí inventé des appéndices aux lettres; appéndices également faciles à écrire et à graver, qui, ajoutés aux voyelles, en feront les differentes diftongues. C'eſt ainſi que nous aurons une Ortografe à nous, conforme à notre prononciacion, & plüs parfaite que l'Ortografe italiénne ellemême... Je laiſſe en ce moment, ce que j'aí encore à dire ſur cette matière, pour m'ocuper de la Reforme de Langue française.

Dans le *Gloſſografe,* je pretens reformer non-ſeulement l'*Orthografe,* mais encore la *Langue.* Je prouve d'abord l'imperfecſion de la 1re, la neceſſité

d'une reforme absolue, et même de celle de notre Alfabët, qui en a plüs besoin que celui des *Armeniéns,* obligés au IVme ſiècle de notre ère, d'abandoner les caractères grëqs : je prouverai enſuite une triſte verité; c'est que des 3 filles de la Langue LAtine, la Langue ITaliénne, l'ESpagnole, et la FRançaise, cette DErnière est la moins formée, la moins analogue, par la composicion continuelle de ſes mots, avec des préposicions non-traduites, telles que, *ad, à, bis, con* ou *cum, circum, diſ, Ex,* le verbe *ferre,* et ſes composés, la ſillabe, *gir,* dans *girándoles, girouettes;* ſes ADjectifs *humain, humide, humilié;* ſa NEgative *in,* qui compose la moitié de ſes mots; les termes barbare *juxtaposicion,* adopté par notre *Pline, juſſion;* l'ADjectif *labial, lucide;* le verbe *éliminer;* les mots *misère, miserable, misericorde,* qui viénnent de *misereri,* non traduit; les ſubſtantifs, *natacion,* ainſi qu'*equitacion, eqüeſtre,* les ADjectifs *normal, fameux,* etc.; les expreſſions *objecſions, innovacion, omiſſion, extraordinaire;* les mots *préferer, produire, prononcer;* le barbariſme *quiproquo,* les mots *quitte, quittance,* qui viénnent de *Quere* (pouvoir), mot que n'a pas notre Langue; les verbes *refaire, reparer, reduire* (ce dernier doublement barbare), nous n'avons ni le *re* ou *rurſùm,* ni le *ducere* dont il est formé; le mot *ſuperbe,* ſi expreſſif en latin; *ſuffire, ſubterfuge; tranſacſion, tranſport; vocacion, viager; viceroi, urbanité* (d'*urbs, Ville*) etc. etc. deux-mille-fois. Il ſuit de cette triſte obſervacion, que le langaje incorrect qu'ont parlé les *Corneìlle,* les *Racine,* les *Paſcal,* les

Molière, les *Boſſuet,* les *Boileau,* les *Monteſquieu,* les *Voltaire,* les *Crebillon,* les *Piron,* les *Prevôt,* les *Riccoboni,* les *Beauharnais,* les *Tomas,* les *Diderŏt,* les *Buffon,* n'exıstera pas longtemps, ſans une telle alteracion, qu'il deviendra inintelligible ; et qu'au-moyén de notre Ortografe bisarre, qui rend notre prononciacion infinimt plûs incertaine que celle des Grëqs, des Latins, des Italiéns et des Eſpagnols, il faut eſperer que dans 2 ſiècles, on ſera obligé de nous traduire. (Et qu'est-ce que nos Poëtes traduits, ſurtout nos jolis Poëtes actuels !) ou de laiſſer perir tous nos Chéfd'œuvres. *Corneille, Moliere, Voltaire, Crebillon,* iront peutêtre ſeuls à la Poſterité, par quelques-unes de leurs pièces; *Buffon,* par ſō *Hiſtoire-Naturelle; L'Enciclopedie* par ſa maſſe; *Leſage* et *Prevŏt* par quelques-uns de leurs Romans ; tout le reſte perira biéntôt. [Puiſſe le MONSIEUR-NICOLAS être précieux aux Siècles futurs, par ſa veracité !]... J'entreprens, dans *le Gloſſografe,* de prévenir une partie de ces malheurs, et de les reculer, en engageant mes Contemporains à diriger les changemens exceſſivement rapides d'une Langue ſans principes, et trop mobile, pour être entendue dans quelques ſiècles. Il faudrait comencer par fixer ſon Alfabët et ſon Ortografe, d'une manière ſolide, invariable, en ne donant qu'un ſeul caractère à toutes les diftongues, une ſeule manière de fraper les Voyelles à toutes les Conſones, come il ſuit : † Je propose de ficſér notre lāge pur la pronōſiaſiō, é j'ā done lés mòyēs par çe qe je viēs de dire, par la nuvèle acſepſiō de qélqes

caractères, é la ſúprèſſiō de lùr acſepſiō ordinère, devenue inútile; téles ſōt le *ç* avant le *a,* le *o,* le *é,* le *u;* celle dú *ë,* dú *h,* qui ſera le *ill* muhé, come dās *Fhe, muhe;* dú *k,* dú *ph,* dú *qu,* le *q* u *c* muhė alant tujurs ſùl; du *x,* qui ſera devenú *che;* dú *z* abſolumāt rāplaſé par notre *s*-rōd, é deſtiné à nus donér le caractère *gne,* qi nus māqe, *dize, mazanime. Xarlemaze,* etc. Vòſi la pronōſiaſiō úniqe, īvariable, de tutes nos lètres :

A a à á â ā : Amur ,, abatre ,, áyāt ,, âne.

B b. Batre ,, bèle ,, bidèt ,, boſſu ,, búflèt.

C c : tujurs dúr; câdre ,, conêtre ,, cúve.

D d : Danaé ,, devī ,, divī ,, donér ,, dúrér.

E e é è ê ē : 5 ſōs diferānſiés par ū acſāt : *e* me te ſe; *é* êmé; *è* repète; *ê* honête; è ſiē (ſién) ,, (tiē) ,, mòyē (moyén).

Je donerês çète vòyèle à tus lès vèrbes : é je lùi ferês rāplaſér nôs *ait,* étèt, ,, avèt, ,, êmèt; nôs *ois, ais, oient, aient,* ètêt, ,, avêt, ,, êmêt; j'*émé,* pur j'aìmai, j'*é-êmé,* pur j'ai-aìmé; *Mètre,* Maître, etc.

F f : Fère (faire) ,, fōd ,, fúneſte ,, fī (fin).

G g : tujurs dúr ſās u : Garāt ,, gérir ,, gidér; ôliù de guérir ,, guidér : j'écriré *Rejitre* ,, *Rejiſide,* ôliù de Regître ,, Regicide; le *g* étāt ū *gue,* nō ū *je.* (+ ō forme avèc le *gn,* úne micſte, abſolùmāt diferāte de çès dùs cōſones, come *ligne* ,, *digne* ,, *Seigneur* ,, *magnifique,* etc. dès Frāſês; le *Señor,* la *Doña* des Eſpazôls : come le ñ-*titre* èt īcomode à écrire, é q'ô-mòyē de nôs dùſ *s ſ,* nus avōs ū duble z,

je le ſúprime, pur ā fère ū *gne,* qi ora īſi ſō caractère propre).

H h (ſúprimé, pur ā formér le caractère *ill* muhé (mouillé) : Je rāplaſe le h, dās lés môts 'aſpirés, par úne ſīple virgúle rāvèrſée, é j'écrirês (la *honte)* la 'ōte, avèc l'èſprit âpre', à la manière dès Grêcs : (Lès Portugês ōt deja fèt du *h,* nôs dùs *ll* muhées; nus l'avōs fèt nus-mêmes dās qèlqes nōs-propres, come *Mailhard, Mailhol, Malhot, Tilhién,* q'ōn pronōſe, com ſi on lès écrivèt, *Maillard, Maillol, Mâillot, Tillién,* etc. J'écris dōc Fhe (*Fille*) ,, muhe (*mouille*) ,, grenuhe (*grenouille*) ,, muhér (*mouiller*).

I i î ī : Vòyèle ſīple, d'ū ſō tujurs púr, dās *Ami* ,, púni ,, *oui;* à-muīs, que le ſō ne ſòt nasal, come dās īpúni, ,, ſuī (ſoin) ,, gruī (groin) etc. Mês ō ſāt q'*animé* ,, *enivré* ,, *inimitié* ,, *onerùs* ,, *unic,* dòvēt ſ'écrire ā tutes lètres; parſeqe dās çès caſ, *a-n* ,, *e-n* ,, *i-n* ,, *o-n* ,, *u-n* ne ſōt pas les diftōges ā-ē-ī-ō-ū, mês dès ſillabes ſeparées.

J j : cōſone qi ſera partut ſūbſtituée ô *g* duſ; come dās *gajüre* ,, jùjér ,, *jiruèle* ,, *jiroflée,* etc. Lès āſiēs n'avêt qe le *g* dúr, come dās *gâze* ,, *gui* ,, *gué* (de rivière).

L l n'a q'ū ſō égal é ſīmple, tāt q'il êt ſùl, iniſial dās *lit,* final dās *mal* (īſi qe tutes lès ôtres cōſones) : mês redublé après ū *i,* le duble *ll* ſe pronōſe muhé, come dās *pâille* ,, *Fille* ,, *trouvâille,* etc. (Revòyés la letre *h* ſi-deſſús). ſepādāt il êt dès cas, u les duſ *ll* ſe pronōſet ſāns muhér, come dās *Ville;* et même ā cōſonāt duble, come dās *illusion*

,, *illimité,* ,, *illettré,* etc. or ç'êt par çète rêsō q'il fōt donnér ū caractère particúliér ô duble *ill* muhé.

M m, n'a que le ſō iniſial *Ma me mi mo mu*, ét final dās dés môts étrājérs *Abraham* ,, *Joram* ,, *Guam,* etc. Le *m* a le ſō nasal dú *n* devāt lés cōſones *b, p,* é devāt lúi-même, *embaras* ,, *emmener* ,, *emporter* ,, *tomber* ,, *humble*, etc.

N n, a le tact iniſial dās *Nature;* mês il n'a le ſō final q'ā LATĪ ôs môts *non* ,, *in,* é à tus lés môts derivés dú GRÈC : òliù qe dās çète dérnière lāge, ō fèt ſonér le *n,* dās tus lés môts términés ā *an, en, in, on, yn :* En FRĀſÉS, le ſō dú *n* final êt tujurs nasal; é ç'êt le caſ u j'é proposé de l'écrire avèc ū caractére titré, u l'éqivalāt, *come,* ō dit ,, dicſiō, operaſiō, etc.

O o ò ó ô ō : Utre le ſō qi lúi êt propre, *o* se modifie, come les ôtres Vòyèles, par la jōcſiō dú *i* é du *u :* Il done īſi plúsiùrs ſōs, *o* pur ,, ò *oi* ,, ô *oî* ,, u *ou* ,, ō *on :* Nôs acſās, āplòyés iſi relativemāt à çùſ dú *E e,* n'ōt ôq'ū īcōveniāt à l'īpreſſiō, é riē n'āpêxerèt q'ō ne ſ'ā diſpānſât à l'écritúre. L'ègú *à é ì ó ú,* écſprimera tujurs le ſō clér ū-pù alōngé, páys-alâmes ,, bōtés ,, īfinie ,, jóe ,, crót ,, (*de* crótre) ,, búmes-fúmes, etc.. *à è ì ò ù* : pur tut ſe qi êt bréf : avèt ,, étèt ,, ú*ne* òe (*Oie*) ,, *des* óes (des *Oîes*). ,, ù (*eu*) ,, ü (*eû*) ſùl trema cōſèrvé.., *â ê î ô û :* tut ſe qi êt lōg êt écſprimé par çèt acſāt : *qu'il* êmât-marchât ,, *ils* étêt-avêt-êmêt ,, gîte-épître ,, nôtre-Apôtre ,, jûte (joûte), etc. ô rāplaſe

le *au-eau* partut, ô (eau) ,, xôd (chaud) ,, ôſ (ū *os*) ,, ôs (*aux*), etc...

P p n'a que le ſō ſīple iniſial é final, pōt, (pont) ,, cap. Le *ph* pur *f,* ſúprimé.

Q q : Çète lètre êt devenúe particúlièremāt ū caractère frāſês par la manière dōt ō le pronōſe dās qùr (*cœur*) ,, Vīqùr (*vainqueûr*) ,, cōvīqú (*convaincu*); c'êt úne veritable cōſone muhée, come le *x* (*ch*) ,, le *z* (*gne*) ,, le *h* (*ille*) ,, é le *y* (*ye*). Èle êt propre à nus āpêxér de pronōſér lès môts qe je viēs de ſitér, dúremāt, come lès pronōſerêt les allemāds, lès flamāds, lès āglês, kœur ,, Vainkœur ,, convainku ,, ki u kî, ôliù de *qui,* u de *quî* muhé. Çeſi n'āpêxera pas q'ō ne cōtinúe d'écrire *qe,* ācore qe le *q* n'i ſòt pas muhé, come il l'êt dās Qèlq'ū, etc. etc.

R r : Cōſone ſīple é únivoqe, come dās *Rare* ,, *art Èr,* etc.

ſ ſ : S s : Dùſ caractéres abſsolumāt diferās; l'ū êt le *ſe*, *ſ*-dúr, qi rāplaſe partut le *ç*-duſ, l'ôtre le *s*-duſ, qi a partut ſúr lès vòyèles le tact dú *z* : ô-miliù dès môts, come dās rôse; à la fī dès mots, come à·Nus avōs-āfī, partut ç'ét le tact dú *z*. Frerō fesèt qèlqefòs dās ſō *Anée-Litterêre,* dès obſèrvaſiōs biē púériles! Tèle êt çèle ſúr lès tîtres dès Tragedies de *Zaïre, Alzire, Zúlica, Zúlime,* etc. u il a l'effrōterie d'accuser les Otùrs d'affèblir la Lāge, ā i mútipliāt les ſōs énervés! Or je demāde l'effèt qe puvêt prodúire 3 u 4 nōs ôſſi rāremāt pronōſés, dās úne Lāge qi a qèlqefōis 10 à 12 *zz* par frâse?

car il n'i a pas de lāge ô mōde, qi èt plúſ de ʒʒ que la nôtre! Mês vòla come etèt Frerō pére, préſqe tujurs avùglé par la 'êne... Tutes lès cōſo-nāſes de nôs plúriérs avéc úne vòyéle iniſiale ſōt ū ʒ, Nu-zaviōs, nu-zêmiōs, nu-zocúpōs, etc. Tus lès *ss* ātre dúſ vòyéles, dās lès môts xòsir, lòsir, ésitér, xôse, dôse, etc. ſōt dés ʒʒ... ¶ Nus avōs 2 caractéres diſtīcts S-s ſ-ſ, come 2 maniéres de fère frapér le ſ s ſúr les cōſones : Depúis lōtās dās mès Uvrages, je diſtīgês çès 2 tacts par le caractére qi lùr êt propre; j'écrivês *ſoçial, vraiſemblable, enſemble,* avéc le *ſ* lōg; èt *rose, aisé,* etc. avec le *s*-rōd : Cròrèt-ō q'úne xôse ôſi ſīple, ôſi rêsonable, m'a fèt trêter de bisare par les Jurnaliſtes, dúrāt 30 ās! Oſi lès *Didôts* ſe ſōt-ils biē gardés de ſuivre çèt úsaje ſāſé; ils ōt préferé la maniére effemino-múſcadine, dōt *Dôrat* fesèt īprimér ſès vêrſ, pur les rādre plúſ duſ à l'ùh, ſinō à l'oréhe, é de nus privér d'ū caractére, neceſſère pur exprimer ū dès ſōs de notre lāge : c'êt ū crime de lèse-ortografe ô 1ér chéf, é qi meriterait púniſiō, ôliù de la recō-pāſe q'ō lùr a ſi malapropos donée... āéfèt, n'avōs-nus pas dúſ caractéres abſolúmāt differās, dās Súsète, Súserain? é pronōſerōs-nus Zúzette, u Çúçette? Zúzerain (come tāt de nôs Léctùrs ac-túèls), u Çúçerain?... Ç êt úne biē petite glòre, é ū travah biē īgrat qe de reformer l'ortografe! Vus êtes dabord cōdané par tus lès Izorās, qe vus flatés purtāt, ā raprochāt l'écritúre públiqe, de lùr écri-túre particúliére. Vus avés āſúite cōtre vus tus lès

ſavās, qi, ā ſet d'ortografe, ſōt très ātêtés, é riē muīs que dès Dúmarſês; temuī Laharpe, qi, īvité a deſidér, ſ'il falèt cōfōdre 2 tās d'ū vèrbe, ā ecrivāt *ſòyés fèrme,* à l'īperatif, de la même manière qe lorſq'ō dit, je desire que vus *ſòyiés fèrme* ô ſúbjōctif; *voyés cela;* je desire qe vus *vòyiés,* etc. Laharpe, dis-je, ôſi bō gramèriē qe bō teolojiē, rādit ſō ſot oràcle, qi fut, q'il falait cōfōdre l'īperatif avéc le ſúbjōctif, é écrire lès dùſ modes *ſoyés,* qòqe lès 2 tās u modes ſe pronōſet ſi differāmāt! Tèle fút la deſisiō de l'Academiſiē-Frāſês Laharpe, ôqèl Qèlq'ū repōdit vèrtemāt dās le même Jurnal de Paris. Malgré çète ſaje Repōſe, Laharpe n'a pas ſāti, qe la cōvenānſe, ſurſe 1re de l'Ortografe, établit ū ſō fèrme, bréf, à l'īperatif; ôliù q ô ſúbjōctif, èle l'alōje é le trêne le plúſ q il êt poſible, é q'úne lètre ajutée forme imaje... Mês il orèt falú être ū Dúmarſês, pur ſêsir çela! Il êt vrè que M. *Laharpe* a pur lui lès ſtúpides īprimùrs de la Ville de Paris: Je le lêſe avèc eux... Revenōs ô S-rōd, qe j'avès perdú de vúe. On cōſervera lès 2 caracteres, é l'ō ajutera úne Capitale ô dúr, qi āplòie mal-a-propos cèle du duſ: ā atādāt, je me ſerviré de notre ſ Capital, qe je cōſèhė de rāvèrſèr ā le fōdāt ā ligne avèc nôs Capitales: D'aprês çète ſeparaciō, je ſúprime le *Zz* inútil, é j'ā fês le *gne* qi nus māqe: Je lêſe ô *C c* le ſō úniqe é dúr, q'il a devāt *Ca* dās *caractère;* je ne le mêts avèc la *Çedille,* qe pur lès môts *çe* pronō, é qèlqes ôtres, ā très-petite qātité, come *çela, ça!* (ītèrjècſiō). Je mêts partut

ahùrs le ſ-lōg, é j'écris préſisiō, prétāſiō, cōſù, protécſio, ègsāple, ècſès, ègsèrſiſe, ocúpaſiō, éct. J'écris *Sèle, sèlé, Saïre,* come j'écriré *ſodôme, ſaül,* ſīdidiér, ſúffisāt, *jùneſe, piéſe, dièse,* vréſāblable, etc. plús de *c* pur *ça çe çi ço çu,* ſi çe n'êt ôs pronōs, pur leſqèls ſùls je cōſèrve la *Çedille;* plús de *ti* pur *ſi;* parſeqe la règle êt ſújète a des ècſèpſiōs choqāntes; ō dit inimitié, é nō-pas *inimicié,* u *inimiſié;* lès Latīs ne disêt pas *inimicicias,* u *inimiſiſias,* come nus; mès ils écrivêt *inimicitias,* é pronōſêt *inimikitias,* lùr *C* étāt le *Kappa* grècq.

T t : Çète lètre n'ora q ū ſō, come dās *ta,* tō, *te, timide,* túmúlte, étc. ō la rāplaſera, partut u èle ſe pronōſe *ſi,* par le *ſi* u *ſ* dúr, dōt le ſō êt únic ôſi.

V v : Lètre nuvèle, come cōſone, é dōt le ſō partiſipe dú b, dú f, é du p : *Vapùr* ,, *verité* ,, *vigùr* ,, *voge* ,, *vus.* Èle ne fêt qe comāſer à être plaſée dās nôs Dicſionêres come úne lètre particúlière; juſq'à çe jur nós ībecils Vocabulariſtes ſe ſōt obſtinés à le cōſōdre avèc le U.

U u ù û ü ũ ū : le u êt l'āſiē *u-ou* dès Latīs; é le ú, êt le Υ u Υ*pſilon* dès Grècs. Ç'êt notre 5e vòyèle, qi ora parmi nus 5 ſōs diferās, ſúivant çes ſīq acſanſ : u *(ou);* ú *(u ſimple ou franſès* úpſilon); ù *(eu);* ü (eû); û *(oû);* ū *(un).* 1 ou ,, 2 únic ,, 3 jeune ,, 4 jeûne ,, 5 voûte.

X x : Lètre duble, tantôt ranplaſée par cſ *ecſès* ,, é tantôt par *gs ègsanple* ,,. Je ſúprime çe caractère, come inegsacte, é j'an ſê notre che *(xèrxér).*

Y y : Çe n'êt plûs q úne micſte, came *dans* pàys ,, Ayùl

,, môyē ,, Royôme : ō a vû q'èle ne dò jamês être à la fī dès mòts : èle n'êt q'ū *i* dans *ginesée* ,, *mis-tère;* é mal-plafée à *Ivoire* ,, *ivrêse.* Il ferèt miùs d'écrire *pëïs* ,, *Pëïsan* ,, *pëïér.*

Z z : Lètre dublée ; c'êt notre *s-arondi :* Je la fûprime, pur an formér notre *gne ;* j'écriré *dize* ,, *mazifiq* ,, *mazanime,* etc.

[On m'objectera peutêtre que j'ai fuivi, dans cet Ouvrage, une Ortografe fingulière, et d'une grande irregularité ! J'en conviêns. Mais la raison en est, 1, Que je tentais differens effais : 2 Que je manquais fouvent de differens caractères, et que j'y fupleais par d'autres : Tel est l'emploi du *x,* à la fin des mots, au lieu du *s,* contre mon principe, d'écrire *heureus, heureuse,* etc. de mettre le *s-rond,* aulieu du *f-long,* lorfqu'On n'avait pas voulu me fondre de ce derniér : de mettre des lettres *titres,* veulēt, opiniō ; ou des lettres fup^erieures ; etc. J'ai fait tout-cela par force, ou pour y acoutumer fur un Ouvrage à moi. Je n'en répondrai pas davantage.]

Mais en voila trop fur l'Orthografe : Je me fuis fi fort étendu fur cette matière aride, que je n'entrerai pas dans le detail circonftancié des autres Objets, que je traite dans le *Gloffografe.*

Après avoir ainfi proposé une corecfion generale de l'Ortografe française, il me refte à remplir une tâche la plüs difficile et la plüs importante, celle de la Reformacion de notre Langue. J'ai deja indiqué en quoi elle êt, après l'Anglais, le plüs héteroclite et le plüs inanalogue de tous les idiômes de l'Europe.

Prefque tous nos mots font composés avéc des pré-poficions non traduites, et non en usage dans notre Langue : Tels font tous les mots composés avèc *ab, abf, ac, af, ag, al, am, an, ap, ar, af, at;* avec *hif,* avec *con,* avec *dif, Ex, in, per, pré, pro, Re, fub, fuc, fuf, fup, tranf, vice,* etc. etc. qui tous font fans analogie, et ne peuvēt être entendus autremt que par routine, fi ce n'est par Ceux qui ont apris le Latin et le Grëq. Une chose qui m'a quelquefois mis en fureur contre J.-J.-R. c'est la defaveur qu'il s'est eflorcé de jeter fur l'étude des Langues mères de la nôtre. Il ignorait fans-doute, que la Grammaire du Français est dans le Latin... Je propofe donc de traduire toutes nos préposicions, pour en composer nos mots, ou de nous fervir des préposicions latines, aulieu de nos particules barbares, et d'admettre *Ad, Con,* aulieu d'*avec* (qui viént d'*ambocum*), *cis, circon, Dif, Ex, extra, In* ou *en, infra, intra* ou *intro, Ob, oc, op, Per, præ, pro, Re, retrò, Sub, fuc, fuf, fup, fubt, Tra, tranf, Vice,* etc. La traducfion des prépoficions est aſſéz difficile : car, coment traduire *ab,* pour le joindre à nos mots, *abjet, abjurer,* etc.? Il en est ainfi des autres. Je proposerais donc come un moyén plüs court et plüs facil, de reprendre les préposicions latines, en les fubftituant aux nôtres; moyén qui laifferait tous nos mots tels qu'ils font, aulieu de recomposer tous nos mots avec nos préposicions, come je le proposais dans les *Françaises;* ce qui nous donerait les mots extraordinaires qu'On y a vus. Ainfi l'On reprendrait *ab,* pour fignifier

toute abſtracſion, et aulieu de dire, ôter d'un lieu, On dirait, *ôter ab un lieu,* ou *ex un lieu.* *Ad* ſerait pour exprimer toute augmentacion; ainſi l'On dirait *ajouter ad,* aulieu d'ajouter à, etc. *Biſ* étant francisé, il ne ſerait pas neceſſaire de reformer *biſannuel,* etc. Nous avons *de,* pour *detruire* et *diſtraire;* car le *i* n'est en place du *e,* dans ce dernier mot, que par eufonie : aureſte, la préposicion *diſ* marque presque toujours ſeparacion, come la préposicion *de.* *Ex :* j'aí doné un exemple de ſon emploi. *Extra* pouraiṫ être ſubſtitué à hors, dans ces frases, *Extra Paris,* hors de Paris; *extra bon-ſenſ,* hors de bon-ſenſ, etc. *Circon* l'*Aſſemblée,* pour autour de l'Aſſemblée, etc. *Ciſ les monts,* pour en-deça des mōts; *tranſ les monts,* pour au-delà des monts, etc. J'iré *con vous,* pour j'irai avec vous, etc. *In en,* pour en en, *je vous ai inofſenſé,* pour, je vous aì non-offenſé, etc. *Intra Paris,* pour dās l'interieur de Paris; *je penſais intra,* pour je penſais à-part-moi. *Mettre une chose infra,* pour la mettre ſous ſes piéds. *Ob elle, ob lui,* à-cause d'elle, à-cause de lui, etc. *Per* est la même chose que *par : Præ* ne pourait ſe mettre ſeul, que dans ce cas, *l'Un pré, l'Autre après,* pour l'Un avant, l'Autre après. *Pro* est notre pour; et il entre quelquefois come tel dans la composicion des mots; *pourparler, pourfendre :* On disait même autrefois *pourmener,* aulieu de promener. *Re* marque le doublement; *Retrò,* l'arrière : le *Re* ne s'emploie pas ſeul en Latin, dans ce ſenſ, et ne peut l'être en Français : Quant à *Retrò,* qui entre dans quelques-uns

de nos composés, come *Retroceder, Retrograder,* il ſerait biên difficil de l'employer ſeul! ſi ce n'est dans les caſ où il ferait éviter les vilains mots *Recul, Reculer,* aulieu desquels On pourait dire, à l'imperatif, *Retro!* à l'infinitif, *Retroler,* à l'indicatif, *je Retrole,* etc. *Sub* et ſes variétés, est notre *ſous,* avec lequel nos mots ſe composēt biên, ſous-entendre, ſoumiſſion, etc. mais *ſubterfuge* garde la préposicion latine, qu'il ne nous est pas plüs poſſible d'isoler, que *juxta,* dans juxtaposicion. J'aì parlé de *tranſ,* à la préposicion *ciſ.* Le *Vice* est presque devenu Français dans Vice roi, Vicegerent, etc. mais il ne peut s'employer ſeul dans notre langue.

On voit, par ce court exposé, combiên notre Langue est imparfaite, inanalogue, ét quel travail il faudrait, pour la porter à ſa perfecſiō! Ajoutéz à ce que je viēs de dire, les mots diſparates : Nous disons, *terre,* et *inhumer,* pour enterrer; *exhumer,* pour déterrer : Nous disons *or,* et *doré :* Nous disons, *Cheval, Chevaliér,* et Statue-*équëſtre :* Nous disons *amenité,* et nous n'avons, ni l'adjectif, ni le verbe, ni l'adverbe... On voit le reſte.

Pour perfecſioner le Français, il faudrait donc rendre nos voyelles monofones, nos conſones univoques; écrire nos diftōgues d'ū ſeul caractére : Il faudrait nous creer des préposicions analogues, pour en composer réguliérement tous nos mots : Nous doner, come les Grëqs, et ſouvent les Latins, la famille entiére d'ū mot, ſubſtantif, adjectif, verbal, verbe, adverbe, le tout biên derivé, et áyant les

mêmes racines. Alors nous aurions une Langue.

La II de Partie est extrêmement curieuse. [A] Done une idée des Langues de tous les Habitants du Globe, y comprises les Nacions ſauvages. † [B] Propose l'invention d'une Ecriture univerſelle pour toutes les Langues, d'après la nature de nos chiffres Arabes, et diverſifiée à tous les Objets. † Dans [C], je traite de la Langue chinoise : ce qui jète du jour ſur la NOTE précédente, et ſur toutes les Langues, dont l'écriture est en ſignes d'idées. † [D] Renferme les 18 *Oſervacions tipografiques* que je donai au c. Beaumarchais, començant l'impreſſion de ſon VOLTAIRE, pour être par lui présentées à l'Academie-Française. J'y attaque entr'autres les *é é* aigüs que nos ſots Imprimeurs mettent à *desordre, desobéir, desobliger,* etc. † Dans [E], je traite de l'emploi entendu des Capitales et des Petites-capitales; je mets les 1res aux Homes, aux Villes; les 2des, aux Animaux, et aux choses de 2de conſideracion, etc. † [F] Contient un examēn de la Langue Italiénne... De l'Eſpagnole. † [G] Parle de *Lebrigant,* et des autres Charlatans *i. g.* Je renvoie à l'Ouvrage, pour le reſte.

XX. Mon aventure avec *Virginie* me donna l'idée du QUADRAGÉNAIRE, OU L'AGE DE RENONCER AUX PASSIONS; ouvrage que je publiai en 1777, en deux petits volumes. Ce n'était d'abord qu'un récit exalté : mais, peu à peu, mes idées s'agrandirent et j'en fis un roman à tiroir, où je fais entrer différentes

aventures ; entre autres, l'amusement que je prenais le soir avec les filles de modes de la rue *St-Honoré*, au coin de la rue *de Grenelle;* je rapporte les lettres que je leur écrivais, et que je passais très adroitement, en les mettant à plis d'éventail. On trouve la suite de ces mêmes lettres dans la *Malédiction paternelle;* car cet amusement ne dura pas moins de sept à huit ans, depuis 1774 jusqu'en 1781, que ma dernière lettre fut brûlée par celle que je nomme *Constance,* à laquelle j'avais donné la *Malédiction paternelle*. J'avertis aussi, qu'on trouve dans la *Malédiction* le véritable Journal de mon aventure avec *Virginie;* les véritables lettres d'*Élise Tulout :* mais l'histoire de *Louise-Élizabeth Alan,* qui termine le premier volume, y est exprès défigurée, parce que je voulais alors faire un roman à part et vrai de ce qui m'était arrivé, en 1772, avec cette jolie fille et sa compagne, *Thérèse,* de la rue *de Bourbon,* aux *Petits-carreaux*.

On peut voir l'analyse du *Quadragénaire* à la fin de la *Revue* de mes Ouvrages, p. CLXXX, Ve Part. de la *Paysanne pervertie*.

XXI. LE NOUVEL ABEILARD, OU LETTRES DE DEUX AMANTS QUI NE SE SONT JAMAIS VUS ; quatre volumes. L'idée de cet ouvrage est une des plus heureuses qui me soient tombées dans la tête. Je réfléchissais un jour sur les moyens de conserver les mœurs des jeunes gens, sans les marier, et je composai à cette occasion une *Juvénale,* qu'on trouve

dans la grande édition du *Paysan perverti;* cette pièce est intitulée : *Les Catins,* et se trouve pages 482-527, du IVe volume. Je me rappelai ensuite ce que j'avais souvent pensé, lors de mon premier amour pour *Jeannette Rousseau,* que si l'on m'avait dit : « Tu vois bien cette fille aimable? eh bien! tu l'au» ras pour femme, » j'aurais été parfaitement tranquille, parfaitement vertueux et aussi heureux que l'homme le peut être. En conséquence, j'imaginai que les honnêtes parents qui voudraient conserver le cœur de leurs enfants précoces ou trop sensibles, pourraient les assortir de bonne heure et leur permettre de s'écrire, sans s'être vus autrement qu'en peinture. D'après cette vue, l'imagination des jeunes gens se monterait comme il convient; ils s'attacheraient l'un à l'autre par un doux espoir, un doux assentiment qu'ils se communiqueraient par leurs épanchements mutuels; cet amusement, ou plutôt cette occupation les rendrait indifférents à tous les autres charmes; de sorte qu'un jour, en se voyant, ils trouveraient dans leur cœur la base solide d'un attachement vertueux, l'estime.

Il faut une Muse à tout écrivain : *Rose Bourgeois* l'avait été pour la *Famille vertueuse; Cadette Forterre,* pour *Lucile; Marie-Jeanne,* pour la *Confidence nécessaire;* une jolie personne de la rue *St-Louis-en-l'Ile,* pour le *Marquis de T**** : elle y fait le personnage d'*Hélène,* et se nommait Mlle *Lecomte;* les demoiselles *Decour,* bonnetières, pour les *Lettres d'une Fille à son Père;* Mlle *Laurens* l'aînée, pour la *Femme trois-*

états; la jolie *Peaussière* de la rue de la *Bûcherie*, puis de la rue *Dauphine*, pour le *Ménage Parisien*; *Agathe George*, pour les *Nouveaux Mémoires*; Mme *Ornefuri* (*a*), pour le *Paysan perverti*; *Virginie*, pour le *Quadragénaire*; Mlle *Londeau*, la charcutière, pour le *Nouvel Abeilard*. Elle passait un soir, par la rue *de Bièvre*, couverte d'une calèche, chaussée d'un soulier bien fait, à talons élevés et minces; elle me ravit : je commençais mon travail. Tous les soirs, je vins m'enivrer du plaisir de la voir, et sa vue me mettait en verve : j'écrivais le soir, et le lendemain matin, avec une inconcevable ardeur. C'est elle qui est cette *Julie*, dont il est si souvent question dans l'Ouvrage. Mlle *Parisot* la fourreuse, Mlle *Laurens* la bijoutière, Mlles *Poinot*, les menuisières, m'ont fourni le feu nécessaire pour faire *l'Amour muet*, *l'Amour enfantin*, *la Partie carrée*. Quant au modèle, *A quoi sert le mérite*, il me fut réellement inspiré par une belle dame de l'Ile *St-Louis*, de la manière dont je le raconte dans mon début.

Cet Ouvrage a d'excellents détails; mais le style en est quelquefois prolixe. C'est un roman, où par cela même tout est approfondi. Je ne rapporterai pas le compte qu'en a rendu le *Journal de Paris* : on peut le voir dans la revue de mes Ouvrages, *pp*. CLXXXII-CLXXXIV.

(*a*) Mme Fournier, vrai nom de Mme Parangon. (*N. de l'Ed.*)

XXII. LA VIE DE MON PÈRE; deux parties. Cet ouvrage, le plus estimable des miens, et celui dont le succès a été le plus général, me fut inspiré tout à coup, en finissant l'impression du *Nouvel Abeilard,* à laquelle j'avais travaillé sans relâche : je mis la main à la plume avec ardeur, et je l'écrivis tout d'un trait; car je ne fus occupé d'autre chose, tant que l'impression dura. C'est de cet ouvrage qu'un homme en place a dit : « Je voudrais que le » Ministère fît tirer cent mille de ces deux petites » *Parties,* pour les faire distribuer gratis à tous les » chefs des bourgs et des villages. » Voyez l'Extrait du *Journal de Paris,* rapporté dans la *Revue* de mes Ouvrages, *pp.* CLXXXV-(CXC). Cet ouvrage existe.

XXIII. LA MALÉDICTION PATERNELLE; LETTRES SINCÈRES DE N. **-*-*-***, A SES PARENTS, SES MAITRESSES ET SES AMIS, AVEC LES RÉPONSES; deux Parties. Cet Ouvrage est une éruption violente de sentiment, surtout le premier volume et la fin du troisième. C'est la Préface naturelle des *Contemporaines.* Jamais, peut-être, l'idée de cet Ouvrage ne me fût venue dans la tête, sans mon *Amélie* de chez Mme *Monclar,* que j'aimais, sans lui parler, et sans en être vu, depuis 1776. Cette espèce d'aventure m'était chère, par la ressemblance qu'elle avait avec la manière dont je parlais à *Zéphire,* lorsqu'elle était chez sa marchande de modes de la rue de *Savoie. Amélie* était alors sur son départ : ce fut *Constance,* sœur du mari de Mlle *Améthyste Monclar* l'aînée, qui

comme on donne une médecine dans un vase à bords miellés aux enfants malades, que trop d'indulgence a rendus volontaires. La base du système physique, est qu'originairement il n'y eut qu'un seul animal; que si toutes les parties du Globe terrestre avaient eu le même sol et la même température, cet être unique n'eût jamais formé qu'une seule espèce; mais tous les points du sol terrestre étant un peu différents, et le Globe produisant des êtres animés et végétants de tous les points de sa surface, il s'en est ensuivi que les êtres animés ont été infiniment variés, tant au physique qu'au moral, mais d'une manière presque insensible, de proche en proche. Dans la première formation des êtres, après que notre planète fut sortie comète du Soleil son producteur, les germes en effervescence, et presque en ébullition, formèrent des êtres mélangés des différentes espèces : il y eut des *hommes de nuit,* des *hommes chiens, lions, taureaux, béliers,* etc. Tous les êtres animés, furibonds d'amour, dans cette première période, se mêlèrent pour la génération; mais peu à peu se classèrent; l'homme *singe,* l'homme *chien, cheval, taureau, bélier, âne,* se réunirent en force; se trouvant plus parfaits, en vertu de l'amour-propre, ils tinrent le sceptre, et dominèrent chacun dans un canton séparé. Toutes ces idées physiques sont présentées avec art dans l'*Homme volant,* comme de nouvelles découvertes.

La partie morale était plus facile à traiter, en prêtant à différents peuples une doctrine, des mœurs et

des usages, tels que ma philosophie me les représentait. C'est ce qu'on peut voir dans la doctrine des prétendus *Mégapatagons,* dont les idées sont parfaitement conformes à la Nature. J'ai, en cette occasion, et dans quelques autres, eu lieu d'observer combien les gens du monde sont bêtes ; et non seulement ces gens du monde, mais les journalistes, même ceux que leur haine pour moi rend pénétrants ! Le vil Auteur du *Journal de Nancy* n'a jamais eu assez de lumières pour saisir là ce qui aurait pu m'inquiéter ! Mais c'est un bonheur pour moi que cette stupidité universelle... Cependant, je fus deviné par quelques particuliers, et entre autres, par M. *Lebègue de Presle*, médecin de la Faculté de Paris, qui me dit chez mon libraire, la Veuve *Duchesne* : « Bon ! nous nous entendons, nous » autres ; mais toutes ces têtes du *Palais-Royal* ne » vous ont pas compris. » Voyez le compte rendu très superficiel de l'Auteur des *Affiches de Province,* 13 Mars 1781, p. CCXXXIV de la *Revue.*

XXV. LA DERNIÈRE AVENTURE D'UN HOMME DE QUARANTE-CINQ ANS ; deux Parties. Je n'en donnerai pas l'analyse : elle fait partie de mon Histoire, et on l'a vue tout entière, formant la XIIe *Partie* de ces Mémoires. Je la composai à mesure que les faits arrivaient. C'est ce qui lui donne l'air d'un *Journal.* J'étais profondément affecté, en l'écrivant, et je regardais son impression comme le complément de mon existence : c'est ainsi

que je considère aujourd'hui celle du *Monsieur Nicolas dévoilé*. J'ai vu *Sara*, pour la dernière fois, le Samedi 13 Auguste de cette année 1785. (Je l'ai encore vue le 3 Septembre suivant, etc.) Elle demeurait ancienne rue *de la Comédie-Française*, maison du faïencier, à côté d'une *marchande de modes*, dont le mari est cet officier du Duc de Bourbon, amant de Mme *Pocimon*, ou la *Jolie Mercière*. Il y avait des filles publiques dans cette maison avant Sara... Voyez l'extrait à la fin de la *Prévention*.

XXVI. LA PRÉVENTION NATIONALE, *action en cinq actes, adaptée à la scène; avec les faits qui lui servent de base;* trois Parties. J'ai tiré ce drame de la *Malédiction paternelle*. Je l'ai composé de trois manières, et toutes trois sont imprimées. Je suis encore indécis sur le parti à prendre, de le faire jouer aux *Italiens*, ou de l'abandonner à son sort. Le grand *Sautereau de Marsy*, sous-feuilliste du *Journal de Paris*, a refusé de parler de cette production; ainsi que le grand *Aubert*, auteur des sublimes *Petites Affiches*, et sous-fabuliste, en dépit de *Phèdre* et de *La Fontaine*. Mais les grands *Royou-Geoffroy*, successeurs secrets du grand *Fréron*, et par conséquent sous-feuillistes de l'*Année littéraire*, en ont parlé de la manière suivante (Prenez cet extrait, et celui de *l'Abbé de Fontenay*, à la fin du 42me Volume des *Contemporaines*). Mais il faut avouer ici, que l'extrait des Fréronistes n'est pas tel que je l'ai rapporté : indigné de voir ces malhonnêtes gens me calomnier, en me

prêtant ce que je n'avais pas dit (qu'il fallait lire sur le théâtre les histoires qui servent de base), et m'accuser d'avoir omis ce que j'ai dit (la conservation de Charles Dulis par les Anglais, qui opère le changement du père Dulis, et le guérit de sa prévention nationale), j'ai pris le parti de faire l'*Extrait* comme ils auraient dû le faire. En même temps, je leur mets en main les verges, pour se fouetter eux-mêmes; je leur fais citer leurs propres calomnies, avec les expressions qu'ils méritent, et qu'ils s'attribuent comme infâmes. J'ai préféré cette manière à celle qu'on me verra prendre dans les *Contemporaines*, relativement au *Journal de Nancy*. C'est à la fin de cet ouvrage que sont les lettres de *Minette Saint-Léger;* la lettre Latine est de M. *Bultel-Dumont,* le De Blémont de la *Dernière Aventure,* première édition. Mon motif pour imprimer les Lettres de *Minette,* que je traduis par *Félisette,* a été, non de déshonorer cette perfide (qui sait, hors elle et moi, que les lettres sont d'elle?), mais de la faire rougir de sa perfidie : m'accueillir, m'embrasser; me dire que je la console de la mort de *Jean-Jacques,* et tenir ensuite à Dumont, sur mon compte, les discours satiriques qu'on voit dans la lettre Latine, c'est une infamie avilissante pour cette fille-auteur, dont elle ne se lavera jamais. Je n'approuve pas davantage *Dumont* de m'avoir instruit; en imprimant leurs lettres, je n'ai prétendu que les mettre en présence, et leur dire : « Fourbes, trigauds, vous voilà! rougissez » de vous-mêmes. » M[lle] *Félisette* est une catin,

dit-on : ce n'est quelquefois qu'un malheur, d'être une catin; mais c'est toujours un vice, que d'être fausse. Un M. *Ednalaled (a),* qui est assez connu, prit vivement le parti de M[lle] Félisette. J'allai le voir. Nous nous embrassâmes... Félisette m'embrassait aussi. J'ignorais encore que, lorsque certaines gens vous embrassent, c'est la plus furieuse marque de haine qu'ils puissent vous donner; M. Ednalaled me déchire, depuis qu'il m'a embrassé. Pour moi, je ne le déchire pas, quoique je sache très bien l'aventure de la fille de Lyon, qu'il abandonna sans ressource, et sans lui dire adieu, après en avoir *usé* pendant deux ou trois ans! Il voulait épouser une fille riche : mais on sut l'odieux abandon, le mariage manqua, et Ednalaled est peut-être encore garçon... Quels hommes! quelles femmes!... Je saurai les éviter.

XXVII. LES VEILLÉES DU MARAIS, ou HISTOIRE DU GRAND PRINCE ORIBEAU, Roi de Mommonie, au pays d'Évinlande, ET DE LA VERTUEUSE PRINCESSE ORIBELLE de Lagénie, etc.; quatre Parties. C'est l'Ouvrage annoncé dans le *Paysan* de 1776. Le titre des *Veillées du Marais* n'est pas de moi, mais du libraire, qui eut cette idée, dans le temps que paraissaient les *Veillées du Château;* mais mon Ouvrage ne put paraître à temps pour profiter de cet à-propos, sans doute favorable à sa

---

(a) De Lalande l'astronome. *(N. de l'Éd.)*

vente : d'un côté, l'impression n'avançait pas; de l'autre, l'abbé *Terrasson,* mon censeur, me faisait des difficultés si grandes, qu'il finit par s'excuser d'approuver. Par bonheur, le vicomte *de Toustain-Richebourg* (non encore tombé dans les absurdités de l'odieux Christianisme, qui l'ont perdu), fut alors nommé censeur. Je le demandai à M. *Devilledeuil;* je l'obtins, et il me parapha. L'Ouvrage parut avec beaucoup de cartons, que la crainte avait fait exiger par Terrasson, pour des raisons qui ne subsistent plus aujourd'hui. La forme de cet Ouvrage est singulière! L'ordre alphabétique règne non seulement dans les chapitres, qui sont intitulés A, B, C, D, etc., mais encore à chaque *alinéa* des chapitres.

Les noms sont anagrammatisés dans cet Ouvrage : car il faut convenir ici que les allusions à notre Famille Royale, tant redoutées par Terrasson, étaient vraies. Le Traducteur a bien senti que l'anagramme donnerait aux noms un air étranger. Cependant *Louis XV (O Facfac)*, ainsi que *Mac-Errick, Henri IV,* ne sont pas des anagrammes; mais *Sipar, Paris; Tanisnorohé, Saint-Honoré; Iratlove, Voltaire; Mac-Yllus, Sully; Lælubelem, Labaumelle; Lugbonoé, Bois de Boulogne; Ussuæro, J.-J. Rousseau; Evidlethô, l'Hôtel-Dieu; Funfbo, Buffon,* etc., sont tous anagrammatisés; tandis que *Mac-Capcoup, Richelieu; O-Finfinelli, Mazarin; O-Rhudabord, Louvois; O-Ribeaumagne, Louis XIV; Mac-Artlove, Colbert; Mac-Wasp, Fréron,* etc., sont des noms forgés d'après la situation ou le caractère. *Sacripandidondanuck* est le

Duc de Choiseul, beaucoup trop loué sans doute sous le nom de ce sage ministre.

La seconde édition s'étant faite dans le temps qu'il était question de donner un instituteur au dernier Dauphin, ce fut ce qui détermina le libraire à me prier de chercher un titre nouveau : je trouvai celui d'*Instituteur d'un Prince Royal,* sous lequel le livre se vend aujourd'hui, chez le libraire *Duchesne, rue des Grands-Augustins.*

XXVIII. LA FEMME INFIDÈLE, OU LA FEMME LETTRÉE; quatre Parties. Je brochai cet Ouvrage aux mois d'Avril et Mai, après la crise violente qu'Agnès Lebègue me causa par ses calomnies et ses lettres contre moi, qui toutes y sont rapportées. Il faut annexer cet Ouvrage à celui-ci, puisqu'il complète mon histoire, à quelque chose près, que je me suis efforcé de défigurer, afin de pouvoir paraître avec une permission tacite.

Le contenu de cet Ouvrage est original : il est composé non seulement des lettres conservées, mais encore de celles que j'ai pu rétablir de mémoire. On y trouve une foule de pièces qui sont ou des *Essais,* que je faisais avant que d'être auteur, ou des morceaux qu'Agnès Lebègue entreprenait, sans jamais rien achever, soit en vers, soit en prose. J'ai parlé de mon *Essai de Famille vertueuse,* qui s'y trouve. On y voit la principale pièce de vers d'Agnès Lebègue, pages 274-280, 512, 513, et à la fin de l'Ouvrage, mise là, pour la souffler au censeur, qui

ne l'aurait point passée. Le sujet en est l'*Hypocrisie des Moines;* les vers en sont rocailleux et durs, les pensées triviales; mais enfin, telle qu'elle est, elle n'aurait pu paraître sous l'ancien régime. Je ne m'en suis pas tenu là : comme le censeur Blin de Saint-Maur me chicanait sur mille puérilités, je me déterminai, en finissant, à rétablir tout ce que les petites chicanes despotiquo-minutieuses de Blin m'avaient fait déguiser. On y trouve tous les vrais noms, une foule de choses que le nivetier de censeur m'avait forcé de supprimer (surtout dans les lettres véritablement conservées) comme contraires à la délicatesse. Je fais suivre ensuite l'histoire des infamies que nous fit l'abominable L'Échiné, à ma fille Agnès Restif et à moi. Il l'attaqua en rue, nous traîna devant les commissaires, alla dire des horreurs contre nous au bon Saint-Sarm, au faible Toustain-Richebourg, à Mercier, à l'hypocrite et rusé Letourneur, etc. Cet Ouvrage est donc important pour mon histoire, ainsi que le suivant.

XXIX. INGÉNUE SAXANCOUR, OU LA FEMME SÉPARÉE; trois Parties. C'est comme la suite de l'Ouvrage précédent. Ma fille aînée y fait son histoire, depuis son enfance jusqu'à son mariage, et sa séparation d'avec l'exécrable L'Échiné. Elle y raconte ses premières aventures; elle rapporte une pièce de moi, intitulée *Le Loup dans la Bergerie, ou la Marchande de modes.* Elle raconte ensuite ce qu'elle a eu à souffrir d'Agnès Lebègue. Mais quand elle en est

parvenue à son mariage, ses récits font horreur... On sait déjà, et j'en suis convenu dans mon Histoire, que toutes ces infamies n'appartiennent pas à L'Échiné; mais qu'elles sont un amalgame de celles commises sur une dame Moresquin, grande et superbe femme, et sur ma fille aînée. Cette dame (qui se faisait appeler *Laruelle*, et non Moresquin), avait été vendue, prostituée dans un mauvais lieu, etc. Ingénue, en vertu de la sage et sainte loi du divorce, a enfin divorcé, en 1794, d'avec le vil L'Échiné, et s'est remariée au cit. *Vignon*, avec lequel elle est tranquille.

XXX. LES CONTEMPORAINES, OU AVENTURES DES PLUS JOLIES FEMMES DE L'AGE PRÉSENT, etc., divisées en sept Suites : *les Contemporaines Mêlées, les Communes, les Graduées, les Françaises, les Parisiennes, les Provinciales, les Filles du Palais-Royal*. Soixante-cinq volumes. J'ai voulu terminer tout ce qui regarde ceux de mes Ouvrages publiés, pendant et après celui-ci, quoique les premiers volumes des *Contemporaines* aient paru immédiatement après la *Malédiction paternelle*. Je n'avais, en composant ce dernier ouvrage, que trois volumes de *Nouvelles*, comme on le voit dans l'*Avertissement* : en travaillant, mes idées s'étendirent. Je vis de la matière pour seize volumes. A la fin du seizième, je formai un plan, qui me donna l'idée des *Contemporaines communes* et des *Contemporaines graduées;* tout cela s'étendit encore en travaillant, et porta mon Ouvrage,

à trente, trente-six, trente-huit, quarante-deux, enfin à soixante-cinq volumes. Les *Contemporaines* en quarante-deux volumes contiennent autant de routes pour être heureux en ménage, que de *Nouvelles*.

XXXI. LES FRANÇAISES ou Exemples choisis, etc.; quatre volumes. J'avais terminé ma carrière de Nouvelliste à quarante-deux, lorsqu'on me proposa de faire un choix dans toutes mes *Nouvelles :* j'y jetai un coup d'œil, et je trouvai ce travail difficultueux, à cause des libraires auxquels j'avais vendu, long en lui-même, et très ingrat; je pris le parti de faire quatre volumes d'*Exemples choisis,* que j'intitulerais Les Françaises. C'est là que se trouvent une douzaine de *Lectures* curieuses et savantes.

XXXII. LES PARISIENNES, ou les différents Caractères des Filles, Femmes, etc.; quatre Parties. Mais, m'étant aperçu que je n'avais pas encore donné aux femmes, dans les quatre volumes précédents, tous les préceptes-pratiques nécessaires, je composai ceux-ci, dans lesquels j'enseigne aux femmes les moyens de conserver le goût des hommes, par leur caractère et leur propreté. Pour cet article-ci, je leur mets le doigt dessus, en leur disant : Lavez-vous comme une Musulmane. Je leur recommanderais volontiers de s'abluer après chaque déjection, grosse ou menue, et je le fais d'une manière couverte.

Ces quatre volumes, tant au moral qu'au physique, sont réellement un livre classique pour les personnes du sexe. C'est à cet Ouvrage que le Trésorier de France, Bultel-Dumont, voulait faire donner le prix d'utilité de 1788. Je l'en dissuadai, en lui représentant que ce n'était ni un La Harpe, ni le reste de ces automates composant l'Académie Française, qui étaient en état de juger du mérite ou du démérite de ma production. Et il en convint. « Il faut, » ajoutai-je, « pour avoir le prix, qu'un » ouvrage soit composé par un des leurs, et dans » leur manière, cette manière ne fût-elle pas celle » du Public. » Tout est clique, dans ce malheureux pays. Voyez ce plat *Institut!...* On trouve deux pièces de théâtre dans les *Parisiennes*.

Je vais citer ici les extraits des différents Journaux, dont quelques-uns sont très étendus : tel est celui du *Journal de Neufchâtel*, qu'on peut lire à la fin d'un volume des *Contemporaines communes*. Cet extrait est digne de servir de modèle, par son honnêteté, son impartialité; tandis que d'autres, comme celui du *Journal de Nancy*, qu'on pourra voir à la fin du XVIIIme, ne peuvent qu'exciter l'indignation. On trouvera, dans la *Revue* de mes Ouvrages, *pages* cxcv-ccxxxiij, l'extrait du *Journal de Paris*, 9 Juin 1780. Voyez aussi les Pièces polémiques qui se trouvent, tant à la fin du XVIIme volume, que des suivants.

Ce sont toutes ces *Contemporaines*, payées quarante-huit livres la feuille, qui m'ont donné les

moyens de faire graver les cent vingt figures du *Paysan-Paysanne pervertis*.

XXXIII. LES FILLES DU PALAIS-ROYAL; trois Parties. Ce genre d'héroïnes n'était que légèrement historié *passim* dans les cinq Suites précédentes. Par celle-ci, en trois volumes, j'approfondis la matière, en dévoilant une multitude de choses, que je tenais de mon ami le docteur *Guillebert*, et que je n'aurais jamais connues sans lui : les différentes manières de se divertir à Paris, avec les femmes, ou de les faire servir au plaisir des hommes. On m'écrit de Douai, qu'il est étonnant que Mercier, dans son *Tableau de Paris*, n'en dise pas un mot ! J'ai répondu que *Mercier n'avait rien vu de ce qu'il fabulise dans son* Tableau de Paris, *pas même les auberges à quatre sous, qu'il décrit d'imagination*...

Les différents détails de cette production singulière la rendent, pour les Français, ce que fut la *Satire* de *Pétrone* pour les Romains : les *Sunamites*, les *Berceuses*, les *Ressemblantes*, etc., sont autant de phénomènes moraux, réservés sans doute à notre siècle. Cette VI[e] Suite de *Contemporaines* ne pouvait entrer dans les premières, à cause des Censeurs; mais elle était nécessaire à leur intégrité.

XXXIV. LES PROVINCIALES, ou L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES, HISTOIRE JOUR PAR JOUR D'UNE FEMME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE; douze mois, douze volumes. A ce que j'ai déjà dit de

cet Ouvrage en douze volumes et septième Suite des *Contemporaines,* à la fin de ma treizième *Partie (Calendrier),* j'ajouterai les Éclaircissements qui suivent :

Cet Ouvrage, infiniment varié, très extraordinaire, très intéressant, contient six cent dix *Nouvelles,* toutes extraordinaires, et qui n'ont aucun rapport, par leur genre, avec les cinquante-trois volumes d'Histoires déjà publiées. L'*Année des Dames Nationales* est intéressante pour toutes les villes de la République, puisqu'il n'en existe aucune qui n'ait fourni un trait historique, et dont on n'ait peint les mœurs particulières. J'ai pourtant une peine infinie à trouver un libraire; parce que la plupart sont des brutes orgueilleux, qui croient savoir leur commerce, et qui n'y entendent rien. D'autres sont pleins de mauvaise volonté : il semble que ces âmes de boue triomphent, quand un manque de succès momentané abaisse un écrivain qui a plusieurs fois réussi. L'*Année des Dames Nationales* est divisée en douze mois et trois cent soixante-six jours. Mais, aux dimanches et fêtes, il y a deux et trois *Nouvelles.* Les premiers jours de tous les mois, consacrés aux *Parisiennes,* en ont quatre ou six; ce qui en porte le nombre à trente-six et quarante par mois. J'y ai fait entrer tous les traits qui m'appartiennent dans les *Tableaux de la Vie,* imprimés à *Neuwied;* et comme cet Ouvrage n'est pas entièrement de moi, je ne le place pas dans mon Catalogue : pour éviter de l'y mentionner, je fonds dans l'*Année des Dames*

Nationales les morceaux nombreux que j'ai fournis pour cette compilation. Ils seront aisés à distinguer; ils forment les quatre ou six premières *Nouvelles* de chaque 1er des six mois commençants de l'année. Chaque mois des *Provinciales* fait un volume de 350 pages.

Telle est la Collection complète des *Contemporaines* imprimées en soixante-cinq volumes. Mais ce ne sont pas là toutes les *Contemporaines* : il en reste encore soixante, qui seront intitulées *Contemporaines Replacées*. On sait que j'ai pris dans ceux de mes Ouvrages dont les éditions sont épuisées, un grand nombre de *Nouvelles;* mais comme j'ai fait réflexion qu'on pourrait un jour, soit de mon vivant, soit après ma mort, réimprimer une Collection complète de mes Œuvres, je ne veux pas y laisser de double emploi. J'ai donc composé à neuf, et sous les mêmes titres à peu près, autant de *Nouvelles* que j'en avais tiré de mes anciens Ouvrages, et je les place comme épisodes faciles à détacher, dans un Ouvrage non imprimé encore, intitulé : L'ENCLOS ET LES OISEAUX, dont il sera bientôt question. Voilà ce qui complètera le plus vaste Ouvrages de *Nouvelles* qu'on ait jamais publié : car les *Replacées* étant toujours plus longues que les *Remplacées,* il s'ensuivra que la Collection entière sera portée au moins à soixante-huit volumes.

XXXV. LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR NOCTURNE; seize Parties. On a déjà donné

le titre, et un aperçu de ce vaste Ouvrage, à la fin de la XIII[e] *Partie,* dans un temps où je ne comptais pas avoir le temps et les moyens d'imprimer cette Analyse de mes Ouvrages *(a)*.

Les *Nuits de Paris* sont une de ces Productions majeures, une de ces vastes Compositions destinées

---

(a) N. de l'Éd. — Voici cet *aperçu* ou *prospectus,* qui sera mieux placé ici :

LES NUITS DE PARIS, ou *le Spectateur nocturne,* contenant 366 Nuits, ou une Année intéressante de Nuits de Paris, recueillis en vingt ans : par l'Auteur du *Paysan perverti,* des *Contemporaines,* du *Pornographe,* de l'*Andrographe*, etc. XVI Parties in-12.

Ce vaste Ouvrage est le vrai Tableau Nocturne de Paris, dont on présente les mœurs, comme autrefois Pétrone peignit celles de Rome à ses contemporains : mais les *Nuits* ont une manière moins satirique et plus décente... Dans la suite des siècles, lorsque cette grande Ville, contre laquelle tout semble conjuré, aura subi le sort commun des vicissitudes humaines, les Français la regretteront en pleurant, et liront avec intérêt tout ce qu'on en aura écrit. Ils diront : « O Départements ! quel était votre aveuglement insensé, » de jalouser Paris ! Quoi ! vous regardiez la Capitale de » votre République comme une Ville particulière, tandis » qu'elle n'était que votre point de rassemblement à vous » tous, qui composez la République Française ? C'était la » France en réprésentation permanente, par la réunion de » tous ses Peuples... Malheureux ! vous avez détruit la Mère » commune, qui vous réchauffait tous dans son sein !... » Ainsi parleront les Français de 2093. Ils rechercheront tout ce qui eut rapport à la Reine du Monde, et le seul nom de PARIS, à la tête d'un livre, suffira pour le rendre précieux... Les *Nuits de Paris* peignent sans recherche et sans préten-

à peindre les mœurs d'une nation : ce qui rend cet Ouvrage important pour la Postérité, par la vérité des faits. J'ai été vingt ans à les recueillir : chaque matin, j'écrivais ce que j'avais vu la veille, et je faisais de ce trait, soit un roman, soit une *Juvénale*, pour le *Hibou Spectateur nocturne*, soit une *Nouvelle*, soit une page ou deux des *Nuits*... On sait comme j'ai distribué le *Hibou Spectateur nocturne;* j'en ai disséminé les *Juvénales* dans le *Paysan-Paysanne pervertis*, dans la *Découverte Australe*, dans les *Françaises*, à la fin de la *Malédiction paternelle*, au lieu de les faire entrer dans les *Nuits*, où il ne s'en trouve pas une.

Chaque trait est d'une vérité exacte. Le *Duhameauneuf* même est vrai : c'était un M. *Devilleneuve*, encore vivant durant l'impression, homme singulier, original au superlatif, que je voyais souvent chez Bultel-Dumont, et que Mlle Sanloci avait pris sous sa protection. C'était une espèce de fou agréable, généreux, qui aimait à se laisser gouverner par les femmes. Il était riche; mais sa fortune

---

tion les mœurs des Français, à la fin du règne des Rois, et et présentent l'état de leur Capitale sous le gouvernement des Lieutenants *Sartine, Lenoir,* et *Decrosne*. On y voit les abus et les avantages de la civilisation; tout y est passé en revue, moins par les discours que par les faits.

Les XIV premières Parties conduisent en 1788.

La XVme est pour 1789.

La XVIme et dernière est pour les faits extraordinaires de 1790-91-92-93.

était en désordre : et c'était là qu'une femme sage, prudente, économe, comme Mlle Sanloci, lui aurait été utile, s'il s'était abandonné à sa direction.

Un personnage, le plus important de tous ceux des *Nuits*, et celui qui a le plus vivement provoqué la curiosité du public, est cette céleste *Marquise de M****, qui, une fois introduite dans l'Ouvrage, y fait un si beau rôle! J'ai déjà dit, que deux Marquises réunies formaient ce personnage sublime; l'une connue dès 1776, et qui ne se trouve dans mon *Calendrier* que sous un nom supposé, celui de *Florence Jobard*. Car, apprends, Lecteur, que ce fut la céleste Marquise *de Ingniram* (*a*), déjà vue auparavant, mais que je ne reconnus pas, qui fit à mon égard le personnage de l'aimable, tendre et spirituelle Florence. Quant à l'autre Marquise (*b*), elle est commémorée sous son propre nom. C'est avec celle-ci que je soupai chez le Prévôt des marchands, *Le Pelletier de Morfontaine*... Je n'ai rien dit des causes qui obligèrent Florence à quitter la France, et à passer en Angleterre...

Pour ce qui est du fond de l'Ouvrage, il offre le tableau de ce qui se passait nuitamment à Paris, sous l'ancien régime.

On y trouve l'origine de presque toutes les *Contemporaines*, et de plusieurs autres de mes Ouvrages.

(*a*) La Marquise de Marigny. (*N. de l'Éd.*)

(*b*) La Marquise de Montalembert. (*Id*).

Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour les Lecteurs futurs, ce sont les canevas raisonnés des Ouvrages qui me restent à faire. Les jeunes auteurs y trouveront des matériaux abondants et précieux, pour différentes productions utiles, que j'exécuterais, si je n'étais arrêté par mes infirmités. J'avertis encore que j'ai refait tous ces canevas, dans les lettres qui sont à la fin de mon exemplaire relié et non cartonné du *Nouvel Émile,* lettres que peut-être quelque jour j'imprimerai, à la suite d'un opuscule de *Linguet...*

La XVme *Partie* décrit les événements du commencement de la Révolution, et le temps où le Roi, devenu constitutionnel malgré lui, gouvernait à contre-cœur une République, en qualité de son premier fonctionnaire. Je raconte, dans cette *Partie* des *Nuits,* comment l'infâme L'Échiné fit contre moi une dénonciation calomnieuse, où il m'accuse d'avoir composé le *Domine, salvum;* le *Dom B. aux États-Généraux;* et enfin un Ouvrage stupide, dont il avait inventé le titre. On connaissait les auteurs des deux ouvrages; le troisième n'existait pas : L'Échiné fut envoyé en prison. La peine fut plus forte que celle qu'on m'aurait infligée, puisque *Pelletier,* auteur du premier ouvrage, mandé trois jours après, n'y fut pas envoyé. On trouve plusieurs *Contemporaines* dans ce volume, intitulé : *la Semaine Nocturne...*

Pour la XVIme *Partie,* elle aurait décrit toutes les horreurs de *Marat,* et du parti qui avait pour lui

la raison, mais qui était gâté par son infâme *Saint,* et par tous ces exécrables gredins qui ont ensuite composé les *Comités révolutionnaires,* excellents en eux-mêmes, mais tous administrés par de hideux *Sans-culottes*, ignorants, immoraux, sans pudeur, sans honneur, comme sans éducation. C'est l'infâme Marat qui avait amené, parmi les sots, l'opinion folle que les lumières ne sont pas nécessaires dans l'administration... J'ai déjà exposé comment je n'avais pas dit ce que je voulais, dans mon seizième volume, qu'on a tout cartonné en le brochant. Cependant, ce volume, tel qu'il est, renferme une foule de traits si frappants qu'ils ont effrayé le libraire *Mérigot,* qui a maintenant les quinze premiers volumes, et il n'a pas osé s'en charger. Mais je le donnerai avec le *Drame de la Vie.*

XXXVI. THÉATRE DE N.-E. RESTIF-LABRETONNE; cinq volumes en tout; les deux premiers sont composés de treize pièces qui ont déjà paru dans la *Prévention Nationale*, les *Françaises,* les *Parisiennes, Ingénue Saxancour,* le *Thesmographe* et les *Provinciales.* Les titres de toutes ces pièces ont été donnés à la fin de la treizième *Partie (a)*. Elles sont au nombre de dix-sept. La première pièce est dans les *Françaises;* la seconde, à la fin des *Parisiennes :* la troisième compose les trois volumes de la *Pré-*

(a) Dans un prospectus, qu'il est inutile de reproduire, puisque toutes ces pièces sont citées ci-après. (*N. de l'Éd.*)

vention Nationale; les quatrième et cinquième sont dans les *Françaises :* la sixième, dans les *Nuits de Paris :* la septième, dans *Ingénue Saxancour :* les huitième, neuvième, quatorzième, dans le *Thesmographe;* les quinzième et seizième, dans les *Provinciales.* Les onzième, douzième, treizième, dix-septième, sont absolument à neuf.

1. *La Cigale et la Fourmi.* C'est une fable dramatique, destinée à être jouée par des enfants. Elle est très morale! Un enfant gâté libertin y est puni par la terreur et changé. Cinq actes.

2. *Le Jugement de Pâris,* comédie-ballet. Gardel s'en est servi, en le gâtant : mais il n'a fait aucun usage de la petite comédie qui l'accompagne. L'intrigue en est morale; elle fit beaucoup d'effet à la représentation qu'on en donna, rue *Popincourt,* et dont j'ai parlé. Cinq actes.

3. *La Prévention Nationale* est un sujet intéressant, et beaucoup plus digne d'être joué que bien des drames à prétendus grands sentiments que j'ai vus réussir. Cette pièce est pleine d'intérêt, de terreur et des mouvements les plus forts de tendresse filiale et paternelle. J'ai refait trois fois ce drame, ne trouvant jamais suffisamment rendu ce que j'avais voulu exprimer. Une des trois manières est à l'Anglaise, avec changement de lieu. Dans une autre, Dulis tue son ami Loiseau et se tue lui-même de

désespoir. Il me tomba un jour entre les mains une pièce intitulée : *Zoé*; je ne saurais exprimer quel fut mon étonnement d'y trouver employé le dénouement de ma *Prévention Nationale,* imprimée quatre ans auparavant!... Cinq actes.

4. *La Fille Naturelle, et la Mère impérieuse.* Il est peu de pièces dont le sujet soit aussi intéressant, et aucune dont le dénouement soit aussi agréable. Cette comédie est tirée de mon roman de la *Fille Naturelle,* si touchant en lui-même. J'y ai joint différents accessoires qu'on ne goûterait peut-être pas en France, faute de savoir que ce sont précisément ces tableaux approfondis qui mettent le spectateur sous le charme, et qui opèrent l'illusion. Les caractères sont tracés avec vérité : le père de la Fille naturelle est un homme vertueux, compatissant, généreux : sa fille, une jeune personne aimable, douce, sensible; l'aïeule de cette enfant est une de ces femmes hautaines, impérieuses, qui ont toujours despotiquement gouverné enfants et mari. Telle est la position d'Azinval, ayant chez lui, depuis quelques jours, sa fille, âgée de seize ans, charmante, et qu'une mère impérieuse croit sa maîtresse! On sent ce que cette situation doit produire, et quel dénouement elle doit amener au bout de cinq actes!

5. *Les Fautes sont personnelles,* drame. Cet ouvrage dramatique est d'une énergie étonnante! La Dixmérie en avait dit le plus grand bien dans un *Mer-*

cure de 1786 ou 7; il faut qu'il soit de moi, pour que différents comédiens, outre ceux de Metz, n'aient pas demandé à le jouer.

Deux sœurs, Céleste et Julie, vivent dans la retraite, où elles forment des élèves de leur sexe. La cadette, qui est charmante, a un amant jeune, tendre, vertueux, riche et bien fait. Comme D'Anglesei est plus fortuné que ne le peut être Julie, qu'il en est aimé, il ne prévoit aucun obstacle à ses vues légitimes. Quel doit être son étonnement, lorsqu'en s'adressant à la sœur aînée de douze ans, pour la demande en mariage de Julie, il la voit frémir et s'entend refuser! Il presse la sœur aînée de s'expliquer, de détailler les raisons que Julie elle-même ignore, étant trop jeune pour avoir connu le malheur arrivé dans la famille... Mais, d'un autre côté, D'Anglesei a un ami, qui s'oppose aussi à son mariage avec Julie : cet officier de marine, qui est instruit du malheur, mais qui ne se doute pas que la généreuse Céleste s'oppose au mariage, vient lui faire chez elle des reproches aussi violents que peu mérités. Cette scène du troisième acte est terrible! (et ce fut elle qui révolta Mme *Bellecour,* à la lecture que l'acteur *Desessarts* en fit pour moi aux *Français :* le quatrième acte ne tarda pas à la réconcilier avec ce personnage)... La crise de ce quatrième acte est terrible! Céleste fait paraître son père, privé de la raison depuis le crime de son fils, devant Julie et D'Anglesei, pour les effrayer. Cet honnête et infortuné vieillard leur dit, ce qu'il demande à tout le

monde : « Dites-moi! ai-je encore de l'honneur? » Mot déchirant dans la circonstance... D'Anglesei, cependant, ni Julie, ne sont encore instruits. C'est le marin qui les éclaire par une lettre. Ce qui occasionne, entre les deux amis, une provocation en duel, par laquelle finit cet acte.

Au cinquième, D'Anglesei vient de se battre avec son ami, qu'il croit avoir tué; il saisit Julie par la taille : « Viens à l'autel! nous sommes égaux! Je » suis aussi un meurtrier!... Tu fuiras avec ton » époux!... » Le marin, qui a précipité le mariage de son ami, par le moyen même qu'il avait pris pour le faire manquer à jamais, se rend alors, et amène un dénouement heureux en se montrant vivant à D'Anglesei.

Telle est cette pièce, fort au-dessus de bien des drames boursouflés, que j'ai vu quelquefois applaudir... Mais aussi, quelles pièces un auteur raisonnable pourra-t-il donner au peuple méprisable qui se porte avec affluence à *Turelututu, Empereur de l'Ile-Verte,* et aux balivernes du *Cousin Jacques?*

6. *Sa Mère l'allaita, où le Bon Fils;* pièce en trois actes, reçue aux *Italiens.* Son tour était venu, et *Camerani* m'avait écrit d'envoyer les rôles, quand une dame *Verteuil-Forgeot,* qui ne faisait plus d'enfants depuis dix ans, s'avisa d'être enceinte. Elle n'avait qu'un rôle assez léger, et qui ne l'aurait pas fatiguée comme le quatrième acte de la *Mère Coupable,* qui est tuant, et le plus énergumène de tous

les rôles de femme qui soient au Théâtre. Aussi ne crois-je pas que le refus de jouer soit venu de cette excellente actrice : j'attribue tous les désagréments que j'ai éprouvés au laid et méchant *Granger*. (*Observez que je ne puis rien pardonner, dans cet Ouvrage-ci*; *je suis obligé d'y révéler tous les êtres malfaisants qui m'ont causé quelque mal*).

Forville, jeune homme, fils de gens riches, nourri par sa mère, a trouvé un portefeuille, et avidement reçu la récompense, en le rendant au seul ennemi qu'ait son père. Voilà tout le fond de la pièce : mais ce fond produit trois et même quatre actes fort intéressants, surtout le second de la pièce en trois qui offre une scène neuve et attendrissante. Le troisième ou quatrième acte dénoue tout fort heureusement. La pièce entière est d'un genre neuf, et si j'avais pressé *Courcelles* de la jouer, elle aurait eu un plein succès sur son *Théâtre du Marais,* que les ignorants ont mal à propos nommé *Théâtre de Beaumarchais,* qui n'y avait que ses pièces.

7. *La Marchande de modes, ou le Loup dans la Bergerie*. Quoi que m'en ait dit Mme *Cardon* (Mlle *Pître*), et M. Cardon son mari, je regarde cette comédie-ariette en trois actes, comme devant être très agréable à la représentation, si elle était mise en musique par le musicien de *Tarare* (*Salieri*), le seul à qui je crois le talent convenable pour ce sujet. Ma manière de travailler n'est point celle de nos faquins d'auteurs, et il faut me juger, comme a fait le Public

raisonnable, pour mes autres Ouvrages, d'après le succès...

Le sujet est pris de mon amusement avec les jeunes *Monclar*, qui me crurent pendant quelque temps sorcier. Un jeune adolescent, fils de gens riches, est devenu éperdument amoureux d'une jolie fille de modes : il s'esquive de chez ses parents, et, à l'aide d'une ancienne femme de chambre de sa mère, il se déguise en fille, il entre en apprentissage chez la mère de sa maîtresse. Ici, des scènes plaisantes d'intérieur de boutique de modes. L'intrigue marche, et se découvre au moyen du sorcier qui découvre que la fausse *Sophie* est un garçon : cet événement arrive le jour même du retour des Iles des parents de l'adolescent. Il y a, dans cette comédie, une multitude de scènes de situation, qui en assureraient le succès à la représentation.

8. *La Matinée du Père de Famille* n'est qu'une bagatelle en moins d'un acte, sur les Arts de la Musique et de la Peinture. Je l'avais composée à la sollicitation du Prévôt des marchands *Le Pelletier de Morfontaine,* qui voulait faire jouer à ses enfants une pièce sans intrigue.

9. *Le Bouledogue, ou le Congé.* Cette criticofarce était dirigée contre un infâme procureur qui avait insulté ma fille cadette, d'après un tour que L'Échiné avait joué à sa servante. Je ne ferai pas l'analyse de cette misère, qui est imprimée dans le *Thesmographe.*

10. *Épiménide, ou le Réveil de l'ancien Épiménide Grec.* Cette pièce n'a aucun rapport avec celle de *Paul Poisson.* Elle est faite avec cette imagination *naturalisant* tout, qui me caractérise. Épiménide s'éveille, trouve, au bout de soixante-quinze ans, le bois de sa lance pourri, les buissons fermant le passage de la caverne où il s'est endormi; les arbres, les habitations, tout est changé. Il s'avance vers la ville de *Gnosse;* il n'y reconnaît rien, que le temple de *Jupiter,* qui semble éternel comme le Dieu. Il ne peut douter qu'il ne soit dans sa patrie. La belle *Naïs,* courtisane Grecque, avait exposé sa fidélité maritale à la tentation; c'est pourquoi les dieux, pour sauver la vertu de leur prêtre, lui avaient envoyé un sommeil de soixante-quinze ans. Il revoit la petite fille de Naïs, âgée de quinze ans, et que, ce jour-même, on consacrait au culte de *Vénus;* il la croit la première Naïs, etc. Il y a des hymnes, une pompe dans cette pièce. Mais elle est de moi : elle ne peut être jouée. On l'a plagiée, pour en faire une pièce de circonstances. Trois actes.

11. *Le Nouvel Épiménide, ou la Sage journée; avec une petite pièce dans le cinquième acte.* C'est, de toutes mes pièces, celle que j'ai eu le plus de plaisir à faire.

Un homme devenu imbécile par la douleur d'avoir perdu une épouse chérie, recouvre la raison au commencement de la Révolution, pour un jour seulement, au bout de quarante ans. Il est surpris

de tout ce qu'il voit. Il retrouve son fils, devenu vieux, une bru, et des petits-enfants, qu'il ne connaît pas. Tout cela a des travers : un fat, son petit-fils, entre autres, est un très mauvais sujet. Mais il en a un autre, inconnu à son père, qui a commis une faute grave, dont il se repent et qu'il répare chez son père même. Il y a une cousine charmante, vertueuse; une petite femme de chambre, éveillée, mais qui ne se connaît pas, et qui est elle-même de la famille. Le fat veut tromper les deux; le fils, devenu vertueux, aime la première. De là l'intrigue. Le vieillard, si longtemps imbécile, devant lequel le fat ne s'est pas gêné, fait une multitude de choses contre lui. Il y a des scènes très comiques, de la part du fat, qui croit son aïeul encore imbécile, et par les réponses de celui-ci... On peut voir la pièce qui existe dans mon *Théâtre* en trois volumes; elle est pleine d'intérêt et très curieuse. Mais elle a, comme les autres, un grand défaut, c'est d'être de moi!... Un homme de lettres très connu a lu mes pièces, pour voir ce que l'on en pourrait faire; mais me sachant attaqué d'une maladie mortelle, il attend que je sois mort, pour s'en emparer. *Sic vos non vobis*. Grâce à l'impression, cela sera pourtant difficile!... Cinq et même six actes.

12. *Le Père valet, ou l'Épouse aimée après sa mort*. Cette comédie est tirée de la Contemporaine *Le Père valet*. C'est une pièce délicieuse à la simple lecture, pour moi-même. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet,

qui est assez connu; mais j'y ai mis une foule d'accessoires. La bru de *Rose* (car la belle Bourgeois était ma Muse, pour la *Nouvelle* et pour la pièce), est mariée masquée, par des raisons qu'on explique. Son terrible mari ne veut plus qu'elle se démasque; de sorte qu'au bout d'un an ou deux, il ne l'a pas encore vue. On profite de ce caprice pour lui faire rencontrer sa femme à découvert, sous le nom de Rose. Il en devient éperdument amoureux!... Mais elle est sourde et muette, et ne peut se faire entendre qu'en écrivant; cependant elle a une cousine, qu'elle comprend au simple mouvement des lèvres, et cette cousine lui sert d'interprète. Le fougueux mari, éperdu de Rose la muette, la préfère à tout au monde, la rend maîtresse chez lui, etc. On sent, d'après cela, quels détails heureux se trouvent amenés... Le dénouement est celui du père valet, qu'on croit amoureux de la véritable épouse négligée. La pièce est imprimée dans les trois volumes, avec la précédente. Trois actes très longs, et qui en valent cinq.

13. *L'Épouse comédienne,* comédie-ariette. Le sujet de cette pièce est très agréable; mais je ne suis pas aussi content de l'exécution que je l'avais cru d'abord. Les plagiaires ne pourront rien faire de cette comédie... Un mari est scénomane, ou plutôt *actriçomane* au plus haut degré. Il adore toutes les actrices qui ont du talent et de la figure. En conséquence, sa jeune épouse parfaitement belle, auparavant adorée,

désespérée de la froideur de son époux, se résout à se donner ce genre de mérite. Mais il y a une terrible circonstance ! C'est qu'il ne faut pas seulement, pour subjuguer le scénomane, bien jouer la comédie ou la tragédie ; il faut être actrice de métier. On se trouve à *Lille,* où l'on est inconnus. Une actrice nouvelle y va jouer une pièce, nouvelle aussi, dont *Destianges,* beau-frère du scénomane, est auteur. On se détermine à donner ce rôle à l'épouse. Le second acte est la pièce nouvelle où celle-ci joue au lieu de l'actrice... Au troisième acte, suite du premier, le mari enchanté doit souper avec l'actrice non reconnue... Le dénouement est arrangé d'après cela. Trois actes.

14. *L'an 2000, ou la Régénération.* C'est une pièce de circonstance, faite dès 1788, et par conséquent trop tôt. Elle peint les mœurs qu'on suppose devoir exister alors. Les mariages se font par un choix public à une certaine époque de l'année. Différents jeunes gens sont rivaux ; leur conduite est le tissu, et le vrai mérite couronné est le dénouement. Cette pièce est mêlée de chants et de danses. Si j'étais *Jean-Jacques Rousseau,* on l'aurait jouée. Trois actes.

15. *Le Libertin fixé.* C'est un sujet tiré de mon *École de la Jeunesse,* où l'amour est peint dans toute son énergie. *Justine* y fait un beau rôle, peut-être trop beau ; il obscurcit celui d'*Hélène,* qui devrait être la principale héroïne. Un certain *Boursaut,* du

Théâtre *Martin,* a refusé cette pièce comme ayant trop de métaphysique. Cinq actes.

16. *L'Amour muet,* comédie dont le sujet est pris du VIme modèle du *Nouvel Abeilard.* J'ai traité ce sujet de manière à ne pouvoir être joué sur un théâtre public. Cette pièce, ainsi que la précédente, est imprimée dans les *Provinciales.* Cinq actes.

17. *Edmond, ou les Tombeaux,* tragédie. C'est une pièce à la *Shakespeare,* et encore moins régulière que celles de cet auteur Anglais. La catastrophe du *Paysan perverti* en fait le sujet. Il y a par conséquent des choses touchantes. Mais tout cela est *inconditum.* Elle n'est que dans les trois volumes. Cinq actes.

XXXVII. MONSIEUR NICOLAS, ou LE CŒUR-HUMAIN DÉVOILÉ; vingt Parties. C'est le présent Ouvrage, contenant treize Parties d'Histoire, y compris le Calendrier; trois Parties de Physique; une Partie de Morale; une de Religion; une de Politique; une d'Historique de mes Ouvrages; en tout vingt Parties, brochées en dix-neuf. Mais ce vaste ouvrage a pour appendice nécessaire le suivant, imprimé dès 1793 :

XXXVIII. LE DRAME DE LA VIE, CONTENANT UN HOMME TOUT ENTIER; six Parties. Cet Ouvrage est le *Monsieur Nicolas* mis en drames successifs, ou en scènes détachées, le tout destiné à être joué par

des *Ombres Chinoises*. Les grands événements y sont retracés par de grands drames, tels que *Madame Parangon, Zéphire, Rose et Eugénie, Élise, Louise et Thérèse, Virginie, Sara, Félicitette,* et *Filette;* encore n'y a-t-il de pièce absolument bonne et régulière que celle intitulée *Madame Parangon.*

Le Drame de la Vie est fréquemment cité dans cet Ouvrage-ci, parce qu'il en est le complément. D'ailleurs il entre dans certains détails que mon Histoire a négligés, précisément parce qu'ils étaient ici. On trouve à la suite du *Drame,* quelques-uns de mes vers, et un exemple de la manière dont je devais imprimer mes *Inscriptions* et mes *Dates,* si le *Cœur humain dévoilé* n'avait pas déjà trop de volumes. On y trouve ensuite les *Lettres* de M. de la Reynière, et la dernière de mes *Réponses.* Je n'ai pas publié ces lettres, tant qu'il y a eu du danger pour lui; mais aujourd'hui qu'elles ne peuvent que lui faire honneur auprès de nos *Chouans,* je laisse paraître le *Drame de la Vie,* imprimé depuis quatre ans. J'ai joint aux cinq volumes de cet Ouvrage, le seizième volume formant la fin du huitième tome des *Nuits de Paris,* et parce que cette moitié de tome n'a été vendue à aucun libraire, et parce qu'elle contient seule des faits auxquels je renvoie dans le cours du MONSIEUR NICOLAS.

XXXIX. L'ENCLOS ET LES OISEAUX; six Parties. Cet Ouvrage, qui fera six Parties, comme celles des *Contemporaines,* est encore en manuscrit,

et d'un genre absolument neuf, non seulement par rapport à mes autres productions, mais relativement à celles de tous les autres auteurs.

Un Duc et Pair de la famille *Mazarin* a trouvé, d ns les papiers de son ancien collatéral le Cardinal-Ministre, le secret de s'immortaliser. Mais au moment où il fit cette découverte il se trouva, comme s'y était trouvé le Cardinal lui-même, dans le cas de ne pouvoir en profiter. C'est que, pour rendre un jeune homme immortel, il faut le prendre au moment précis où il est achevé par la Nature, et où il cesse de croître. Il n'y a que cet instant dans la vie, pour avaler avec efficacité le premier verre de *spermaton,* et commencer le régime d'immortalité. Mais le Duc, qui, au moment où il avait lu les papiers, était au delà de l'époque favorable, montra combien il était sage! Il choisit une jolie fille de village, honnête, forte et bien constituée. Il lui fait un enfant, qui heureusement se trouve un garçon. Le Duc donne à ce fils, qu'il fait nourrir à la campagne par sa mère, et teter dix-huit mois, une éducation saine et fortifiante; il guette, avec une scrupuleuse attention, l'instant d'achèvement de croissance, et le saisit, entre quatorze et quinze ans; il fait prendre à propos le *spermaton* à son fils, lui fait suivre exactement le régime prescrit par les papiers du Cardinal-Ministre, et s'aperçoit bientôt avec transport qu'il a réussi. Mais le Duc a un vaste projet! c'est de renouveler le Genre humain par son fils l'*Immortel,* et de repeupler successivement toute la terre, à mesure que

l'ancienne race diminuera naturellement, par des causes qui sont détaillées.

Pour servir de berceau à sa vigoureuse postérité, le Duc acquiert en France, et dans la partie de la Fiance qui lui convient davantage, un vaste ENCLOS, qui doit couvrir l'origine de sa postérité naissante. Mais il lui faut également des moyens de se garantir de la malveillance du souverain du pays et de ses ministres. Il les trouve dans les papiers laissés par son quadrisoncle ou trisoncle le Ministre. On y lit quel est le secret de dompter, d'apprivoiser et de nourrir des aigles de la plus grande espèce, dont le manuscrit indiquait le séjour, de les atteler par vingt-quatre ou quarante-huit, à des clitelles, à la proue desquelles serait une place pour le ou les conducteurs, qui les dirigeraient par des cordons de soie passés dans un petit caparaçon coiffant chacun des aigles. D'autres cordons plus gros tenaient à une espèce de petit harnais, aussi en soie, artistement disposé sur le corps et sous les ailes. Et voilà les OISEAUX, qui seuls donnent toute sa puissance au père de l'*Immortel,* et qui feront exécuter les plus grandes choses à son fils. L'Enclos servira de demeure aux trois cent soixante-six épouses que le Duc donne à l'*Immortel;* sans compter les Concubines, enlevées de différents sérails ou harems Turcs, et placées dans l'île de *Candie* ou *Crète,* dont le Duc s'est emparé pour son fils. Car les Oiseaux donnent à leur possesseur une puissance au-dessus de celle de tous les Souverains.

On verra comment se feront les mariages de l'*Immortel,* de deux jours l'un d'abord, puis chaque soir. On y verra comment chaque Belle, le soir de ses noces, raconte l'histoire de sa mère : ce qui forme une suite de soixante Nouvelles très intéressantes. (Ce sont les *Contemporaines replacées.*)

Mais ce qu'il y a de vraiment neuf dans l'Ouvrage, c'est l'établissement progressif et rapide de la race de l'*Immortel,* sur toute la surface du globe; l'histoire de ses mœurs et de sa langue, dans dix, vingt, trente, cent mille, un million, cent millions d'années. On verra comment l'Auteur, qui connaît l'*Immortel,* a pu, par son secours, pénétrer dans l'avenir jusqu'à la fin des temps ou de l'existence individuelle de notre globe.

C'est pour cet intéresant Ouvrage, que je voudrais trouver un bailleur de fonds, aux conditions les plus avantageuses pour lui, afin d'effectuer l'impression de la lettre, et la gravure des estampes. On vendrait ensuite l'ouvrage à un bon libraire, comme *Garnery,* tout imprimé, et coté sur balle.

XL. LETTRES DU TOMBEAU, REÇUES PAR LA FEMME APRÈS LA MORT DE SON MARI, QU'ELLE CROIT VIVANT; quatre Parties. Ce titre indique bien la position respective des personnages, mais il est à cent lieues d'en exprimer le sujet. Les quatorze ou quinze premières et courtes lettres seulement sont relatives à la tendresse des deux époux. Ensuite, le mari va directement à son but, qui est de fournir

des motifs de consolation à sa femme, après sa mort, qu'il voit s'avancer à pas rapides et certains. Ces motifs sont l'état et l'individualité des âmes séparées du corps. Ce n'est point par des raisonnements et des dissertations, que le malade cherche à persuader son épouse de la vérité de ses opinions, mais par des histoires remplies de la plus brillante imagination.

Elles commencent par *Amasie* et *Clarendon*, deux amants Anglais, qui se marient à Naples, et qui, le soir de leurs noces, au moment de la copulation matrimoniale, sont écrasés par une poutre que fait tomber sur eux un tremblement de terre. Leurs âmes sont séparées de leurs corps, à l'instant même de la plus grande exaltation. Elles sont tout étourdies du coup, et très étonnées de se trouver *décrysa lidées* en un instant. Elles s'aiment aussi fortement; mais elles se le disent et le sentent d'une autre manière; elles se parlent par la simple vue; elles se caressent en se pénétrant, en s'amalgamant l'une avec l'autre... Rien de plus varié, de plus piquant, que les récits que font à l'époux malade Amasie et Clarendon! Pour s'en former une idée, qu'on s'imagine qu'ils lui font d'abord connaître tout ce qui est mort de célèbre depuis cent ans, et qu'il voit l'état où se trouvent tous ces grands personnages dans l'autre vie. Ils lui font ensuite l'histoire de ce qu'étaient, dans les vies précédentes, ceux qui sont aujourd'hui célèbres sur la terre, etc. On sent combien ces détails doivent être intéressants, et avec

quel art le spirituel malade sait ramener du chimérique à la réalité.

Mais cette histoire d'Amasie et Clarendon elle-même n'est presque rien, pour l'imagination et la variété, si on la compare à celle du *Duc Multipliandre,* qui égale au moins, si elle ne les surpasse, les *Mille et une Nuits!* Le duc Multipliandre a cent secrets merveilleux, dont le principal est de pouvoir attaquer l'âme de individu avec lequel il se trouve en particulier, et de loger la sienne dans le cerveau de cet individu. Il place ensuite l'âme chassée, ou dans son propre corps, comme il lui arrive une fois par inexpérience, ou dans le cerveau d'un animal ; ou il la laisse sans logement, ce qui équivaut à la mort. Dans le cerveau d'un autre homme, il suit les traces matérielles de la mémoire, et devine tout ce que cet homme a fait ou fera. Il peut ménager son corps en le faisant animer seulement par l'âme d'un serin, qui ne fatigue pas ses organes, et bien nourrir. Multipliandre a une foule d'aventures étranges, surtout pendant qu'il occupe le corps du Roi, puis celui de Marie-Antoinette son épouse. On voit que le but de l'Ouvrage est spécialement de prouver l'existence individuelle de l'âme après la mort, de la conserver sensible, et, par là, de consoler une jeune épouse qui va être au désespoir. Il acquiert l'invisibilité, puis celle de voler avec des ailes. Il a le secret de rendre la santé, fût-on prêt à émettre le dernier soupir, en faisant respirer une eau de la plus agréable odeur. Il rend ou il donne la beauté,

au moyen d'une autre eau; et, en continuant d'en boire huit jours de suite dix verres par jour, une femme revient à seize ans, sous tous les points de vue.

Multipliandre a, pour son compte, une aventure très naturelle! Il devient éperdument amoureux de la jolie fille d'un cordonnier. Sa passion le porte jusqu'à prendre lui-même cet état, pour être heureux par la douce égalité; et comme il est extrêmement adroit en tout, il devient le premier ouvrier de Paris pour femme. Ce qui seul lui fait obtenir de préférence la main de sa maîtresse. Mais ce mariage dans une condition basse produit plusieurs événements agréables...

Enfin, l'Ouvrage finit par un aperçu de la Révolution, d'autant plus étonnant que ces lettres ont été, avec preuves, composées durant trois années auparavant, en 1786, 7, 8.

Voici la manière dont j'y avais procédé. J'allais tous les vendredis souper chez la Comtesse de *Beauharnais*, qui m'en avait donné le sujet. Je composais tous les soirs une seule lettre; de sorte que tous les vendredis je portais mes six lettres avec moi, et je les lisais après souper. Elles faisaient ordinairement une forte impression! A mon retour, ma fille cadette copiait ces lettres, envoyait l'*au-net* à la Comtesse, et serrait les originaux. C'est sur ces originaux qu'a été refait tout l'Ouvrage en 1796. Les réponses ont été composées à neuf.

XLI. LES MILLE ET UNE MÉTAMORPHOSES; quatre Parties. Je ne dirai rien de cet Ouvrage, qui n'est que commencé, et dont le plan peut changer encore. Car on a vu, dans les *Nuits de Paris*, de quelle manière, depuis abandonnée, je les avais commencées. Mais celle que j'y ai substituée me paraît si difficile, que je crains bien, après en avoir fait environ un volume, d'être encore forcé de prendre une autre route.

On trouve dans les *Nuits de Paris*, auxquelles je renvoie, derniers volumes, une foule de canevas ou plans d'Ouvrages, dont je me contenterai de mettre ici une liste abrégée, quoique j'aie refait ces canevas à neuf, p. 238 et suiv. du IVe volume manuscrit de mon exemplaire du *Nouvel Émile*, et que je pusse les copier. (Cette liste est aussi à la *Table générale.*)

OUVRAGES

QUE SE PROPOSE DE PUBLIER N.-E. RESTIF

s'il vit assez longtemps pour les achever.

Il en donne ici le titre et le concept, afin qu'on puisse faire librement après lui ceux qu'il n'aura pas commencés.

I. *Les Mille et une Métamorphoses :* Histoire très morale, dans laquelle on suit les différents changements par lesquels passent l'Homme et la Femme, depuis le moment de leur naissance, jusqu'à la décrépitude. On n'y considère pas seulement le moral, c'est-à-dire les

passions, les sentiments, les manières, mais encore les développements physiques. Cette production, où les détails seront très rapides, ne doit pas former plus de quatre volumes, de la force de ceux des *Nuits*.

II. *Les Mille et une Faveurs*. Œuvre délicate, où l'on suivra les gradations de l'attendrissement d'un cœur pur.

III. *Les Mille et une Résolutions d'une jeune fille à marier*. Je ferais ce livre, d'après ce qu'on entend dire journellement aux jeunes personnes sensibles, qui ont envie de se marier. Ha! les beaux projets!

IV. *Mon Histoire,* ou les Aventures très communes d'un jeune homme sans qualité, d'un mérite assez mince, et dont les talents sont très bornés. *(Voyez dans les* Nuits.)

V. *L'Éducation* propre à mettre nos jeunes seigneurs au nombre des hommes. *En faire des paysans d'abord*.

VI. *La Théologie naturelle,* ou lettres d'un jeune homme absent, à sa jeune épouse, pour la rendre fidèle.

VII. *Le Livre des Sots,* ou Tours de passe-passe des Épouses de Paris : ouvrage utile aux hommes.

VIII. *Est-ce un roman?* Histoire où l'on voit les personnages agir d'après nos mœurs actuelles.

IX *Claire d'Orbe,* ou le Pendant de la Nouvelle-Héloïse.

X. La Contre-nouvelle Héloïse, en autant de lettres que la véritable. *Voyez-en les détails dans les* Nuits.

XI. *L'Amoureuse,* ou conduite d'une fille qui aime, depuis la première émotion, jusqu'à la dernière faveur.

XII. *Le Tour de France*, ou Tableau fidèle des mœurs des différentes provinces du royaume.

XIII. *L'Amant instituteur*, ou le moyen de se former une épouse.

XIV. *Les Mille et une Ingénuités,* ou l'Aimable *A*

XV. *Les Mille et une Infidélités.*

XVI. *Les Mille et un Plaisirs.*
XVII. *Les Mille et un Sacrifices.*
XVIII. *Les Mille et une Sottises.*
XIX. *La Surprise de l'amour.*
XX. *Moi, ou l'Égoïsme.*
XXI. *Les Mille et une Manières de plaire aux filles.*
XXII. *Le Bonheur de l'Illusion,* divisé par Chimères.
XXIII. *Le Roman dramatique,* ou l'Aventure de vingt-quatre heures.
XXIV. *Les Préjugés justifiés.*
XXV. *Le Jeune homme.*
XXVI. *Le Naufrage,* Œuvre très philosophique.
XXVII. *La Femme longtemps désirée,* secret du bonheur.
XXVIII. *La Femme qui triomphe du temps et de la satiété.*

(Tous ces Ouvrages sont développés dans les Nuits.)

Je donnerais à un jeune homme laborieux, qui voudrait exécuter quelqu'un de ces Sujets, tous les renseignements nécessaires.

DES CENSEURS

C'est un rare et curieux article à traiter, que celui-ci ! Combien de fois je me suis trouvé dans le cas d'admirer le Public, et les sots journalistes, qui faisaient un crime à l'auteur d'une pensée *censorale,* parfaitement opposée à la sienne ! On n'a pas d'idée, dans le monde, de la férule morgueuse de ces pédagogues, et de l'esclavage où ils retenaient les Auteurs ! J'étais presque le seul qui pût les braver, à raison de

ma manutention typographique, qui me mettait hors de la tutelle des trente-six infâmes Imprimeurs, et de leurs scélérats d'ouvriers. Si les Censeurs me changeaient, j'avais la patience de tirer cinquante à soixante exemplaires, d'après leur attentat adultérin; je rétablissais ensuite ma pensée, soit pendant le dîner des *pressiers,* soit la nuit. Il me fallait ensuite la plus grande attention, à la brochure, pour donner à propos les exemplaires cartonnés au Censeur lui-même, à *Sartine,* ou *Lenoir,* à *Marolles,* à *Dhemmery,* et même à une certaine dame du grand monde (1), en possession de donner la première son avis sur toutes les brochures. Une seule inattention m'aurait perdu. Cette conduite infatigable me tuait cependant, par des inquiétudes, dont la cause était connue de moi seul. Les années 82, 3, 4, 5, entre autres, ont été par là un supplice prolongé. *Decrosne* m'effrayait moins. J'ignorais, pendant ces terribles années, que *Tiacramuaheb (a)* fût ami de *Lenoir.* Mais c'est un bonheur peut-être : le *Tiacramuaheb* m'aurait sûrement trahi. Ainsi, quel danger n'ai-je pas couru, en donnant à cet homme dangereux les ex-cartons d'*Oribeau!* Je ne dus mon salut qu'à ses affaires, qui les lui firent oublier; sans cela, il se serait fait un plaisir de me dénoncer. Je n'ai découvert ceci

---

(1) Mme de Boufflers.

(a) Beaumarchais. Il est impossible de trouver une autre explication de cette anagramme. *(N. de l'Éd.)*

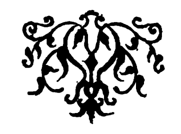
qu'après : si je l'avais su alors, je serais mort d'inquiétude...

Voici les noms de tous les Censeurs que j'ai eus : 1. *Albaret,* bon homme, auquel *Sartine* permettait de passer les gaudrioles, moyennant qu'on le payât : cela dispensait le *magistrat* de lui donner la solde d'espion. Il m'a paraphé la *Famille vertueuse*. 2. *Delalaure,* autre espion avocat, mais impudent et méchant : il m'a paraphé *Lucile,* et me servit par sa malice même, en me garantissant de la dédier à *M*[lle] *Hus*. Il était fou le matin, et saoûl de relevée. 3. *Lebrun Meaupeou,* assez bon garçon : il m'a paraphé la *Confidence nécessaire,* refusée par *Simon,* bibliothécaire de *Clermont*, prince, et le *Marquis de T***,* ou l'*École de la Jeunesse*. 4. *Marchand* l'avocat; bon homme, auteur de la *Requête en vers du Curé de Fontenoi*; mais qui est tombé si bas à la fin de sa vie, qu'il faisait corriger ses ouvrages par *Nougaret!* Il m'a paraphé le *Pornographe*, la *Mimographe* et les *Gynographes,* ainsi que l'*École des Pères,* que j'eus l'adresse, au moyen d'un faux titre, de mettre sous sa censure. 5. *Dhermilly,* bon homme, mais espion, payé comme *D'Albaret*. Il m'a vendu le *Fin Matois,* et m'a paraphé le *Paysan perverti*. C'était un imbécile, heureusement! il ne redoutait rien. Il dit à *Albert* ces mots : « J'ai eu vingt-cinq louis du *Paysan,* et » vous me les deviez. » Il saboula le plat *Sancy,* qui, employé par *Desmarolles,* a cartonné si affreusement l'*École des Péres*. 6. *Coqueley-Chaussepierre,* si plaisamment nommé *Coqü-é-ley,* avocat, espion de

Sartine, mais brouillé avec *Lenoir* par *Néville.* Il m'a paraphé le *Fin Matois,* et le *Quadragénaire.* 7. *Mairobert,* grand espion! qui m'avait pris en amitié! Il se nommait lui-même mon censeur. Il a paraphé la *Vie de mon Père,* le *Nouvel Abeilard,* la *Malédiction paternelle* non entière (je paraphai le reste), et les *Juvénales* du *Paysan-Paysanne.* Je l'ai pleuré. 8. L'*Abbé Terrasson,* espion; homme faible et borné: il a paraphé les *Contemporaines,* la *Paysanne,* qu'il fit refuser; la *Découverte australe,* qu'il dénonça. Il refusa *Oribeau.* 9. *Blin de Sainmore,* homme arrogant, impertinent, méchant : il a paraphé l'*Andrographe,* la *Femme infidèle* et *Ingénue Saxancour.* 10 et dernier. *Toustain-Richebourg,* honnête homme, mais barbouilleur : il a paraphé la *Paysanne,* l'*Oribeau,* les *Françaises,* les *Parisiennes,* le *Thesmographe.* Il aurait paraphé les autres ouvrages postérieurs, qui n'ont pas eu de censeur.

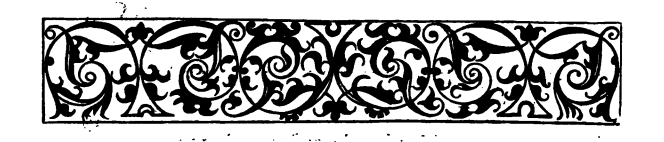
Mais un mot de réflexion sur ces hommes, appelés *Censeurs Royaux,* et qui étaient les vrais despotes de la Littérature. La plupart étaient, comme *Philippe de Prétot,* des êtres vils et rampants, de véritables espions de police. D'autres, comme *D'Albaret, Dhermilly,* étaient bien aussi un peu espions, mais ils avaient deux qualités : ils étaient bons et bêtes; leur bonté faisait qu'ils étaient ravis, quand ils tombaient sur un ouvrage qu'ils regardaient comme vraiment moral; ils s'en targuaient auprès du lieutenant de police, ils le vantaient partout. Comme bêtes, ils étaient bien plus précieux! à moins que

vous ne fussiez déjà taré dans leur esprit, comme le petit impie Du Rozoy, ils vous passaient tout. Voilà comme le bon Dhermilly parapha le *Paysan*. D'autres, comme *Cadet Desenneville,* étaient de plats bourgeois, qui ne faisaient servir la censure qu'à satisfaire leur méchanceté.



INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS



INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS

Les chiffres indiquent le tome et la page où la personne est mentionnée pour la première fois. La lettre C renvoie au CALENDRIER (tome XIII).



FIN

DU TOME QUATORZIÈME ET DERNIER

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.